Tome XXVII. N° 13. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Oct. 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Pithécanthrope et les professeurs

On ne fait peut-être pas assez attention au cas singulier où les études préhistoriques placent la science. Celle-ci fonde en effet l'ensemble admirable de ses conquêtes sur la méthode expérimentale. Toutes les inventions mécaniques et la plupart des découvertes physiques dérivent de l'observation complétée par l'expérimentation. Or, on ne fabrique pas d'hommes primitifs ; on ne les a même jamais vus en train de rien fabriquer, c'est là la grande difficulté qui entrave la connaissance de nos origines. Ainsi, vous arriverez à perfectionner pièce à pièce l'aéroplane de votre invention, fût-ce en assistant dans votre potager aux évolutions d'un modèle réduit fait d'élastique et de boîtes à sardines ; mais jamais, dans ce même potager, vous n'assisterez à l'évolution du *missing-link*. Si vous commettez une erreur de calcul, l'aéroplane en fera tout seul la preuve par une chute précipitée, mais faites une erreur de supposition, quant aux mœurs arboréales, par exemple, de votre ancêtre putatif, ce n'est pas lui qui vous détrompera en se laissant choir de branche en branche.

Impossible d'élever l'homme de Néanderthal dans une cage à poules pour découvrir s'il pratique l'anthropophagie et

le rapt nuptial ; impossible d'entretenir un chenil d'hommes de Cromagnon pour prendre sur le vif les manifestations de l'instinct grégaire. Qu'un oiseau se comporte de façon insolite, il est possible de mettre en regard les mœurs d'autres oiseaux de même sorte ; mais d'un crâne ou d'un fragment de crâne, l'imagination la plus scientifique demeure impuissante à tirer tout un ossuaire, et faute d'expérience on en serait réduit à compter sur le seul témoignage, si le propre d'un passé presque entièrement aboli n'était de n'en avoir laissé quasi aucun... Il résulte de ces diverses incommodités que si les autres sciences progressent suivant une sorte de courbe corrigée sans cesse par l'apport de données nouvelles, les études préhistoriques prennent la tangente à une vitesse géométriquement accélérée. N'importe : l'habitude de conclure est un réflexe si profond de l'esprit scientifique qu'il ne pourra s'empêcher de mettre sur un seul et même plan de réalité la théorie construite sur un débris d'ossement, et l'avion Paris-Londres, construit sur les débris de vingt modèles mis au rancart. L'avantage de l'aviateur, c'est qu'il fait autant de faux départs qu'il lui plaît ; le malheureux professeur de préhistoire n'a droit, vrai ou faux, qu'à un unique départ.

Tout cela explique de reste, mais ne justifie pas, l'état de hâte audacieuse à la fois et craintive qui s'empare de certains théoriciens, et les induit à des hypothèses précipitées au point de tomber dans le domaine de la pure fantaisie ; l'on parle généralement à bon droit de la patience de la science ; c'est son « impatience » qu'il faudrait dire ici, et pour cause. Le plus empirique des anthropologues est logé à la même enseigne que le plus aventureux des archéologues ; il lui faut se cramponner à un lambeau du passé sans nul espoir de le voir jamais s'accroître entre ses mains. Il empoigne donc son morceau de découverte avec la farouche énergie de l'homme des cavernes empoignant son morceau de silex, et pour les mêmes raisons que lui : c'est son seul bien, son unique outil et son arme unique — arme qu'il maniera avec une sorte de fanatisme désespéré auquel ne nous ont pas accoutumés les savants de laboratoire. Plus d'un professeur, je m'en assure, en remontrerait à plus d'un chien sur l'art de montrer les dents en défendant son os !

Contemplons-le à l'œuvre. Devant la difficulté d'élever

un singe et de le voir se transformer en être humain, notre homme ne se contentera pas d'affirmer, ce que nous ferions volontiers, qu'une évolution de ce genre se présente somme toute comme assez vraisemblable ; non, il exhibe son petit bout d'ossement, ou sa petite collection d'ossements, et en tire pour l'émerveillement des foules toute une série de révélations de haut goût.

Ainsi l'on a trouvé à Java les restes d'un crâne plus étroit que le nôtre, autant que l'on puisse en juger ; un peu plus loin, un fémur vertical, et dispersées dans les mêmes environs quelques dents qui ne sont pas humaines. Si le tout provient d'un même individu, ce qui reste incertain, l'idée que nous pourrons nous faire dudit individu n'est guère moins incertaine : il n'en fallut pas plus à la science populaire pour fabriquer un personnage complet, voire complexe, fini de pied en cap jusque dans les moindres détails, et qui a reçu un nom propre, comme tout personnage historique qui se respecte. Le public a parlé de Pithécanthropus comme de Richelieu, Robespierre ou Napoléon ; les encyclopédies illustrées ont publié son effigie, entre Pisistrate et William Pitt ; et nous avons de lui un excellent crayon, d'un réalisme si minutieux que l'on ne saurait douter une minute que chacun de ses cheveux ne fût compté. Qui donc croirait, à voir ces traits puissamment accentués, ce regard méditatif, que c'est là le portrait d'un fémur, ou d'un morceau de voûte cranienne et d'une poignée de dents?

Son caractère et ses coutumes sont également de notoriété publique ; et je lisais, pas plus tard qu'hier, une excellente nouvelle, dont l'auteur met tout son art à montrer comment les modernes colons de l'île de Java sont irrésistiblement portés à enfreindre les lois de la bienséance par l'influence personnelle de ce pauvre vieux Pithécanthrope. Que les colons de Java aient souvent une conduite des plus inconvenantes, nul n'en doute moins que moi ; mais j'ai peine à croire qu'ils soient grandement stimulés dans leurs déportements par la découverte de quelques vieux os d'une authenticité douteuse. Os trop rares, aussi bien, et trop fragmentaires pour combler le vide immense qui sépare l'homme, en raison comme en fait, de ses prétendus ancêtres ; cette parenté une fois admise — et mon affaire n'est point de la contester — ne ferait d'ailleurs que rendre plus frappante encore l'absence presque complète de ves-

tiges qui en témoignent. C'est ce que Darwin eut la bonne foi d'admettre en créant l'expression de *missing-link*, de « chaînon manquant » sans prévoir que le dogmatisme des darwinistes aurait finalement raison de l'agnosticisme darwinien, et donnerait à ce terme tout négatif le sens d'une expression positive. Ces gens parlent sans rire de découvrir l'habitation et les habitudes du *missing-link* ; après quoi il ne leur restera plus qu'à déjeuner chez un hiatus, à se promener au Bois en compagnie d'une solution de continuité, et à se mettre au mieux avec l'inconnue d'une équation.

C'est proprement perdre son temps, du point de vue qui nous occupe, que de ratiociner outre mesure sur l'homme avant qu'il ne fût homme ; la matière de son corps serait tirée de celui des brutes que cette explication laisserait intact le mystère de son âme telle que nous la révèle l'histoire. Le malheur veut que les auteurs en question continuent de raisonner sur le même ton lorsqu'ils en arrivent aux premiers documents authentiquement humains. Au sens strict du mot, je tiens à le faire remarquer, nous ignorons tout de l'homme préhistorique, pour l'excellente raison qu'il est pré-historique, et qu'il ne saurait logiquement y avoir d'histoire de la préhistoire, expression si déraisonnable qu'il appartenait à des rationalistes de l'inventer. Un prédicateur qui qualifierait le déluge d'antédiluvien surprendrait peut-être quelques sourires furtifs sur le visage de ses auditeurs ; un évêque ferait prudemment de ne point classer Adam parmi les préadamites ; mais qu'un historien laïque vienne à parler des époques préhistoriques de l'histoire, ce sont là des vétilles que l'on aurait, paraît-il, fort mauvaise grâce à relever.

Ce que l'on veut dire sans doute, ce que l'on peut et doit dire, c'est que l'humanité est plus vieille que l'histoire et que la civilisation est antérieure aux chroniques écrites ; l'homme a en effet cultivé plusieurs arts avant celui de l'écriture, d'où il ne s'ensuit pas qu'il fût jusque-là une brute épaisse Le chasseur qui traçait l'image d'un renne ne savait pas raconter par écrit sa chasse au renne, de sorte qu'il n'appartient pas à l'histoire ; mais son dessin est intelligent : son récit ne le serait certainement pas moins. Bref, l'expression de temps « préhistoriques » ne désigne pas nécessairement des temps barbares et incultes, mais des

temps simplement qui n'ont rien écrit que nous puissions déchiffrer ; il est fort possible que le grand passé muet renferme dans son gouffre interdit à nos sondes autant de formes sociales policées que de frustes et de féroces, et bien davantage en tout cas qu'un vain peuple ne pense. Mais qu'il faudrait apporter dans les conjectures de prudence et de doigté ! Qualités dont ne s'embarrasse guère un évolutionisme sommaire, trop conforme, hélas ! au génie intime d'une époque dévorée de curiosité et qui ne redoute rien tant que les affres de l'agnosticisme ; l'ère darwinienne a créé le mot et rendu la chose impossible.

Tant d'ignorance, disons-le crûment, se couvre du manteau de la plus outrageuse impudence. Certaines affirmations gratuites se produisent sur un ton si tranchant et superbe qu'il faut pour les examiner une vertu critique passant l'ordinaire. Prenons, entre autres, une récente étude sur une peuplade de l'âge de pierre ; elle commence bravement en ces termes : « Ils vivaient nus ! » Pas un lecteur sur cent n'aura eu la présence d'esprit de se demander où l'auteur avait bien pu vérifier l'état de la garde-robe de gens dont on n'a rien retrouvé qu'un petit tas d'ossements et de cailloux, S'attendait-on à trouver un chapeau de silex parmi les haches de silex, ou pensait-on découvrir une vieille culotte de pierre, un pantalon littéralement paléolithique? Des personnes d'un tempérament plus pondéré réfléchiront, au contraire, qu'un peuple pourrait se vêtir sommairement, voire somptueusement, sans qu'il en reste trace ; on a pu faire des nattes d'herbes et de joncs d'un travail exquis sans les rendre éternelles ; l'on imagine très bien certaines sociétés se consacrant à des arts fragiles tels que le tissage et la broderie, au détriment des arts plus durables que sont la sculpture et l'architecture ; il existe de nombreux exemples de ces sociétés spécialisées. Nos descendants éloignés, quand ils exhumeront les ruines de nos usines, en concluront peut-être semblablement que nous ne connaissions que le fer, et annonceront comme une belle découverte que le directeur et ses ingénieurs se promenaient tout nus, à moins qu'ils ne portassent des complets-vestons d'acier chromé. Je ne soutiens d'ailleurs pas le moins du monde que nos gens s'habillaient et tissaient des nattes ; je me borne à constater, d'une part que nous n'en savons rien, et d'autre part que leurs peintures témoignent d'un

sens de l'ornement qui n'a rien d'incompatible, loin de là, avec le goût de la parure.

Un autre écrivain notoire, commentant les dessins attribués aux peuples néolithiques de l'époque du renne, et constatant qu'aucune de ces images ne paraît comporter de signification religieuse. ne semble pas loin d'en conclure que ces peuples n'avaient aucune sorte de religion. Le beau système ! Ainsi, nous sommes au fait des plus intimes et secrets mouvements de l'âme primitive parce que je ne sais qui, s'essayant je ne sais pourquoi à griffonner sur le roc, a pu trouver plus commode de dessiner un renne qu'une religion ! Il l'a dessiné parce que c'était son emblème religieux ; — il l'a dessiné parce que ce n'était pas son emblème religieux ; — il a dessiné n'importe quoi excepté cet emblème ; — il a dessiné son véritable emblème ailleurs — ou bien cet emblème a été délibérément effacé une fois dessiné. Il y a dix mille explications valables ; mais je trouve en tout cas formidable de poser en principe que notre homme ne possédait pas d'emblème religieux, et si même il n'en possédait pas, qu'il ne croyait à rien.

Et voyez la logique ! On a découvert ensuite dans les mêmes grottes d'autres figures d'animaux, non plus dessinées cette fois mais sculptées, et dont certaines portent des trous ou des entailles que l'on tient pour des marques de flèches. Les figurines endommagées furent aussitôt passées au compte du rite magique de tuer les bêtes en effigie, tandis que les figurines intactes devaient avoir servi à d'autres rites non moins magiques ayant pour objet la fécondité du bétail. Ainsi les images écornées témoignent d'une superstition et les images non écornées d'une autre ; ces messieurs cultivent ce comique inconscient qui est aussi le meilleur. Aussi bien, c'est aller un peu vite en besogne ; a-t-on songé qu'une bande de chasseurs bloqués par l'hiver dans une grotte peut avoir envie de se distraire en tirant à la cible? Mais enfin, va pour la superstition : que devient alors la théorie suivant laquelle la religion n'y est pour rien?

Bref, toutes ces hypothèses sont autant de flèches tirées à la lune : mieux vaut encore, comme jeu de société, s'amuser à tirer sur un renne sculpté.

Nos théoriciens, s'ils prenaient la peine de regarder autour d'eux, constateraient que l'homme moderne a conservé le goût d'écrire sur la pierre. Le passage d'une caravane de

touristes par des lieux historiques est partout suivi d'une floraison spontanée de graffiti et d'hiéroglyphes auxquels les savants se refusent à attribuer toute espèce d'antiquité. Et si les professeurs de l'an 3000 n'ont pas dégénéré de la magnifique assurance de leurs prédécesseurs, ou je ne m'y connais pas, ou ils tireront d'admirables déductions des inscriptions rupestres de l'an de grâce 1925. Les initiales entrelacées de Julot et de Nénette, dans la grotte des Buttes-Chaumont, leur révéleront indiscutablement : 1°, étant grossièrement taillées à l'aide d'un canif émoussé, que le vingtième siècle ne disposait d'aucun outillage de précision et ignorait l'art de la sculpture ; 2°, étant formées de majuscules, que notre civilisation n'avait aucune idée du bas-de-casse ni de l'écriture cursive ; 3°, étant groupées en consonnes imprononçables, que notre langage dérivait du bas-breton, ou plus probablement des dialectes proto-sémites qui proscrivent l'usage des voyelles ; 4°, étant manifestement dépourvues de prétentions religieuses, que notre époque n'avait pas de religion. En quoi ils ne se tromperaient d'ailleurs qu'à demi, car si nous avions de la religion, nous aurions aussi plus de sens commun.

L'on affirme, selon les mêmes méthodes, que le sentiment religieux s'est développé petit à petit, selon un enchaînement de causes fortuites qui n'ont qu'une valeur de coïncidence. Ces causes, nous assure-t-on, se ramènent à trois principales : *a*) la terreur du chef de la tribu — que Mr H. G. Wells appelle, avec une déplorable familiarité, « le vieux » ; *b*) les phénomènes du rêve, et *c*) l'association d'idées qui relie la moisson, les semailles et la germination d'une part, et de l'autre les notions de sacrifice et de résurrection. J'avoue ne pas accorder grande créance à une opinion qui fait dériver un sentiment aussi vif de trois sources aussi disparates ; imaginons que Mr Wells, dans l'une de ses charmantes anticipations, veuille nous faire assister à l'avènement d'une passion nouvelle et mystérieuse qui enivrerait l'homme comme un premier amour, pour laquelle il verserait son sang comme pour une patrie, nous serions assez intrigués si le romancier nous expliquait que cette passion singulière résulte de la combinaison de trois influences distinctes, à savoir : le goût des cigarettes turques, l'augmentation de l'impôt sur le revenu et le cent-vingt à l'heure.

Le rapport nous échappe ; mais il n'y en a pas davantage entre un cauchemar, un champ de blé et un vieux chef armé d'une lance, à moins qu'un sentiment ne préexiste qui les associe ; ce sentiment ne peut être que d'ordre religieux, et je m'excuse d'avoir à faire observer que s'il est la cause de l'association d'idées signalée plus haut, il ne peut en être en même temps l'effet. Sentiment grâce auquel, à présent comme jadis, il est naturel de voir les champs et les rois et les rêves sous un jour mystique.

La malice est un peu grosse de donner au passé une allure étrange et inhumaine en feignant de ne point entendre ce que l'on entend fort bien ; l'on pourrait dire de même que les hommes préhistoriques avaient la répugnante habitude d'ouvrir la bouche toute grande à de certains intervalles réguliers, et d'y engloutir de bizarres concoctions, ou encore, que les terribles troglodytes de l'âge de pierre imprimaient alternativement à chacune de leurs jambes un mouvement d'élévation centrifuge, comme si personne n'avait jamais entendu parler de manger ou de marcher. Il n'y aurait que demi-mal si l'on entendait ainsi solliciter notre fibre mystique et nous rendre sensibles au miracle des choses familières : il s'agit au contraire de les rendre inintelligibles. Et qui donc ne sentirait le mystère du rêve? Qui ne pressentirait dans la mort annuelle et la résurrection de la nature l'un des secrets de l'univers? Qui n'appréhenderait ce caractère sacré d'une autorité où s'incarne l'âme de tout un peuple?

L'anthropologue qui trouverait de bonne foi ces idées invraisemblables avouerait pour autant qu'il a moins d'esprit et de cœur que l'homme de Cromagnon. Tant il est constant que seul un instinct religieux déjà manifeste pourrait réunir dans une même vénération des objets si divers ; vouloir que la religion soit venue de craindre un chef ou de sacrifier à la moisson, c'est mettre une charrue perfectionnée avant une couple d'aurochs ; c'est prétendre que l'idée de peindre provient de la contemplation d'images dans une grotte, et que personne n'eût songé à écrire en vers sans la coutume de composer une ode officielle pour fêter la venue du printemps, ou sans l'habitude qu'aurait prise un certain jeune homme de quitter son lit à heure fixe pour écouter le chant de l'alouette, et de coucher ensuite ses impressions par écrit sur une feuille de papier. Certes, maint jeune homme

se découvre au mois de mai une âme de poète, et nulle puissance ici-bas ne le retiendra de célébrer l'alouette et le rossignol ; cela ne fait pas que le sens poétique vienne de la prosodie, non plus que la religion ne vient des rites religieux.

Il fallait un certain tour d'esprit pour sentir le mystère du songe et de la mort, la valeur poétique du printemps et du chant des oiseaux ; il y fallait l'esprit humain, qui sur ce point n'a pas changé, et rien n'indique qu'il se passe ailleurs quoi que ce soit d'analogue. La vache dans son pré ne semble tirer aucun parti lyrique des facilités insignes qui lui sont offertes d'entendre le rossignol, et rien ne permet de présager que les moutons vivants se décident jamais à rendre aux moutons morts l'hommage de pieuses cérémonies. Il est exact que les premiers rayons du printemps suggèrent à de jeunes quadrupèdes des fantaisies galantes ; mais tous les printemps du monde sont demeurés jusqu'ici impuissants à leur suggérer des fantaisies littéraires. De même, si le chien, seul d'entre les animaux, a la faculté de rêver, voici longtemps que nous attendons qu'il fasse de ses rêves la base d'un système raffiné de cérémonies liturgiques ; si longtemps même, que nous avons cessé de nous y attendre, et serions aussi surpris de lui voir utiliser ses songes dans un sens ecclésiastique que les interpréter selon les doctrines de la psychanalyse.

Quelle qu'en puisse être la raison, il est clair que certaines expériences et certaines émotions ne franchissent que chez l'homme la frontière de l'expression créatrice ; cela ne s'est jamais vu chez d'autre créature, ni sans doute ne se verra jamais. Il n'y aurait pas d'impossibilité logique à ce que nous vissions les bœufs s'abstenir d'herbe le vendredi, et, comme dans la légende, tomber à genoux au carillon de Noël, ou bien encore exprimer leurs espoirs de félicité céleste par une danse symbolique en l'honneur de la fameuse vache de la chanson, qui a sauté par-dessus la lune. A force de rêver, le chien en viendra peut-être à élever un temple à Cerbère, conçu comme une sorte de Trinité canine ; peut-être ses rêves commencent-ils déjà à se traduire en visions susceptibles d'expression verbale, en révélations concernant la constellation du Grand Chien, patrie spirituelle des chiens abandonnés... Rien de tout cela ne constitue une contradiction de principe absolue : mais le sens des probabilités, ou bon sens, est là qui nous avertit que les animaux n'évoluent

point dans cette direction, bien que la mort, le printemps et même le songe appartiennent autant à leur expérience qu'à la nôtre ; d'où il ressort que notre esprit est seul en état d'en recevoir des impressions d'ordre religieux.

Et nous voici revenus au cœur de notre sujet, à l'existence, aussi loin que nous puissions remonter, d'une pensée active, solitaire, capable de se former des doctrines aussi bien que des images, de dégager de la matière immobile ses raisons de craindre et d'espérer, et de s'abandonner à la mystérieuse mystification qui lui rendra la mort à jamais incroyable.

Les rares échappées permises à nos regards sont toutes sur l'homme en tant qu'homme ; elles laissent dans l'ombre le chaînon supposé qui relierait celui-ci à l'animal, pour la raison bien simple qu'il n'est que supposé, et que faute de savoir si le Pithécanthrope a jamais existé, nous ne savons pas davantage s'il faisait sa prière ; c'est un être de raison, un signe conventionnel, un bouche-trou destiné à remplir la brèche qui sépare des singes avérés d'hommes incontestables. Aussi l'homme-singe, s'il y en eut un, sera selon notre humeur aussi pieux que l'homme, aussi libre-penseur que le singe, et ce n'est pas un débris de crâne trouvé à Java qui nous fixera sur ce point. La vérité, c'est qu'à un moment donné du passé, si lointain qu'il échappe à la science, une transition s'était faite dont ne peuvent témoigner ni pierres ni ossements, et que l'âme humaine fut.

Et nous la reconnaissons pour nôtre, nous la saluons du plus loin qu'elle paraît ; sa démarche d'emblée nous est familière, à cette raison humaine dont les signes fraternels chez un sauvage, un étranger, un ancien éveillent au cœur de chacun de nous des cordes profondes.

C'est ainsi que la coutume de se vêtir est l'une des règles fondamentales de l'universelle franc-maçonnerie. Le vêtement est dès l'origine la marque d'un sacerdoce, car s'il est vrai que l'homme en tant qu'animal diffère des autres animaux au point que la nudité risque de causer sa mort, il n'en reste pas moins que l'on se vêt par décence et par magnificence là où l'on ne se vêt pas par nécessité ; le costume a souvent une valeur d'ornement, il a toujours une valeur de décorum. La diversité des conventions qui le régissent selon les peuples et selon les temps est extrême ; extrême aussi la

naïveté des bonnes gens que cette simple remarque suffit à démoraliser ; du moment que les insulaires du Pacifique et les indigènes de Passy n'ont pas la même idée de la mode, c'est donc que la pudeur n'existe pas? Allons donc ! Dites, pendant que vous y êtes, que puisque l'on a porté tant et de si drôles de chapeaux, les chapeaux n'existent pas, non plus que la calvitie, ni les coups de soleil. Le simple bon sens montre qu'il a toujours fallu des règles qui assurassent à chaque individu une certaine privauté, à l'abri de la moquerie ou du mépris ; et que l'observation de ces règles, quelles qu'elles fussent, engendre le sens de la dignité et du respect mutuel. Qu'elles aient trait pour la plupart aux relations des sexes, illustre les deux grands faits qui dominent dès l'origine l'histoire de notre race ; l'un, c'est que le péché originel est littéralement originel, non seulement au sens théologique, mais au sens historique du mot ; quelles qu'aient pu être ses autres croyances, l'humanité a toujours cru à l'existence du mal, et ce sens du péché a rendu à jamais impossible d'être nu et naturel à la fois. L'autre fait, c'est la famille.

Ici plus que nulle part ailleurs, gardons le juste sentiment des proportions. Nous sommes en face d'une montagne que la nuée flottante des théories et des thèses peut offusquer par endroits, mais non niveler ; *mons parturiens*, en vérité, d'où procède tout royaume ici-bas, tout empire et toute république. L'institution que nous nommons famille eût-elle à se frayer un chemin à travers diverses formes d'anarchie et d'aberration? Il se peut : le certain, c'est qu'elle leur survit ; le probable, c'est qu'elle les précéda Le communisme et le nomadisme montrent que des états sociaux amorphes peuvent se développer en marge des sociétés policées, mais rien ne témoigne que la forme n'ait pas devancé la difformité.

Toujours est-il que c'est la forme qui compte, et que l'humanité s'est choisi cette forme-ci. Rien n'est curieux, par exemple, comme la coutume sauvage appelée *couvade*, monde renversé digne des antipodes, où le père, lors de l'accouchement, est traité comme s'il était la mère. Non seulement elle suppose une certaine mysticité sexuelle, mais elle symbolise, nous dit-on, l'acceptation par l'homme de ses responsabilités paternelles ; auquel cas cette indécente mascarade devient un rite des plus solennels, et le fondement de toute famille et de toute société.

Quelques-uns ont émis l'hypothèse que l'humanité constituait jadis une matriarchie (c'est *féminité* qu'il eût alors fallu l'appeler) ; d'autres allèguent qu'il s'agit d'une période d'anarchie où la mère ne représente le point fixe qu'en raison de l'insouciance ou de l'anonymat des pères. Puis serait venu le temps où l'homme se serait décidé à prendre soin de sa progéniture et à la protéger, à devenir chef de famille conscient et organisé. C'est fort possible, et il demeurerait toujours qu'en cette occasion l'homme aurait pour la première fois agi en homme ; mais il est possible également que l'état de matriarchie, d'anarchie, de promiscuité, comme on voudra, ne représente que l'une des innombrables régressions barbares qui ont dû se produire aux temps préhistoriques comme aux temps historiques. Si elle est un symbole, la couvade commémore peut-être, non la naissance d'une religion, mais la destruction d'une hérésie.

Quoi qu'il en soit des origines de l'édifice humain, il est sous nos yeux, et la famille en constitue indiscutablement la cellule centrale, autour de laquelle comme une garde d'honneur veillent les saintes vertus domestiques qui nous distinguent de l'abeille et de la fourmi. La pudeur est le rideau de cette tente, et la liberté le rempart de cette cité ; la propriété n'est que le domaine de la famille, l'honneur son blason. L'histoire commence avec un père, une mère et leur enfant ; et si nous ne sommes pas de ceux qui invoquent une divine Trinité, il nous faudra pourtant invoquer une trinité humaine, dont le triangle se répète à l'infini dans la trame de l'univers. Car le point culminant de l'histoire, vers lequel tend la création de toutes parts, et frémit, et s'élance, nous présente ce même triangle renversé, ou plutôt un triangle nouveau, qui, se superposant au premier, forme avec lui un pentacle sacré, plus terrible aux démons que celui des magiciens. L'ancienne trinité, composée du père et de la mère et de l'enfant avait nom : la famille humaine ; la nouvelle se compose de l'enfant et de la mère et du père, et a nom : la Sainte Famille. Elle n'est pas changée, elle est renversée, de même que le monde qu'elle est venue sauver demeura le monde de toujours — la tête en bas.

G. K. Chesterton.

(Version française de Maximilien Vox.)

Charles Van Lerberghe en Ardenne

Quand on vient de France, on atteint Bouillon et la Semois par une vieille route aujourd'hui abandonnée au profit d'un chemin plus carrossable. Par moments, elle tranche dans le roc et elle finit par barrer le flanc d'une colline dont le pied baigne dans l'eau claire de la rivière. Avant d'offrir sur la vallée une vue incomparable, elle montre au voyageur deux images naïves de la Vierge, se faisant face et enfermées sous verre dans le rocher comme dans un cadre. Puis c'est la nymphe d'une source vive pleurant contre la haute paroi schisteuse. Ainsi le profane et le sacré s'accordent pour précéder la maison où vécut le poète de la *Chanson d'Ève*.

Elle apparaît un peu après le tournant, blanche avec son toit bleu, si serrée entre la route et la montagne qu'on la dirait poussée, elle-même, dans une anfractuosité rocheuse avec les hauts épicéas sombres dont les dernières branches caressent ses ardoises verdies. Elle est unique. Il n'y a place à ses côtés que pour des ronces ou des genêts. Il faut atteindre le bas de la côte, là où la cité s'allonge sur les deux rives de la Semois, à l'abri du château fort, pour trouver d'autres habitations. Elle est assise sur le flanc de la Ramonette, c'est le nom de la colline, comme la forteresse che-

vauche les reins du rocher de Bouillon. Et le rude cavalier ne fait point tort à la souriante amazone. Car pour nous, aujourd'hui, Bouillon c'est le lieu où vécut Charles Van Lerberghe pendant le temps qu'il conçut, ébaucha et écrivit son œuvre harmonieuse.

La place de l'auteur d'*Entrevisions* et de la *Chanson d'Ève* dans la poésie française de Belgique ne cesse de grandir. A mesure que le souvenir de la *Jeune Belgique* s'efface et que disparaissent les écrivains qui concentrèrent sur leurs noms la période, qu'il est convenu d'appeler héroïque, d'une époque littéraire dont la trace est déjà incertaine, on se rend mieux compte que les plus puissants de nos premiers artistes du verbe furent des isolés. En prose, ce fut le cas de Charles de Coster, d'Octave Pirmez, d'Eugène Demolder et même de Camille Lemonnier. En poésie, j'ai essayé de montrer, ailleurs, ce que doivent des tempéraments littéraires comme Verhaeren et Maeterlinck à leurs années de silence et de solitude. Le cas de Van Lerberghe est un peu différent. S'il professa pour son ami Maeterlinck une admiration tendre, qu'expliquent certaines prédilections communes pour le symbole et le mystère, il fut lié avec trois autres poètes qui ne réussirent point à rompre son goût de la contemplation solitaire. Peut-être, d'ailleurs, Fernand Severin, Albert Mockel et Grégoire Le Roy ont-ils eux-mêmes un penchant trop naturel au rêve intérieur pour avoir exercé une véritable influence sur leur ami. Le premier, fils de Racine et de Lamartine, n'accueillit jamais qu'avec une réserve, allant parfois jusqu'à la répugnance, un art cherchant l'harmonie en soi-même et hors des rythmes classiques. Le second, exigeant et difficile à l'égal d'une maîtresse, voulait la perfection dans un genre dont il fut le meilleur théoricien, mais qui semble être demeuré assez en dessous de la théorie. Le troisième, gagné par la contagion plastique des milieux d'art pictural et sculptural, impuissant à rien donner ni accepter qui lui parût digne de rivaliser avec le pinceau, le crayon ou le ciseau.

Devant cette trilogie, Van Lerberghe eut maintes occasions de s'expliquer sur son art, de le justifier, de confronter ses aspirations, son rêve, à une réalité sur laquelle s'étendit toujours comme la buée d'une rivière à l'aube. Nous avons eu, depuis la mort du poète, le témoignage de ces amis fidèles. Nous commençons d'avoir le témoignage de Van

Lerberghe lui-même. Un gros volume de lettres (1) a vu le jour par les soins de M. Fernand Severin. Et ces lettres sont admirables. Elles sont indispensables non seulement à l'interprétation du caractère et de la pensée d'un pur artiste, d'un poète immatériel, mais à l'explication de son œuvre elle-même. Et elles apportent ainsi à l'histoire littéraire du symbolisme un document précieux.

Car s'il est vrai de dire que le symbolisme fut un moment de la poésie française et comme l'aboutissement d'une réaction de l'âme sur le matérialisme triomphant, peu d'œuvres l'illustrent, qui soient viables ou demeurent accessibles au public profane. Dans la carrière de maint écrivain la phase symboliste fut éphémère et marqua d'une production fugitive une période sans lendemain. Pour d'autres ce fut une brève flambée intérieure, qui consuma une végétation mystérieuse, et laissa ensuite la terre sèche et comme improductive.

Charles Van Lerberghe, au contraire, y trouva son plein épanouissement. Son œuvre apparaît de plus en plus expressive. Elle est, elle sera ce que le symbolisme aura donné de plus complet. Et, à ce titre, elle vient immédiatement après celle de Maeterlinck et de Verhaeren dans l'apport original de la Flandre à la littérature française moderne.

Or, le fait est digne de remarque, cet adorateur flamand du culte des images intérieures, ce chantre rustique des fictions entrevues dans une atmosphère édénique, où le rêve et la réalité se compénètrent selon une formule et un dosage mystérieux, trouva en Ardenne le lieu du monde où il fût le plus à l'aise pour songer et pour écrire. Ce n'avait pas été faute d'avoir voyagé. Des séjours en Angleterre, en Allemagne, en Italie captivèrent longtemps sa pensée vagabonde et fournirent des aliments renouvelés à son rêve imprécis. Il révéla lui-même à quel prix la mer flamande, âpre et nue, satisfaisait à son désir le plus certain. Cependant, c'est dans « un beau trou comme Bouillon » qu'il déclare pouvoir vraiment travailler.

L'histoire de cette prédilection de Van Lerberghe pour la petite ville perdue qu'arrose la Semois, de ses séjours

(1) *Lettres à Fernand Severin*, un vol. in-16 « La Renaissance du Livre », Bruxelles et Paris.

d'hiver et d'été dans ce coin isolé de l'Ardenne, parmi des forêts, des rochers et des cascades, qu'il ne quitta que pour mourir, est liée à l'histoire de son œuvre poétique. J'ai pensé qu'il n'y avait pas de meilleur source à son interprétation que de la relire dans le cadre même où elle fut conçue et écrite, en relevant avec les traces des pas du poète sur une terre privilégiée, le témoignage du paysage lui-même qui le vit passer, étrange, silencieux et marqué d'un signe fatidique.

* * *

Aucune vocation poétique ne fut plus certaine que celle de Charles Van Lerberghe. Il est vain de chercher quand et où elle prit naissance. Son éducation ne la contraria point. Il connut peu son père qui mourut quand il avait sept ans, « homme d'études et d'archives et grand amateur d'estampes. » Il perdit sa mère à quatorze ans, femme « très religieuse, d'une piété grave et passionnée ». Il fréquenta les cours d'humanité chez les Pères Jésuites du collège Sainte-Barbe à Gand, où il eut comme condisciple Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy. Il eut dans l'austère cité flamande trois logis successifs : boulevard du Jardin-Zoologique, où il naquit le 21 octobre 1861, rempart Saint-Jean contre l'Escaut, et, enfin, rue du Poivre. Dans cette dernière maison les années d'adolescence et de jeunesse lui laissèrent un souvenir de paix et de bonheur tel, que ce lui fut une sorte de joie d'apprendre plus tard, quand il quitta Gand sans esprit de retour, que la demeure vendue devait être démolie. Ainsi aucune pensée étrangère ne profanerait le cadre fugitif de ses premiers éveils à l'art et à la poésie.

Pourtant Van Lerberghe lui-même a fait bon marché des essais tentés au cours de cette période heureuse. L'influence de Sully Prudhomme, et puis celle de Mallarmé, s'accorda à la mélancolie souriante du beau jardin que dominait la fenêtre de son cabinet de travail. Le voisinage de l'ancien béguinage mettait dans l'air une quiétude archaïque. Mélange de mollesse et de violence, l'atmosphère gantois favorisait, sans doute, la voix sourde de l'auteur des *Poèmes philosophiques* et le clair-obscur des stances de l'*Après-midi d'un faune*. Les vers qu'il écrit, il les reniera plus tard. Ils approchent pourtant de la perfection. Le poète est déjà à la poursuite d'un rêve impalpable qui fit toute sa vie de

lui un nomade et trouva enfin en Ardenne les mois où il le réalisa avant de mourir.

En 1890, après des velléités d'établissement à Paris, il prend à Bruxelles (dans le faubourg de Schaerbeck) un appartement provisoire. Son indépendance de fortune, toute relative d'ailleurs, car elle consiste dans le modeste revenu de maisons provinciales, le dispense de songer à une profession. C'est un des rares écrivains de Belgique qui, dès le début, peut envisager l'existence comme vouée à la littérature. Ce fut le cas d'un autre idéaliste, Octave Pirmez. Le contact de la réalité, même dans la nécessité d'un métier, est salutaire à l'imagination qui veut créer et bâtir de la vie. Mais la vie pour Van Lerberghe est si détachée du réel, qu'il lui demande simplement le prétexte d'un cadre favorable à sa sensibilité ombrageuse, et des images où il verra s'esquisser un instant l'apparence plastique de son rêve.

A trois reprises il aura à prendre parti entre le rêve et la réalité. Une première fois, quand son ami Fernand Severin, faisant à l'université de Bruxelles le doctorat en philosophie et lettres, l'aura persuadé de s'inscrire, malgré son âge, aux mêmes cours. La conquête de ce parchemin fut pour le poète un labeur douloureux, mais à mesure qu'il y progressait, il abandonnait toute résolution de s'en servir en vue d'entrer dans la carrière professorale. Même le profit qu'il eût pu tirer, pour sa formation littéraire, des études d'histoire et de philosophie, il semble l'avoir presque totalement négligé.

Beaucoup plus tard, une perspective de mariage sérieux plaça Charles Van Lerberghe dans l'alternative de choisir entre l'illusion et une décision ferme. La femme, il ne la concevait, il ne l'aimait que sous l'aspect de la jeune fille, et encore les jeunes filles étaient pour lui des anges ou des fées. Sur la foi des peintres préraphaélites, il partit pour l'Angleterre, dans l'espoir de rencontrer l'âme sœur. Elle lui apparut aussi en Allemagne sous l'aspect de Gretchen aux longues tresses. Enfin, en Italie, une jeune Américaine sembla fixer ses préférences et accepter de faire figure de fiancée. Mais quand Van Lerberghe fut mis en demeure de faire acte de prétendant, de la disputer au sentiment pratique d'un père habitué à voir un gendre sous un autre aspect que celui d'un poète, ce fut à nouveau la fuite vers l'incertain. Et au même instant se fit sentir l'empire étrange de Bouillon.

A ce projet de mariage est liée la troisième expérience du poète pour s'incorporer à la vie sociale. Au moment où il semble résolu, et où il se préoccupe de renforcer par des ressources nouvelles et un emploi présentable sa situation personnelle, il obtient, grâce à une fonctionnaire artiste et lettré, une situation d'attaché au musée des Arts décoratifs. Avec une conscience empressée, il s'applique à satisfaire ses chefs. La besogne, d'ailleurs, répond à ses goûts. Mais, de même qu'autrefois, en étudiant le cours du doctorat en philosophie, il s'aperçoit qu'il est désormais trop absorbé pour écrire des vers. Et comme le temps a marché, qu'il est maintenant l'auteur des *Entrevisions* et d'une *Chanson d'Ève*, conçue tout au moins et qui demande à être achevée, l'alternative l'épouvante. Il démissionne. Ce sera bientôt le départ de sa fiancée pour l'Amérique, départ qu'il a rendu en somme fatal. Il en sent, il en écrit à son ami toute la tristesse. Elle favorise sa réinstallation à Bouillon où *Ève* le consolera de tout.

Il faut insister sur les voyages de Van Lerberghe, parce que mieux que la renonciation à sa ville natale de Gand, ils marquent la vocation vagabonde du poète à la recherche d'une patrie spirituelle.

*
* *

« Me voici donc installé à Bouillon. » La lettre est datée du 12 juin 1899. Le poète en est toujours à se chercher soi-même. Il a écrit ses poèmes des *Entrevisions*, dans lesquels il poursuit, selon son propre témoignage, une beauté voilée, avec une certaine étrangeté et un air de mystère. Elle a pris l'apparence de visages féminins entrevus à Bruxelles et recherchés à Londres, sans doute à cause des images de Burne Jones. « Pour moi le monde extérieur est une féerie dont je suis le spectateur assez calme. » Plus tard, il parlera d'un « lumineux brouillard », où se dessinent pour lui les formes confuses d'un monde « qui ressemble précisément aux limbes ». Mais ni Bruxelles ni Londres n'ont servi son génie balbutiant. Et les *Entrevisions* sont une ébauche d'œuvre rêvée et encore inaccessible. Il est le pèlerin d'une dévotion insatisfaite et il songe à des voyages, après le contraste entre la mer contemplée à Middelkerke et la montagne boisée qu'il ne connaît point, mais où doit s'épanouir vraiment, croit-il, « la magnificence imprévue de l'automne ».

Pourtant le printemps l'amène au bord de la Semois. Il rentre de Londres. Une aventure sentimentale sans issue possible (comme toutes celles auxquelles il fut mêlé) le pousse au départ. Un poète ami l'appelle à Bingen, sur le Rhin. Et c'est à Bouillon qu'il va, en quatre journées, à bicyclette. « J'ai connu en ce voyage des heures enchantées. Mon arrivée d'abord, le premier soir, à l'embouchure de la Molignée (petit affluent de la Meuse). Il y avait là une auberge. J'y ai soupé et logé, et le lendemain je suis parti de bon matin pour Maredsous... La messe de 9 heures, dans cette magnifique église au milieu de la solitude, le chant des moines et tout ce que suggère une vie pareille de contemplation et de prière, tout ce radieux dimanche-là m'a profondément impressionné... »

Une conversation avec un bénédictin voué à l'art le plonge dans l'enthousiasme. Et il surenchérit même sur les raisons de chercher Dieu à travers les beautés formelles. Pour lui, se mettant dans la peau d'un homme « ayant la foi absolue », le grand art est de se rapprocher sans cesse de Dieu, de ne plus vivre qu'en sa présence et en son amour, de faire de son âme le miroir de Jésus. Il conclut, un peu hâtivement sans doute : « Oh ! moi, je serais un bon moine... »

La religion, qu'il bafouera plus tard en une pièce écrite dans le goût caricatural de Breughel, *Pan*, et désavouée dans sa dernière maladie, demeure alors associée à l'idéalisme foncier du poète. Dans ses vers les plus émouvants passe le vol des anges. Et toutes les aubes découvertes pardessus la vallée de la Semois, dans lesquelles Ève peu à peu dégagera sa forme juvénile, lui inspireront le rythme d'un cantique à la beauté une et multiple. N'a-t-il pas eu le pressentiment de cette vertu créatrice dans sa première description du site qui va marquer sa destinée?

« La situation est merveilleuse, et il n'en est peut-être pas de plus belle dans tout Bouillon. De ma fenêtre je découvre la Semois, et il n'y a juste en face de moi que des collines cultivées ou boisées, mais sans habitation. C'est une impression de grandiose solitude. Au moment où je vous écris, 6 heures du matin du dimanche, je vois au-dessus de ma table, dans le cadre de la fenêtre ouverte, ce féerique tableau des brouillards qui se lèvent, de toute la rivière qui fume et bruit, invisible, comme en cette autre solitude où Brunehilde s'éveille. Et il y a encore ici, en face,

un barrage, une petite cascade, qui fait mes délices. Un rien d'eau qui écume et bouillonne, et c'est absolument, jusqu'à faire complète illusion, la rumeur de toute la mer. »

Ce premier séjour dura de juin à octobre. Fut-il contemplatif seulement? Tous les paysages dont la correspondance porte l'empreinte paraissent se résumer ou se rapporter à celui découvert de la fenêtre de la maison sur la Ramonette, et aux primes heures du jour. Van Lerberghe s'en explique à son correspondant qui s'en était étonné. « ...Il est un fait que nulle part je n'en possède ainsi toute la fleur en un long regard. Il me faut à moi, plus qu'à d'autres, pour aimer les êtres et les choses, cette accoutumance qui rend l'amour fidèle. Mes premiers regards sont distraits, étonnés, toujours timides et inquiets, car, comme l'a dit un jour quelqu'un qui m'a bien pénétré, je suis un être plein de perpétuels émois. Il faut donc, pour que j'aime, que je revoie, que je réentende. Il faut que j'aime longtemps quelque chose pour l'adorer. »

Pourtant il se promène, guidé par un professeur du collège devenu son compagnon ; et il refait seul les chemins qu'on lui a montrés. Les Amerois, château et parc princiers, avec une échappée qui est pour lui « toute l'Ardenne » : « Succession de collines boisées à l'infini, et, dans les fonds, un bruit confus d'eaux invisibles » ; les Epioux, dans la forêt d'Herbeumont où il emporte les lettres de son ami ; l'Esplanade, terre-plein ombreux sur la forteresse de Bouillon ; il y lit le *Trèfle blanc*, d'Henri de Régnier, qu'il trouve un « petit livre adorable » ; le « miraculeux paysage de Botassart ». Ne serait-ce pas là, d'où la vue plonge sur une boucle de la rivière entourant une avancée de forêt en forme de tombeau, que la *Chanson d'Ève* s'est précisée, a vu grandir son édifice spirituel?

Car dans ce premier séjour de l'été de 1899, l'œuvre capitale du poète a pris corps. D'abord quelques poèmes, tous inachevés. « C'est un peu mon système de travail de laisser reposer mes ébauches et de les reprendre au hasard selon mon goût du moment ». L'une de ces pièces a reçu le titre qui sera celui du volume « parce que, de plus en plus, et malgré moi, c'est ce genre de chansons que chantent mes nouvelles pièces... Mon Ève n'est point celle du Parnasse, aussi aurai-je soin de la faire chanter le moins possible en vers symétriques et réguliers... »

Il est assez difficile de désigner, dans les quelque quatre-vingt-dix-sept poèmes composant le volume qui verra le jour en 1904, celui qui fut le poème initial. Ce qui est plus important, c'est de dater de ce premier séjour à Bouillon la synthèse de l'œuvre, telle que Van Lerberghe l'a notée sur sa lettre du 23 juillet à Fernand Severin. Rien de plus net et de plus subtil, rien qui traduise mieux dans son originalité radieuse un thème enroulé ensuite dans les écharpes transparentes de symboles sans cesse renaissants. En écoutant le poète dévoiler son sujet, avec une ferveur jalouse — « je vous recommande la discrétion absolue auprès des poètes... tout le monde serait tenté de me voler... », — il faut toujours se souvenir de sa façon de voir, de sentir et même de transformer les paysages dont la vertu secrète agit d'autre part sur lui, à son insu, comme la musique. « J'envie quelquefois les observateurs et les peintres. Je vois très mal et synthétiquement, étrangement, à travers ou à côté, au-dessus ou en dessous. Aussi suis-je incapable de faire une description originale. Très souvent, comme ici en face d'un beau site, j'oublie que je regarde. Aux concerts populaires de même j'oubliais que j'écoutais et mon esprit divaguait en des sentiers perdus d'où il fallait le ramener violemment par les oreilles. »

Si un site comme Botassart a pu être favorable au déploiement des développements prévus par le sujet de la *Chanson d'Ève*, ne nous retenons pas de restreindre aux aubes, dont nous parlions plus haut, aux aubes contemplées de la Ramonette l'évocation d'Ève elle-même. Van Lerberghe en a surpris « le premier éveil, le premier ravissement devant les choses » et il veut la faire balbutier comme une « petite fille qui n'a pas fait ses classes ». Et voici l'esquisse du sujet lui-même :

« Aube de paradis. Paysage où rien ne se distingue encore, sorte de fleur immense et confuse qui s'ouvre lentement... Ève est là... Elle est toute chose et ne sait que dire ; elle ne rêve pas même, le monde rêve en elle. Elle est plus biche que les biches, mais elle est tout à fait splendide. Elle cherche sa chanson, car voilà enfin que le monde, qui atteint en elle son dieu, va s'exprimer pour la première fois. Sa bouche est une fleur qui s'ouvre pour chanter. Dieu lui vient en aide et lui dit : Donne à toutes ces choses un nom selon leur essence et leur ressemblance. Et Ève s'en va par les allées,

créant pour les choses les paroles, les unes d'après elle, les autres d'après Dieu, et selon toutes sortes de similitudes comme en trouvent les enfants et les sauvages : chose qui fuit, chose qui vole, chose que je touche, baiser de ma bouche, etc., etc. Là-dessus le soir tombe, l'apparition du monde s'efface, et Ève se tait, et tout se tait comme à l'heure où le rossignol va chanter. C'est alors que tout à coup sa voix s'éveille. Ève chante. Elle redit simplement un à un les mots qu'elle a créés. Elle redit comme une prière, devant Dieu, les premières paroles en sa première chanson. »

*
* *

« Oui, je suis arrivé à la veille de mon départ. Je quitte Bouillon lundi matin par la route de Ciergnon... » écrit Charles Van Lerberghe le 7 octobre. La *Chanson d'Ève* n'était pas beaucoup plus avancée qu'à l'arrivée, du moins sur le papier. Pourtant le poète avait travaillé à sa façon, avec la collaboration de la solitude, qui l'incline à la tristesse, et celle des eaux et des forêts, qui sont désormais inséparables de sa conception. C'est au point que dans les années qui vont suivre, nulle part le poème ne progressera, et qu'il faudra revenir à Bouillon pour qu'il jaillisse enfin et s'achève trois ans plus tard. L'Ardenne est véritablement pour Van Lerberghe « hors du monde ». L'expression lui vient à la plume quand il évoque pour son ami sa dernière promenade aux Epioux et à la Forge Roussel, chère à Edmond Picard. « Que j'ai longtemps bu de mes yeux ce beau lac inattendu, ce jour-là tout resplendissant et bleu, si calme, si hors du monde au milieu de ces forêts. Nous avons suivi le ruisseau jusqu'à la Forge Roussel... La Forge est vraiment un endroit prodigieux. J'ai dû passer vite, mais l'impression que j'en ai rapportée est une des plus intenses. Que c'est luxuriant, sauvage, paradis perdu ! Heureux pays enfin et que je regrette de quitter déjà... »

Cette expression de paradis, le poète l'avait employée, en juillet, en parlant de l'abbaye d'Orval, au delà de Florenville. C'est bien à son Ève qu'il pense en parlant de la joie de sa solitude dans ce lieu extatique où, dit-il, « mon paradis vient à moi ».

Déjà il ne pouvait plus se plaire ailleurs en Belgique. « Bruxelles est redevenu pour moi l'étranger. » Et il part

pour l'Allemagne où il voyagera un an, consacrant six mois à Berlin, six mois à Munich. De là, il passe directement en Italie, pour séjourner sept mois à Rome. Pendant près de deux années, sa culture personnelle bénéficiera d'un grand effort d'application et d'observation au contact des génies étrangers. Il s'initie aux littératures germaniques, il apprend à admirer et à aimer les dramaturges, les peintres, les musiciens. On a l'impression cependant, en lisant la copieuse correspondance de cette époque, que l'évolution du lettré, son enrichissement continuel servent peu ou pas la sensibilité du poète. Phénomène analogue à celui des années d'études universitaires. Il écrit fort peu, quelques contes, d'une inspiration tout étrangère, mais pas un mot d'*Ève*.

Comment aurait-il trouvé, d'ailleurs, le temps et l'isolement favorables à la méditation poétique? Pour lire les écrivains, pour suivre les représentations, Van Lerberghe étudie les langues allemande et italienne. Il est en contact avec des milieux absorbants, et il tient à se faire une opinion personnelle sur ce qu'il voit. Il est souvent las et mélancolique et c'est alors qu'il écrit le plus volontiers à son ami Severin. Son cœur « toujours instable et inquiet » l'empêche de songer au retour et le pousse en avant vers d'autres lieux. Et nous trouvons ce rappel nostalgique du paradis ardennais : « Mon rêve ce serait d'être quelque part en pension dans une famille un peu campagnarde, comme je l'étais délicieusement à Bouillon... »

A Rome il connaît une sorte d'allégresse enthousiaste, provoquée par l'ambiance artistique et religieuse. Mais à la question que lui pose son correspondant : « Travaillez-vous? » il répond : « De vrai travail littéraire hélas ! non, je l'avoue. Je ne puis travailler que dans un beau trou, comme l'était Bouillon, où j'ai conçu mon Ève... » Il ajoute qu'il lui faudra peut-être y retourner un été pour l'achever. « Elle sera belle si elle parvient à vivre. » En ce moment, il est loin d'elle. Elle n'est mêlée à aucune de ses promenades, et les femmes qu'il rencontre et qui éveillent sa curiosité ne répondent point à la conception qu'il s'en était faite. Avec son ami Mockel, qui l'a rejoint, il reconnut pourtant que son idéal, en fait de jeunes filles, est resté à « *un émerveillement joyeux*, incessant et devant toutes choses » qui est précisément, nous l'avons vu, l'état prêté à l'Ève conçue à Bouillon.

A Florence se place la rencontre avec la jeune Américaine dont Van Lerberghe s'éprend, pour autant qu'il puisse s'attacher à autre chose qu'à des symboles. Son ami Severin le rejoint à Venise où ils passent ensemble des jours absorbés par la visite des musées, et des conversations qui les rapprochent. C'est Severin qui le ramène en Belgique et note, au delà d'Arlon, l'émotion de son ami « en revoyant les vertes forêts d'Ardenne, sur lesquelles tombe une fine pluie d'automne ». Van Lerberghe est décidé à se remettre au travail.

Ici se place l'épisode, auquel nous avons fait allusion, de la place obtenue au musée des arts décoratifs et si brusquement lâchée quand elle lui apparut, par l'intérêt même qu'il y trouve, une concurrence à sa vocation poétique. Aussi bien le prochain départ pour l'Amérique de miss B... le rend à son rêve. Il a vraiment failli cette fois l'abandonner tout à fait. Il est sorti de ses nuages, il a frôlé l'amour, il a pris contact avec la vie. Désabusé il fuit vers l'asile où son rêve s'est senti chez lui. En juin 1902, il est réinstallé sur la Ramonette, à Bouillon.

« Pourquoi trouvez-vous cela si étrange? écrit-il. Il ne me paraît pas, aujourd'hui que j'ai retrouvé ce beau coin familier et ce calme, qu'on puisse être mieux n'importe où au monde. Je ne donnerais pas mon Bouillon pour Florence... La Semois, qui sous ma fenêtre étincelle, là sous les arbres, et fait toute cette rumeur de cascade, m'a surtout ravi. Et puis, en amont, le reposant paysage des vastes prairies, des bouquets d'arbres montant jusqu'aux collines lointaines. Et tout m'a fait le même plaisir à revoir... La même pensée semble souvent m'attendre au détour du chemin... »

Elle avait, cette pensée, le visage d'Ève. Pour la rencontrer, pour demeurer en tête-à-tête avec elle, sortir devenait inutile. Il suffisait de rester sur la colline, à la fenêtre de l'humble maisonnette. Et voici la promesse qui sera tenue : « Je pense que j'aurai fini cette chanson vers septembre. Je l'ai beaucoup modifiée... »

La correspondance se ressent de ce labeur. « Excusez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre... C'est qu'en effet je travaille activement tous les matins et souvent l'après-midi... Je me suis même juré de ne pas quitter Bouillon — un endroit où je travaille décidément mieux qu'ailleurs —

avant d'y avoir achevé ma *Chanson d'Ève*... Vous savez que pour moi un des charmes de la campagne, c'est d'y pouvoir vivre, autant que c'est humainement possible, en dehors de l'humanité que je hais. Je n'ai rien d'humain à dire, ni dans mes vers, ni dans mes contes, ni même dans cette pièce de théâtre, *Pan*, restée à l'état d'informe ébauche... »

Et voici qu'il se produit un étrange départ entre la nature qu'il a sous les yeux et celle qui a été transposée par son rêve. Elles sont sœurs. Tout les identifie, mais le poète cède, en méprisant « cette rivière un peu trop pittoresque et naturelle et la monotonie mélancolique de ces hauts plateaux », à la lassitude ingrate du créateur pour lequel, seul, le paysage imaginaire existe. Et puis, Ève terminée, l'homme désabusé de l'amour et l'écrivain dégoûté de la littérature se rencontrent pour mépriser la vie réelle et son cadre, fût-il le plus favorable à une inspiration aujourd'hui épuisée. L'un confesse ne pas pouvoir supporter la lecture de Racine, n'accepter que les comédies lyriques de Shakespeare, se défier de Lamartine. L'autre avoue assez cyniquement avoir menti à sa « petite B... » en lui écrivant que « c'est désormais dans son beau visage » qu'il voit son Ève.

Le rôle de Bouillon est-il terminé? La société du *Mercure de France* a accepté, sur la proposition d'Albert Mockel, de publier *la Chanson d'Ève*, minutieusement revue par lui, et allégée par des suppressions, « conditions *sine qua non* de son admission ». Van Lerberghe se rend à Paris en mars 1905 et il annonce à son correspondant qu'il a repris la vie normale. Il rêve d'une installation dans le Midi, où veulent l'attirer Maeterlinck et Demolder. Il cherche une « Ramonette nouvelle aux bords de la mer d'azur », pour « y écrire un nouveau volume de vers », mais, après cinq mois de vie parisienne sur lesquels nous avons peu de détails, il revient en Belgique et... se réinstalle pour l'hiver à Bouillon, où on commence à savoir que l'hôte singulier de la Ramonette est un écrivain. Il change de résidence et habite non loin de l'église. C'est de là que, déjà bien malade, il repart en septembre 1906 pour Bruxelles, faisant une fois de plus le rêve d'un lieu où éclorait une œuvre aussi spontanée que sa *Chanson d'Ève*. Mais il ne devait plus revoir ni l'Ardenne ni aucun paysage aussi privilégié. Il expirait à Bruxelles un an plus tard, le 26 octobre 1907.

*
* *

Il nous reste à découvrir la parenté de l'œuvre elle-même avec le site où elle fut conçue, ébauchée et réalisée. Nous en savons assez, par la correspondance du poète, sur les relations du site avec sa pensée. Bouillon non seulement a servi de cadre, de milieu favorable au travail intérieur, mais, par une transposition analogue à celle du musicien haussant d'un ton le thème qui s'offre à lui, Van Lerberghe a fait de l'Ardenne un univers édénique où Ève est chez elle.

Retrouve-t-on dans les poèmes symboliques de cette *Chanson* la trace du paysage ardennais? La rude et riante nature de la Semois et de ses bords pittoresques marque-t-elle de précisions reconnaissables les vers fluides et mystérieux dans lesquels l'interprète de l'ingénue essentielle traduit un émerveillement naïf et harmonieux?

Question singulière si l'on se reporte aux prétentions ésotériques du symbolisme ; préoccupation normale quand on voit en Van Lerberghe un poète-né, d'une sensibilité vibrante et lumineuse. Pour y répondre reprenons le précieux volume de la collection du *Mercure de France*, sélection d'une œuvre plus touffue en manuscrit, afin de réentendre les poèmes principaux avec la nature ardennaise sous les yeux.

Le poème liminaire contient ces strophes :

Mais pour toi, de mes yeux ardents,
J'ai regardé dans l'air et l'onde,
Dans le feu clair, et dans le vent,
Dans toutes les splendeurs du monde,
Afin d'apprendre à mieux te voir
Dans toutes les ombres du soir.

Afin d'apprendre à mieux t'entendre
J'ai mis l'oreille à tous les sons,
Écouté toutes les chansons,
Tous les murmures, et la danse
De la clarté dans le silence.

Ce prélude a pu être écrit, je crois qu'il l'a été certainement, après coup, quand l'œuvre était achevée. Il marquerait ainsi un désir du poète, d'affirmer où il a pris les rythmes

et les formes dont il a enveloppé la chanson de son ingénue. Nous pouvons y voir un hommage à la nature et une invitation à y retrouver la source de son art.

Les premières paroles sont précédées d'une mise en scène où il n'est pas possible de ne pas se souvenir de certains passages de la correspondance, relatant l'émerveillement devant le paysage découvert de la Ramonette.

C'est le premier matin du monde.
Comme une fleur confuse exhalée de la nuit,
Au souffle nouveau qui se lève des ondes,
Un jardin bleu s'épanouit.

Tout s'y confond encore et tout s'y mêle,
Frissons de feuilles, chants d'oiseaux,
Glissement d'ailes,
Sources qui sourdent, voix des airs, voix des eaux,
Murmure immense
Et qui pourtant est du silence.

Mais combien d'aubes contemplées dans l'Ardenne élyséenne ont fini par faire cette synthèse admirable de l'éveil d'Ève :

L'Aube blanche dit à mon rêve :
Éveille-toi, le soleil luit.
Mon âme écoute, et je soulève
Un peu mes paupières vers lui.

Un rayon de lumière touche
La pâle fleur de mes yeux bleus;
Une flamme éveille ma bouche,
Un souffle éveille mes cheveux.

Et mon âme, comme une rose
Tremblante, lente, tout le jour,
S'éveille à la beauté des choses,
Comme mon cœur à leur amour.

Il n'est rien qui ne m'émerveille!
Et je dis en mon rire d'or :
Je suis une enfant qui s'éveille
Jusqu'au moment où Dieu l'endort.

Et c'est à nouveau la prédilection pour l'eau « où la biche et la colombe se désaltèrent », et qui descend « par des pentes douces de fleurs et de mousses ». Le poète se penche avec Ève sur la source et c'est lui-même qu'il trouve en cherchant la nymphe aux yeux bleus. La nuit, Ève écoute ses sœurs les fontaines lui conter en riant leurs peines. La pluie, inséparable de l'été ardennais, est chantée à l'égal de ruisseaux.

Ma sœur la Pluie,
La belle et tiède pluie d'été,
Doucement vole, doucement fuit
A travers les airs mouillés.

De ma bouche elle approche
Ses lèvres humides de fraises des bois;
Rit et me touche,
Partout à la fois,
De ses milliers de petits doigts.

Sur des tapis de fleurs sonores
De l'aurore jusqu'au soir,
Et du soir jusqu'à l'aurore,
Elle pleut et pleut encore
Autant qu'elle peut pleuvoir.
Puis vient le soleil qui essuie,
De ses cheveux d'or,
Les pieds de la pluie.

Et Ève dans la forêt, à la poursuite du bel oiseau de paradis, se plaint de la distance qu'il lui fait parcourir par le bois enchanté, elle qui est venue avant l'aurore.

Pour te suivre, ô voix puissante,
A travers les bois et les landes,
Et toute la terre, oiseau d'amour.

Mais l'oiseau, qui est le désir et qui est l'espace, entraîne Ève et son poète en une promenade éperdue.

« *Suis-moi, suis-moi,*
Suis mes ailes, suis ma voix.

Par mes forêts et mes vallées,
Par mes solitudes profondes,
Je t'ai enchantée!
Tu me suivras au bout du monde. »

Tout le drame de *la Tentation* et de *la Faute* va se dérouler dans un paysage de grands bois, propice au mystère. L'arbre aux fruits d'or défendus nous pouvions le chercher et, avec la complicité du poète, le découvrir dans le crépuscule mauve qui le détache parmi les taillis et la futaie de l'immense jardin ardennais.

Il est bien évident qu'une fois emporté par l'inspiration, proie lui-même d'un sortilège symbolique qui n'a plus rien de commun avec le thème hébraïque et ne se réclame que de la fantaisie de son imagination, le poète crée son paysage au gré de son instinct. Mais il demeure limité par les précisions antérieures. Et il nous est impossible de ne pas deviner, tout au moins, telle combe secrète, telle clairière et telles collines d'aube ou de nuit naissante à mesure que progresse le lyrisme harmonieux.

Regarde au fond de nous : nous sommes l'Émeraude
Éternelle et feuillue, et qui semble une mer,
Où rôdent des parfums à travers la nuit chaude,
Où circule le flot des grands anges de l'air.

Nous sommes la forêt énorme et murmurante,
Fleur d'ombre éblouie et de sombre splendeur,
Qui respire et qui vit, où mille oiseaux d'or chantent,
Et dont la cime éclate en écumes de fleurs.

Désormais c'est en évoquant le mystère et la paix, le parfum violent et l'âme éparse de cette région, la seule de Belgique demeurée complètement à l'abri de l'outrage humain, qu'on goûtera le mieux un poème assez fermé à l'entendement de la foule, mais où rarement a été suggéré avec plus d'art et de force le vœu de communier avec l'âme des choses. Sans doute, cela finit par suggérer un panthéisme assez peu compatible avec une doctrine spirituelle certaine. Ève, dont l'émerveillement naît devant la Semois, après avoir goûté aux fruits d'or de la connaissance et y avoir puisé une ivresse lyrique, sait qu'elle doit mourir et sa mélancolie enve-

loppe un crépuscule où elle finit par éteindre sa chanson.

En revenant de son paradis poétique, elle reprend contact avec une réalité où il nous est loisible encore une fois de reconnaître la nature ardennaise, dépouillée de la féerie initiale.

Pourquoi n'entends-je plus ce que mes oiseaux chantent?
Ce que disent mes familières fleurs?
Quel sortilège désenchante
Mes sources et mes bois,
Quand toutes choses, autrefois,
Étaient si belles,
D'amicales voix?

Et le poète, désenchanté lui aussi, dépourvu d'espérance et de foi plus hautes, rend Ève au paysage. Appelée par le néant :

L'âme chantante d'Ève expire,
Elle s'éteint dans la clarté;
Elle retourne en un sourire
A l'univers qu'elle a chanté.
Elle redevient l'âme obscure
Qui rêve, la voix qui murmure,
Le frisson des choses, le souffle flottant
Sur les eaux et sur les plaines
Parmi les roses et dans l'haleine
Divine du printemps.

Ame artificielle, création poétique, voilà une mort acceptable même pour qui sait la destinée immortelle des âmes issues du seul Dieu créateur. Car l'Ève de Van Lerberghe, petite chose palpitante éclose dans le génie incertain d'un cerveau tout féru d'harmonie et de symbole, est assez belle pour rester une voix de la nature ; sa chanson nous pouvons tous l'entendre si, comme l'étrange Flamand adopté par un rocher ardennais, nous oublions la vie entre les bras d'un paysage où la réalité même est un chant. L'Ève de Van Lerberghe est retournée à Bouillon, à la nature d'où elle était sortie. Ce tombeau feuillu qu'on découvre de Botassart, serti amoureusement dans la clarté frémissante de la Semois, c'est le sien.

HENRI DAVIGNON.

L'Angleterre contre le sous-marin

Depuis le jour où la science, mise au service de la défense nationale, a apporté les perfectionnements et les nouveautés dans les outils de combat, ceux-ci ont fait l'objet de longues discussions, souvent passionnées. Tantôt on a entendu vanter l'arme nouvelle, à qui devait appartenir la première, sinon la seule place, tantôt on a entendu critiquer cette arme, par des gens qui la prétendaient inférieure et la voulaient même bannir de nos armements. C'est dans la marine que la science a eu le plus vaste champ d'expérience ; et c'est donc chez elle que les controverses ont été les plus vives. Il n'y a pas lieu de regretter ces discussions ; elles amènent toujours des améliorations dans l'arme nouvelle et dans celles que l'on prétend lui opposer. L'expérience et le bon sens montrent en général qu'il convient d'adopter une solution moyenne, qu'il y a lieu de donner à l'arme en cause une certaine place et jamais toute la place. La difficulté consiste à trouver la bonne mesure. C'est là que les discussions des spécialistes et des techniciens deviennent oiseuses, car ce n'est plus à eux qu'appartient la parole, mais bien à celui ou à ceux qui ont la responsabilité de la défense nationale. En un mot, la décision appartient à la politique.

Le sous-marin a été de ces armes qui se sont acquis de chauds partisans et d'irréductibles ennemis : ceux-là sou-

tenaient qu'il était le bâtiment de l'avenir ; ceux-ci le traitaient de mauvais torpilleur, de borgne et de paralytique, et ne voyaient pas son utilité dans la marine de guerre. Le temps a passé, depuis son apparition au début du dix-neuvième siècle, et la guerre en a permis la dure expérience. On peut donc le juger sainement à la lumière d'événements qui sont de l'histoire contemporaine.

Le sous-marin a joué dans la guerre (et pas seulement du côté de nos ennemis) un rôle important : cette arme, dont les Allemands ne possédaient pas trente exemplaires en 1914, a connu un développement et un succès tels, que la solide puissance maritime de l'Angleterre, vieille de plusieurs siècles, en a été ébranlée. Il n'est pas exagéré de dire que le sous-marin allemand a failli gagner la guerre.

Il serait malgré tout absurde de prétendre que cette arme doive annihiler les autres ; son essor a en effet amené le développement et le perfectionnement des moyens de protection, et le dernier mot est finalement resté aux flottes alliées. Tirpitz a écrit : « L'Entente doit sa victoire aux cuirassés anglais qui ont rendu possible le blocus de famine, et dont le prestige a fait marcher tous les peuples du monde à la remorque de l'Angleterre. » Il faut donc des submersibles à une marine, mais il ne faut pas que cela. « Il faut, a dit excellemment von Scheer, des sous-marins et des cuirassés ; leur proportion dépend *de la géographie et de la politique.* »

Que doit donc faire la France? Pays exposé sur deux mers éloignées l'une de l'autre, — pays possédant un empire colonial étendu, avec lequel la défense du sol métropolitain exige une liaison étroite, voilà ce que nous dit sa géographie. On n'y changera rien qu'en sacrifiant une partie de ses possessions, et en risquant son indépendance elle-même. Quant à sa politique, quelle est-elle? La réponse est malaisée en l'an de grâce 1926. La seule ligne de conduite un peu nette de la France, depuis 1918, a consisté à déclarer la paix au monde, en oubliant qu'on pourrait bien lui répondre par une guerre sans déclaration. On peut néanmoins, sinon définir ce que devrait être notre politique (tâche peut-être trop prétentieuse), tout au moins examiner la situation qui nous est faite (il faut hélas parler au passif !) et qui conditionne notre existence.

A l'est, l'ennemi prépare la revanche ; au nord, et de

l'autre côté de l'Atlantique, d'anciens amis, oubliant les dettes du sang au profit de celles de l'or, exigent un remboursement aussi discutable qu'indiscuté ; en Méditerranée, une nation rajeunie et bouillonnante de vie cherche les terrains d'activité coloniale qui lui manquent. En résumé, la France est le point de mire de peuples qui n'attendent que l'occasion de la dépouiller plus ou moins. Ajoutons que la France n'a plus d'argent. Elle aurait besoin d'une puissance maritime solide ; mais il lui manque les milliards nécessaires à la construction d'une Grand Fleet, qu'on lui a d'ailleurs interdit de posséder à la conférence de Washington, en 1922.

Cependant, le tonnage de la flotte sous-marine ni celui des bâtiments légers, n'ont reçu de limitation ; et le prix d'un sous-marin est vingt fois moins élevé que celui d'un cuirassé. Ne semble-t-il pas indiqué que la France profite de ces circonstances et construise de nombreux sous-marins? Le simple bon sens répond : Si la France veut tirer des circonstances le meilleur parti, il lui faut des sous-marins, — beaucoup de sous-marins ; elle n'a pas actuellement d'autre corde à son arc. Partant de là, il n'est pas inutile d'examiner ce que pensent de la question les peuples qui spéculent sur notre faiblesse, ce qu'en pense surtout la reine incontestée des mers.

Dès l'apparition du sous-marin et de la torpille, au début du dix-neuvième siècle, l'Angleterre a pris nettement position contre ces armes nouvelles. Depuis lors, elle ne s'est jamais départie de son attitude première. La Grande Guerre n'a fait que l'y confirmer. Si bien qu'à Washington, son point de vue sur la matière est apparu comme un principe aussi fortement établi que celui de l'intangibilité de la route des Indes. Il est intéressant de rappeler quelques-unes des manifestations d'une si persévérante doctrine.

En 1803, lord Stanhope faisait surveiller les travaux de Fulton, et engageait le Premier ministre à attirer en Angleterre cet inventeur. Le peu d'empressement de la France à écouter celui-ci vint servir les projets britanniques. En mai 1804, Fulton, découragé par son insuccès auprès du gouvernement français, passait en Angleterre où il était mis en relation avec Pitt. Celui-ci s'intéressa vivement aux plans du sous-marin et des torpilles. Voici ce qu'en pensait un de ses compatriotes : « Pitt, dit le comte de Saint-Vincent, est le plus grand sot qui ait existé, d'encourager

un genre de guerre inutile à ceux qui sont les maîtres de la mer, et qui, s'il réussit, les privera de cette supériorité. » Les expériences de Fulton devaient faire plus d'impression en Angleterre que chez nous ; la presse elle-même s'émut ; dans le *Naval Chronicle*, sir Howard Douglas traite Fulton de scélérat : « Ainsi, dit-il, dans l'avenir, on se battra sous l'eau ! Nos misérables vaisseaux de ligne devront céder la place à des engins horribles et inconnus !... Comme il convient de les adopter à un peuple qui a le cœur rempli par ses victoires navales, à une nation qui détient l'empire des mers ! » L'humour anglais, qui ne perd jamais ses droits, partit en guerre pour discréditer la navigation sous-marine, en publiant par l'image des projets fantaisistes ; le plus curieux de ceux-ci parut dans le *Success* de Londres, et représentait une sorte de bicyclette sous-marine munie de ballasts, d'une hélice et d'un gouvernail, et montée par un sportsman scaphandrier... Le Premier ministre se décida prudemment à faire le silence autour des inventions de Fulton, et chercha à les acheter avec l'intention probable de les enterrer dans un carton, car « il pensait bien, dit l'amiral Aube, que si un tel système réussissait, il ne pouvait manquer d'annihiler toutes les marines militaires ». Mais Fulton ne se vendit pas.

Pendant près d'un siècle, le gouvernement anglais parut se désintéresser de la question sous-marine ; nous ne savons pas ce qu'il pensa du capitaine américain, Johnston, qui avait formé le projet d'aller délivrer Napoléon à Sainte-Hélène en sous-marin. L'Empereur mourut au moment où le bâtiment s'achevait. Des Anglais conçurent et construisirent cependant des submersibles, mais le gouvernement fit la sourde oreille, et la marine ne s'en occupa que pour chercher un moyen de défense contre ces engins nouveaux.

En 1900, devant les progrès réalisés à l'étranger par les sous-marins, en France et en Amérique en particulier, la Chambre des communes s'agite et questionne ; lord Goschen, premier lord de l'Amirauté, répond que l'Angleterre songe seulement aux moyens pratiques de se protéger contre eux. « L'idée de la navigation sous-marine est une question maladive. Il n'y a pas à tenir compte des sous-marins dans une guerre navale. Si l'Amirauté, sous la pression de l'opinion publique, venait à en construire, elle ne le ferait qu'au moment venu, et après avoir connu ce qu'on peut attendre

de cette arme. » Et il conclut ainsi à la séance du 13 mai 1900 : « Le sous-marin est l'arme des puissances pauvres. » Cela ne calme pas l'inquiétude de la Chambre anglaise : « Si l'on parvient à rendre le sous-marin pratique, dit un de ses plus jeunes membres, la nation qui le possédera cessera d'être faible et deviendra réellement puissante. Plus que personne, nous aurions à craindre les attaques des sous-marins. » Hostilité du gouvernement, inquiétude de la nation, tels sont donc les sentiments éveillés en Angleterre par l'apparition du sous-marin. Cependant au budget de 1901-1902, on voit la puissante marine britannique inscrire la construction de cinq sous-marins, dont le premier devait être lancé à Barrow le 2 octobre 1901.

Le « moment opportun » dont parlait lord Goschen est donc venu. C'est qu'en France, la question a pris un caractère vraiment national ; suivant l'exemple de l'amiral Hamelin en 1859, le ministre de la Marine, Lockroy, avait ouvert un concours public en 1898. Le *Matin* avait pris en 1899 l'initiative d'une souscription nationale qui atteignit un million et put offrir non seulement un, mais deux sous-marins à la France. Enfin en 1901, s'ajoutant aux douze bâtiments construits ou en achèvement, vingt autres sont mis en chantier. En Amérique, le président Roosevelt donne tout son appui à l'ingénieur Holland, voyant comme Fulton dans les submersibles une *guérison radicale du mal de la guerre* (!), et en 1900 la marine étoilée en commande six. L'Angleterre est bien obligée d'entrer dans la même voie ; tant il est vrai que, comme nous l'avons vu au début de cet article, toutes les armes sont nécessaires, du moment même où elles existent chez l'adversaire possible.

L'Angleterre, qui a entendu « sonner l'heure » en 1901, aligne en août 1914, soixante-quatre submersibles. Soixante-quatre submersibles seulement ! C'est peu pour la première marine du monde. Il est évident qu'elle n'éprouve pour cette arme que peu d'attraits. Les Allemands, qui avaient vingt-sept sous-marins en 1914, devaient en construire trois cent cinquante au cours des hostilités... Survient la guerre : la flotte de ligne allemande est bloquée dans ses ports par la Grand Fleet. Mais la maîtrise de la mer ne s'exerce point exactement comme les Anglais l'avaient prévu. Un élément nouveau dévoile sa puissance.

La Grande-Bretagne, aidée par ses alliés, réagit de toute

son énergie, et réussit à vaincre le nouvel ennemi ; mais à l'immensité de l'effort imposé et du danger couru, elle juge de la valeur du submersible. Ce qui, chez elle, était instinct, devient fruit d'expérience. Servie par la maladresse et la barbarie germaniques, elle ajoute à la réaction militaire une campagne d'opinion : le livre, le journal, l'image, la caricature, la parole, tous les moyens d'action s'unissent pour honnir les procédés employés par les sous-marins allemands, et servent dans une large part, il faut le reconnaître, à la mobilisation des esprits en vue de la victoire, et à celle des neutres pour nous venir en aide. Cette campagne ne se borne pas à flétrir la guerre sauvage de certains bâtiments allemands ; elle condamne le submersible lui-même. Les sous-marins deviennent les armes du traître, et leurs équipages des pirates. La France adopte cette façon de voir sans restriction, et non sans imprudence. Car une arme ne peut être déloyale que par l'usage qu'on en fait ; un bateau-hôpital lui-même mériterait ce qualificatif le jour où il transporterait autre chose que des malades et des blessés... Après l'armistice, deux marins éminents, sir Percy Scott et lord Fisher, ont élevé la voix outre-Manche contre cette condamnation sans appel : le premier en déclarant que le sous-marin devait chasser des mers le bâtiment de surface, et le deuxième en défendant la guerre sous-marine allemande à outrance. Mais l'opinion était faite, et c'est dans une atmosphère hostile au submersible que s'est ouverte, à la fin de l'année 1921, la conférence de Washington pour le désarmement naval.

L'occasion était belle pour l'Angleterre. Elle décida de porter un coup mortel à son ennemi de la veille. « L'emploi du sous-marin, déclare lord Balfour, chef de la délégation anglaise, de peu de valeur pour la défense, aboutit inévitablement à des actes qui ne sont compatibles ni avec les lois de la guerre, ni avec les considérations d'ordre humanitaire. La délégation désire qu'une action commune soit adoptée par toutes les nations pour interdire leur maintien, leur construction et leur emploi. » Notre faiblesse, jointe à notre maladresse et à notre imprévision, nous ayant fait admettre un déclassement de notre marine, en matière de « capital ships », la délégation anglaise pousse des cris indignés lorsque nous refusons une semblable limitation de notre flotte sous-marine. « Cela ne cadre pas, dit lord Balfour.

Cette flotte sous-marine, la France ne peut l'employer utilement qu'à détruire le commerce... Il est difficile d'admettre qu'à une heure grave, elle ne l'utiliserait pas dans ce sens. Il est évident que la France, avec son arme sous-marine, pourrait compromettre l'existence même de l'Angleterre. » Enfin, pour frapper un grand coup, tous les moyens sont bons ; et lord Lee, premier lord de l'Amirauté, ne craint pas, en citant un article paru deux ans plus tôt dans notre *Revue maritime*, de mettre dans la bouche de la France ce que l'article incriminé faisait dire à l'Allemagne, en parlant du sous-marin : « On tient enfin l'instrument, le système, la martingale pour tout dire, qui culbutera, définitivement cette fois, la puissance navale anglaise. » Le procédé ne se qualifie pas. Il est facilement déjoué, mais outre que la France relève le gant avec quelque mollesse, l'impression n'est pas détruite. Et le thème insidieux est repris par toute la presse britannique : le journal et l'image montrent la France coiffant le casque à pointe. La thèse de lord Balfour est aussi fausse qu'elle est inamicale. Le sous-marin a eu son utilité pendant la guerre pour la défense des côtes. Il n'a pas été sans effet contre les cuirassés dont il a coulé un bon nombre par ses torpilles ou ses mines, ou qu'il a bloqués derrière des barrages de filets. Il est donc absurde de le cantonner dans la guerre au commerce. Quant à sa barbarie, il faudrait s'expliquer une bonne fois sur ce point. C'est une plaisanterie que de classer des armes destinées à donner la mort par ordre d'humanité, et une hypocrisie que de parler d'une guerre qui ne soit pas inhumaine. Décidons qu'à la guerre, seules seront désormais admises les armes inoffensives, ou bien, soyons sérieux, et jouons franc jeu.

La France, en repoussant à Washington la limitation de sa puissance sous-marine, avait gain de cause aux dépens de sa renommée de nation pacifique ; mais les Anglais remportèrent malgré tout un succès partiel en faisant voter, par la résolution Root, une limitation à l'emploi du sous-marin, que nous avons bien dû adopter. Cette résolution peut se résumer ainsi : « Les signataires reconnaissent que le sous-marin est impropre pour la guerre commerciale qui, de ce fait, leur est interdite. »

La politique anti-sous-marine de la Grande-Bretagne n'a pas cessé avec les palabres de Washington ; la perte tragique

et toujours mystérieuse du *M. 1* et de ses soixante-neuf hommes a ravivé l'agitation populaire, et la conférence du désarmement à Genève a failli être le théâtre d'un nouvel assaut.

Nous devons craindre aujourd'hui que l'Angleterre n'exploite demain, au profit de sa politique navale, notre infériorité financière, et ne nous déclare : « Limitez le nombre de vos sous-marins, et je diminue votre dette ; supprimez cette arme qui me gêne, si vous voulez un moratoire ; démolissez ce qui vous en reste, et vous aurez des crédits. » Se trouvera-t-il des gouvernants assez dépourvus de sens national pour accepter un tel marché? L'avenir nous le dira. Les événements nous ayant permis de dégager, du point de vue historique, l'un des principes les plus constants de la politique anglaise, il nous reste, pour clore cette étude, à dégager la raison de ce principe.

L'Angleterre a besoin, pour *être*, de disposer d'une supériorité navale qu'elle estime suffisante, à la surface de la mer, grâce à une certaine marge de sécurité ; l'intervention du sous-marin (et de l'avion) dans la troisième dimension la condamne tout d'un coup à une marge beaucoup plus forte. La différence entre le cube et le carré d'un nombre peut donner une idée de la différence de l'effort demandé. Cet élément nouveau l'oblige à créer une défense appropriée, à modifier l'usage et la construction de ses puissants « capital ships », et condamne son gouvernement à donner une orientation nouvelle à la politique navale du pays. Les réflexes et la raison des chefs d'une nation traditionaliste les incitent à rester sur les positions acquises, en rayant purement et simplement sur les listes des différentes marines, l'intrus, le trouble-fête qui vient changer le jeu. Le sous-marin est avec l'avion la seule arme susceptible de porter la guerre, d'une façon permanente, sur les côtes mêmes de l'Angleterre.

Une telle menace est ressentie par le peuple anglais tout entier ; c'est la crainte née de cette menace qui a permis la mobilisation générale dans un pays rebelle au service obligatoire ; c'est cette même crainte qui agit aujourd'hui contre le sous-marin français. Phobie du sous-marin, principe indestructible de la politique navale anglaise, atout dans le jeu de l'Europe. A notre politique de savoir en user, ou de le laisser tomber, après tant d'autres...

***

Scènes de la Révolution mexicaine[1]

III

Huerta et les intrigues de la Maison Blanche

A Mme N...

18 juillet 1913.

L'état du pays nous donne une impression de tristesse et de crainte. Je me réjouissais tant de vous revoir cet été. Il faut rester, c'est mieux ainsi. Quand on a pris l'habitude, tu le sais, d'être raisonnable, on le reste impitoyablement... Toutefois, par prudence, je renvoie en France cinq caisses d'objets ayant quelque valeur. Les Balkans sont à feu et à sang ; je crains toujours la guerre pour nous-mêmes, quoiqu'au fond de moi, je ne puisse admettre cette pensée.

M. O'Shaughnessy revient comme chargé d'affaires des États-Unis. Wilson s'entête à ne pas reconnaître Huerta. Il n'y a plus d'ambassadeur. La présence du « chargé », comme on dit ici, serait-elle un pas en arrière? J'ai revu avec joie ma chère amie Édith.

On parle d'un complot carranciste. Carranza, sénateur sous Diaz, gouverneur du Coahuila sous Madero, a réuni une armée de quelque importance. « Licenciado », c'est-à-dire pourvu d'un diplôme de juriste, il passe pour un intellectuel

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 septembre 1926.

éclairé. Mme O'Shaughnessy semble préoccupée. La situation de son mari est délicate. Tourmentée d'elle, je fus la voir hier. Elle était seule au salon... Un coup de téléphone .. elle court à l'appareil et revient tout émue : Huerta a fait cerner la Chambre par ses troupes ; plus de cent députés sont arrêtés. Je l'embrasse et cours à la Légation. On ne savait rien de précis. Mon mari était aux informations.

La soirée m'a paru interminable : les rues vides, silencieuses, je fais veiller quelques-uns de nos gens... Vers minuit, un coup de timbre. Des voix agitées dans l'antichambre. Porfirio, le garçon de bureau, arrive et me dit : « Un Français et un autre señor veulent parler à Madame. » Au salon, je trouve ces deux messieurs. Ils me sont inconnus ; le Mexicain, très pâle, visiblement bouleversé : son ami m'explique qu'il est député, que, se rendant à la Chambre, il a vu les bâtiments cernés et a jugé prudent de revenir sur ses pas. Il a couru chez notre compatriote, le suppliant de le mener chez nous. Les ministres étrangers ont encore un vague droit d'asile, reste des anciennes prérogatives.

Le jeune député était si déprimé qu'il m'a inspiré une vraie sympathie ; sans oser l'avouer, il craignait le pire ; cependant, il m'affirme avoir siégé dans un groupe modéré, et n'avoir trempé dans aucune manœuvre antihuertiste. Je lui fais servir à dîner et, à tout hasard, on lui a préparé une chambre, bien que je ne puisse rien promettre : mon mari décidera. Celui-ci est rentré, enfin : la ville est calme, le coup d'État s'est accompli en parfaite tranquillité. Notre réfugié nous reste ; je l'installe tant bien que mal, mais il ne s'est pas couché, encore inquiet. Ce matin, il a déjeuné avec nous. Je le garde. Il a cette distinction naturelle de tout Mexicain, très simple, ce qui est plus rare ici et partout.

A la comtesse de M...

15 octobre 1913.

M. Wilson aime parler et écrire. Il a envoyé une note blâmant en termes violents la dissolution du Congrès, ajoutant que les États-Unis ne reconnaîtraient aucun président élu par la nouvelle Chambre. La sainte Liberté a été, en effet, un peu bousculée... Huerta ne s'occupe de rien de ce qu'on peut dire à Washington ou ailleurs. Il se dérobe ; les diplo-

mates ne peuvent le joindre ; il boit ses *copitas* et se laisse vivre. Il y a vraiment quelque belle crânerie à cela, et gare au réveil du vieux renard !

A la vicomtesse de M...

20 octobre 1913.

Le pauvre jeune député nous a quittés. Croit-il vraiment nous devoir tant de reconnaissance? Il a été si discret et si touchant de gratitude ! En me disant adieu, il m'a comblée de souvenirs bizarres de sa province, le Chiapas (au sud de l'isthme de Tehuantepec) : coquillages, noyaux de fruits artistement gravés, un sac de cuir joliment travaillé par ses Indiens, etc.

Le jour où mon mari a obtenu un sauf-conduit pour notre réfugié, le ministre de l'Intérieur, Aldape, semblait hésiter à signer la libération du « suspect », cependant jugé inoffensif. En souriant, mon mari lui a dit : « Par les temps que nous traversons, nul n'est sûr du lendemain ; si, un jour, vous frappiez à notre porte, c'est du même cœur qu'elle vous serait ouverte. »

Ce nouveau ministre est un homme connu, estimé, d'un bon milieu ; on fonde sur lui quelque espoir. Néanmoins, on craint tout : un soulèvement des soldats mal payés, carrancistes, Américains, famine et typhus. La non-reconnaissance de Huerta par les États-Unis fait présager de sérieuses complications. Nous voyons en plus grand ce qui s'est passé jadis à Cuba : les spéculateurs de Wall street pesant sur les affaires intérieures, semant la discorde... puis, en profitant.

Le chargé d'affaires des États-Unis et Mme O'Shaugnessy, dans le fond de leur cœur, redoutent la guerre. Ils voudraient, je crois, un accord avec Huerta, et, ouvertement, sont dans les meilleurs termes avec lui. Ils prêchent en vain, dit-on, à leur gouvernement, une entente possible ; tant de malheurs sont à prévoir pour ce pays, sans réel profit pour le leur ! Ils sont gênés par la politique, violente parfois, de la Maison Blanche, contraire à tout ce que leur enseigne leur propre expérience, leur contact journalier ici, avec les gens et les choses.

Au commandant C...

10 octobre 1913.

Évidemment, Huerta fait les élections à son gré. Mais les États-Unis, même s'il est irrégulièrement nommé, seront sans prétexte pour ne pas le reconnaître ! Seulement, les principes édictés par M. Wilson ne lui permettent pas de traiter avec Huerta et le gâchis va continuer. L'Europe, en attendant, envoie des navires à la Vera Cruz. Nous aussi, nous aurons dans le port un croiseur à bord duquel, en cas de trouble, pourraient se réfugier femmes et enfants.

A la comtesse de M...

28 octobre 1913.

Les élections se sont passées dans un calme parfait. On a, du reste, très peu voté. Les Mexicains ne sont pas dupes de cet escamotage, mais ils s'entendent pour s'en contenter. On dit que Huerta a soutenu les candidats catholiques, hommes de valeur et d'expérience.

A la vicomtesse de M...

19 novembre 1913.

Hier, à la nuit, on a pu payer les fonctionnaires. La veille, les caisses étaient vides. On parlait même de banqueroute. L'intervention des banques a conjuré la crise, mais ce n'est qu'un expédient !

Déjeuner à la légation de Belgique. Mme S..., femme du directeur de la Banque Nationale, était tout émue. Elle savait son mari aux prises, dans son cabinet, avec les envoyés du gouvernement. Il ne revenait pas... Ces messieurs la rassuraient, mais j'avais pitié de son trouble et partageais ses craintes. Enfin, M. S... est arrivé : il semblait satisfait. Le danger paré pour quelque temps, sans doute.

M. Lind, agent confidentiel du président Wilson, est arrivé à Mexico. Il demeure chez Mrs O'Shaugnessy. Quel est son rôle vis-à-vis d'elle et de son mari? Ami? Rival? Témoin?

A la même.

30 novembre 1913.

On s'attend à tout. Sept navires américains sont mouillés à la Vera Cruz. On dit que Huerta ne pourra conserver le pouvoir en face de l'hostilité de Wilson. Le pauvre président se rend impopulaire, non par l'arbitraire de son gouvernement, qui ne choque personne, mais par sa tenue et ses malheureuses habitudes de boisson.

Nous avons eu la première réception du ménage Huerta, à Chapultepec. M. et Mme O'Shaugnessy étaient présents, quoique la rupture des relations diplomatiques entre le Mexique et les États-Unis semble imminente. Le président s'est montré, vu les circonstances, particulièrement prévenant pour ma belle amie. Elle, toujours simple, souriante, gracieuse, aidée dans ce rôle difficile par sa charmante bonté et sa parfaite science mondaine.

Au commandant C...

30 novembre 1913.

Le président et Mme Huerta sont venus dîner à la légation avec M. et Mme Gamboa, leurs successeurs éventuels. Pour l'arrivée, j'ai fait servir au général la fameuse copita et recopita après le café. Il a été, à son ordinaire, causant, bonhomme, familier, non dépourvu d'humour ; toujours un peu inquiétant et étrange, les yeux cachés par de grosses lunettes noires ; mais il porte en lui-même une sorte d'autorité naturelle venant, je crois, d'une volonté ferme et d'une confiance superstitieuse dans son étoile. La présidente, simple, affable, toilette un peu provinciale, au cou un très beau diamant attaché à une mince chaînette de platine.

Ils sont partis de bonne heure. Le général, dit-on, travaille la nuit, l'esprit lucide alors, ne prenant pas de repos avant trois ou quatre heures du matin. Il aurait dit récemment : « Si Wilson n'était pas sur mon dos, j'aurais pacifié le Mexique. » Il l'aurait pu, peut-être, en s'adressant à ce que le pays a de meilleur... Il eût trouvé des hommes de valeur, désintéressés et dévoués...

A la vicomtesse de M...

30 novembre 1913.

La situation reste tendue... Le chargé d'affaires des États-Unis, Nelson O'Shaugnessy, est sans cesse suspendu au téléphone, prévoyant la rupture de son gouvernement avec le gouvernement mexicain. Les colonies étrangères sont armées ; on dit que si la guerre éclate, les légations seraient attaquées comme complices de Washington.

Huerta en fait à sa tête, imprudemment. Il a renvoyé le seul ministre raisonnable de son cabinet, Aldapé, qui a dû partir le soir même par train spécial. Il prend le paquebot pour la France, peu rassuré, croit-on.. A-t-il songé à la demi-prédiction de mon mari?

Le président, par bravade (et, en cela, il devient vraiment sympathique), s'est installé à Chapultepec. Il nous a invités à une réunion pour ce soir. Il est certain que le vieux condottière n'a pas peur ! Jusqu'à présent, il demeurait dans sa maison particulière. En présence de l'hostilité ouverte de M. Wilson, il s'affirme dans son rôle de chef d'État, et s'installe dans la résidence de ses prédécesseurs.

Le croiseur français *le Condé* est arrivé à la Vera Cruz. Un officier est venu s'entendre avec mon mari.

A la vicomtesse de M...

29 novembre 1913.

On raconte que le président Wilson est sincèrement convaincu qu'il doit venger la mort de Madero et châtier ses assassins, vrais ou supposés... qu'il a des devoirs vis-à-vis de l'Amérique entière. En attendant, sa politique est la cause de bien cruelles calamités. Mais il est puritain et socialiste ; de plus, professeur imbu de théories et de dogmes, d'idées toutes faites, puisées dans les livres et qui valent bien peu en présence des réalités.

Petit bridge à la légation d'Angleterre. L'amiral de Hintze était présent, toujours froid, mesuré, compassé. Il m'a parlé assez longuement... et m'a intéressée. Je ne puis dire qu'il soit sympathique ni agréable, mais il a dans l'ac-

cent une force contenue, quelque chose de mordant, de secrètement passionné, qui lui donne je ne sais quel attrait de curiosité. On le dit lié avec l'empereur, et récemment anobli par faveur spéciale. Le kaiser, d'ailleurs, témoigne à ses marins une prédilection marquée, correspondant avec eux par-dessus la tête de ses ambassadeurs. Nous savons qu'il faut veiller à ses paroles en parlant avec eux. Il est certain que Hintze a pour son maître un culte aveugle et chevaleresque ; sa maison est pleine de photographies de Guillaume II portant d'aimables dédicaces. L'amiral, du reste, me semble s'intéresser au monde moins qu'à son métier, sans autre ressort qu'une passion pour son Allemagne impériale. Il a déployé dans son service une incroyable activité pour rechercher et punir les auteurs d'un crime abominable commis à Puebla contre des Allemands. A ses frais, il a entretenu une police spéciale, arpenté seul, en auto ou à cheval, des régions désertes et des sierras infestées de bandits. Finalement, il a mis la main sur les coupables et a eu la satisfaction d'en faire fusiller quelques-uns ; les autres, à sa grande fureur, se sont échappés, grâce, assure-t-on, à la complicité des autorités. Durant le bombardement de Mexico, il a ouvert la légation non seulement à ses nationaux, mais aussi aux étrangers, et a été lui-même en chercher plusieurs dans sa voiture. En vain, ils essayèrent, lui, l'Espagnol et l'Anglais, de sauver Madero, parlementant avec les révolutionnaires et témoignant durant ces jours tragiques d'un tranquille courage.

Que peut-il être au fond de son cœur? Il est célibataire, sans amis, sec, dur, peu aimé de ses subordonnés. Très maître de lui, je m'étonne parfois de lui voir des élans d'un mysticisme difficile à définir, comme s'il était las de son rôle et prêt à jeter le masque... J'ai cru comprendre qu'il était secrètement catholique... On peut supposer qu'il n'aime pas les Français et moins encore les républiques... Les rares moments où il semble me témoigner quelque sympathie, c'est comme malgré lui, à l'encontre de son programme.

Est-ce un ennemi dangereux? C'est avec cette pensée assez troublante que je te parle si longuement de lui (1).

(1) L'amiral de Hintze a été ministre des Affaires étrangères dans les derniers jours de l'empire. On a raconté qu'à la déclaration de la guerre, il avait quitté l'Amérique sous un déguisement, et traversé l'Océan comme chauffeur à bord

A la même.

11 décembre 1913.

Pour le moment, rien à craindre. Si les journaux disent encore que j'ai quitté le pays, n'en crois rien. Je suis comme le marin qui reste sur le pont avec son capitaine, les jours de tempête. Des mesures de sécurité sont prises, nous avons les matelots du *Descartes* pour nous défendre à l'occasion. Les esprits semblent plus calmes. Les O'Shaugnessy disent : « Il se peut que l'intervention ait lieu, mais il faut la préparer. »

C'est à présent le rebelle Carranza qui semble gagner du terrain. Sur sa route, le pillage, l'incendie, le viol, le meurtre. On dit qu'il aurait l'appui des États-Unis. Malgré tous ces on dit, une sorte d'accalmie politique permet à mon mari, très fatigué, de prendre un congé nécessaire.

A la comtesse de M...

12 décembre 1913.

Il est question de singulières disparitions. Un ancien député, assez ambitieux et imprudent, déjà compromis dans des intrigues politiques, est monté en auto, au sortir d'un thé chez Mme Sh... et n'a plus reparu. Depuis, aucune nouvelle de lui. Serait-il vrai, d'après certains bruits, que les suspects sont parfois menés dans la campagne et mis à mort en vertu de la commode loi de *fuga*, sans que rien vienne rompre le mystère de ces drames?...

A la même.

2 janvier 1914.

Les mauvais jours de pluie sont passés et peut-être aussi ceux de Huerta. Un peu d'argent circule, on se rassure, sans

d'un paquebot. Arrivé à Berlin, après mille aventures, l'empereur l'avait aussitôt envoyé en mission à Pékin. Revenu en Allemagne, où il n'était parvenu qu'après des difficultés sans nombre, il fut envoyé à Copenhague ; rappelé en 1918, il dut accepter la charge écrasante d'un portefeuille. En 1925, on m'a affirmé qu'il était grand amiral de la flotte soviétique.

savoir d'ailleurs pourquoi. Le ciel est d'un bleu adorable : peut-être est-ce la seule raison d'avoir le cœur moins lourd !

Le 1er janvier, invitation à Chapultepec. Huerta, depuis l'aube, n'avait guère cessé de boire ses *copitas* et a continué jusqu'au soir. Aussi, au goûter, nous a-t-il fait un discours singulièrement confus. Il a pris comme thème les planètes Mars, Vénus et Saturne, enfin un petit cours de cosmographie. Mme Huerta, les yeux baissés, excitait ma compassion par son embarras... Enfin, le président s'en est tiré tant bien que mal, sans perdre son imperturbable sang-froid, même après une si laborieuse journée de « brindis » et de toasts. Quand nous sommes partis, il était encore attablé au fumoir, ayant quelques bouteilles devant lui. Sans son funeste cognac, il aurait pu sans doute être le sauveur du pays. « Mais Wilson est là, » crayonne en marge de ma lettre une amie américaine qui suivait ma main sur le papier.

A Mme N...

7 février 1914.

L'embargo mis sur l'exportation des armes est levé par Wilson. C'est-à-dire que le gouvernement des États-Unis, qui avait temporairement défendu la vente des munitions aux rebelles, permet à nouveau ce commerce impie, sans lequel la révolution périrait d'épuisement.

Un bandit condamné pour crimes de droit commun, Villa, est traité par les Américains de « général ». Il commet à Chihuahua, tombé entre ses mains, les pires excès. Il a ruiné et tyrannisé la famille de M. Creel, ancien ministre de Porfirio Diaz, dont les immenses biens sont pillés ou ravagés, les troupeaux de milliers de têtes de bétail, dispersés ou volés. Un membre de la famille torturé ; d'autres, blessés, portés sur des fourmilières... Le récit de ces horreurs fait mal... Villa demande cinq cent mille dollars pour la rançon de Luis Terraza, beau-père de M. Creel. Quatre cents malheureux Espagnols, expulsés de la ville, ont dû partir à pied dans le désert, espérant gagner Torréon : femmes, enfants, vieillards se traînant dans ces plaines desséchées, ont péri de fatigue et de soif.

C'est à ces misérables tyranneaux qu'un commerce autorisé va fournir des armes !

A la comtesse de M...

18 février 1914.

Nous devons partir le mois prochain pour un congé de trois mois. Mon mari est très éprouvé par l'altitude. Il nous faut, paraît-il, du repos à tous deux ; je me laisse faire... Mrs O'Shaugnessy dit : « Restez ! » Prévoit-elle des événements graves? Je la questionne ; elle se dérobe. Que croire?

IV

Carranza et l'anarchie

Paris, 1914.

Nous avons passé le printemps à Paris. Nul ne songeait à la guerre. Mon mari se soignait au Mont-Dore, quand il fut surpris et bloqué par la mobilisation.

Retenu par le tumulte des premiers temps de la guerre et par l'incertitude générale, mon mari, après une conversation avec M. Delcassé à Bordeaux, au commencement de décembre, se prépara à prendre le premier paquebot pour l'Amérique.

On nous conseilla de nous embarquer en Angleterre, la mer étant moins sûre, le long de nos côtes ; nous sommes donc partis de Liverpool le 18 décembre, sur la *Lusitania*. Ce fut, je crois, son avant-dernier voyage, avant le torpillage qui l'envoya au fond des mers.

Au commandant C...

9 décembre 1914.

Avez-vous pu suivre les événements du Mexique? Plus compliqués que jamais ! Brusque expulsion du ministre de Belgique, auquel le général Carranza, maître du pays, a fait remettre ses passeports, à la suite d'une juste réclamation de notre collègue dont tout le monde connaît la parfaite correction ! Notre chargé d'affaires écrit : « Ne venez pas. » Le gouvernement ayant dit : « Partez ! » nous partons.

Mon mari devant, comme le plus ancien des représentants étrangers, être doyen du corps diplomatique, il en résultera

pour lui, dans les circonstances actuelles, de lourdes responsabilités..

Une fois de plus, je m'en vais à l'aventure, mais combien le cœur oppressé ! M'éloigner de France est un déchirement affreux. Il me semble que j'abandonne le chevet du malade le plus cher !

A la vicomtesse de M...

11 janvier 1915.

Nous avions laissé Huerta président du Mexique. Après notre départ, éclata l'incident de Tampico. Un croiseur américain, mouillé devant le port, avait envoyé à terre une balcinière, avec quelques hommes, pour « faire de l'eau ». Ceux-ci furent brusquement arrêtés par un détachement de troupes mexicaines et d'ailleurs relâchés de suite.

Dans les pourparlers relatifs aux impérieuses réclamations de la Maison Blanche, Huerta montra son sang-froid habituel et sa parfaite bonne volonté. Rien n'y fit, sa perte était jurée ! L'intervention se déclencha ; après un court bombardement, les troupes américaines occupèrent la Vera Cruz.

Huerta, en face de difficultés inextricables, harcelé au nord par des bandes rebelles, puis menacé dans sa capitale même, dut abandonner le pouvoir. Il trouva, au surplus, du côté des Américains, heureux d'avoir le champ libre, les facilités nécessaires pour quitter le pays. Il s'embarqua pour l'Espagne.

Les pires complications suivirent son départ. Les chefs des différentes factions réclamaient leur part du butin national. Villa, Zapata, Carranza se querellaient entre eux, tandis que quelques bandes fidèles à Huerta tenaient encore la campagne.

Sur ces entrefaites, éclata la guerre européenne. Aussitôt M. Wilson, si prompt à débarquer ses troupes, ne le fut pas moins à les embarquer. Il avait songé un instant à trancher l'imbroglio mexicain par la force ; les affaires d'outre-Océan lui apportaient de bien autres chances. Ne lui fallait-il pas toute sa liberté pour jouer, à son heure, quelque grand rôle, peut-être celui qu'avait joué Roosevelt, durant la guerre russo-japonaise? Carranza put donc s'installer à la Vera Cruz, aussitôt que le pavillon étoilé n'y flotta plus.

Au commandant C...

En rade de Vera Cruz, 12 janvier 1915.

Je vous ai laissé ici, il y a quelques mois ! Que d'événements ! et quelle pitié aussi de retrouver ce malheureux Mexique en plein effondrement ! C'est Carranza qui occupe Vera-Cruz !

Impossible de monter à Mexico, la capitale étant assiégée par les troupes carrancistes. Aucun train ; seules, les *gondolas* militaires font le service. Nous attendons ici de meilleurs jours ! Le consul, M. Brouzet, et sa femme, parfaite, nous ont trouvé un gîte près d'eux. M. Burgonder, le vaillant représentant de la Compagnie Transatlantique, a pu nous rejoindre ; mais il a fait cent kilomètres en charrette et dormi dans des wagons abondonnés, au milieu de réels dangers... Je n'ose risquer un tel voyage.

Au même.

Vera Cruz, 14 janvier 1915.

Nous sommes toujours ici, attendant que les carrancistes victorieux entrent dans la capitale, et nous avec eux ! Le premier chef attend aussi. On appelle ainsi Carranza, qui, dans l'intimité, répond au nom suggestif de Venustiano, dérivé de Vénus.

La ville de Vera-Cruz est dans le pire désordre ; les soldats ont des mines à faire peur, pieds nus, en loques, portant leurs fusils comme un parapluie encombrant. Les officiers, au contraire, sont fort élégants, sous leurs uniformes neufs, kaki, bleu de ciel ou gris clair.

On parle de décrets surprenants qui vont être promulgués : le divorce en premier lieu ; le mariage forcé des prêtres ; ordre de couper les beaux palmiers de la place et de les remplacer par des arbres d'Europe, sans doute des « arbres de la Liberté » ! Le palais municipal ne sera pas sauvé par son joli style hispano-arabe, souvenir de la tyrannie ; à sa place, une mairie nouvelle, etc...

A Mme N...

Mexico, 15 février 1915.

Entrés à Mexico à la suite des forces carrancistes, nous sommes depuis huit jours à l'hôtel. On se bat autour de la ville, entre carrancistes et zapatistes.

Visite du ministre d'Espagne, très agité, qui vient dire à mon mari : « Je suis expulsé ! J'ai vingt-quatre heures pour faire mes paquets. Pouvez-vous m'obtenir un délai d'un ou deux jours? » Arrivé depuis peu de mois, il n'avait pu, en raison du désordre général, présenter ses lettres de créance. Entre temps, durant le siège de Mexico, sa maison avait, paraît-il, servi de refuge à des personnalités peu sympathiques à Carranza. Or, l'envoyé d'Alphonse XIII n'ayant pas encore été reconnu comme plénipotentiaire, ne pouvait bénéficier de l'exterritorialité. De là le prétexte allégué pour le bannissement du diplomate qui, d'ailleurs, prenait l'aventure assez allégrement.

Mon mari a obtenu le délai, mais il n'a pas dissimulé ses impressions devant de pareilles mesures. Quant à lui, nommé par son gouvernement pour la défense des intérêts français, il ne reconnaîtrait à aucun de ces pouvoirs éphémères le droit de mettre fin à ses fonctions. On pouvait disposer de sa personne, mais rien ne le forcerait à quitter le pays. Tel est aussi le parti pris par le représentant anglais.

Chaque matin, le *Pueblo*, journal inspiré par le gouvernement, attaque les diplomates en bloc, comme pour les décourager de leur rôle, et les dégoûter du pays.

A la vicomtesse de M...

18 février 1915.

Les zapatistes qui occupent Sochimilco, où se trouvent les réservoirs d'eau qui alimentent la ville, ont détruit les conduites. Le capitale n'a plus que l'eau des puits qui est insuffisante. La communication télégraphique avec les grands câbles est coupée. Nous voilà séparés du monde !

Il y a quelques jours, on arrêtait un de nos compatriotes, commerçant important, M. Dubernard, qui a trois fils au

front. Il est accusé de ne pas chérir la révolution. Mon mari a pu le délivrer !

Aujourd'hui, on téléphone que le curé et les vicaires de la paroisse française sont prisonniers au palais. Deux cents prêtres étrangers et soixante prêtres mexicains sont aussi sous les verrous. J'ai essayé d'aller au centre de la ville pour m'informer d'eux. Entendant une forte fusillade, mon cocher a tourné bride.

Au commandant C...

19 février 1915.

Grâce aux protestations de mon mari, nos prêtres sont sortis de prison. Trois sont expulsés du pays ; ils doivent partir pour la Vera Cruz, en attendant leur embarquement.

Carranza n'est pas à Mexico ; c'est le général Obrégon qui commande. Il est jeune, passionné anticlérical, naturellement ; il exerce une autorité parfaitement tyrannique.

Nous avons retrouvé ce matin, à l'église, à peu près toute la colonie pour nos adieux au Père Le Vavasseur, notre curé. Il nous a parlé de la manière la plus touchante ; beaucoup d'entre nous avaient les larmes aux yeux.

A la vicomtesse de M...

3 mars 1915.

Tout est triste ici, mais les heures sont pleines. Une taxe extraordinaire de 20 millions de piastres (50 millions de francs) est imposée au commerce. Mon mari a obtenu que les Français en fussent exemptés. Mais qu'en sera-t-il demain? Nos prêtres sont de retour. Pour une fois, les absurdes décrets, qui varient d'ailleurs chaque matin, ont pu être rapportés.

A la même.

3 mars 1915.

Le bruit court de la fuite des carrancistes. J'ai vu, en effet, passer force autos avec des dames et leurs paquets, des troupeaux de mules et de chevaux, poussés par des

« charros », sorte de cow-boys toujours en selle, vêtus de cuir et le lazzo à la main.

Mme P..., femme d'un médecin français au front, téléphone de Coyoacan pour appeler au secours. Sa maison est cernée par les zapatistes. De tous côtés, appels à la Légation... C'est un pénible cauchemar que le sentiment de tant de difficultés pour tous, et souvent de dangers !

Mon cocher est venu bravement me chercher, peu rassuré dans le fond de son âme, car on arrête les voitures pour voler les chevaux. Le cocher, la voiture et les occupants restent en plan, au milieu de la chaussée. Obrégon gouverne pour Carranza, toujours absent, et ne punit aucun pillage.

Don Ignacio de la Torre a été pris en otage par Zapata, jadis palefrenier chez lui. Jusqu'à présent, il avait respecté son ancien maître. M. de la Torre est gendre du président Diaz ; très élégant, homme à succès, très européanisé, longtemps exilé, d'ailleurs.

8 mars 1915.

La Terreur !... Un peu ce qu'ont vu nos parents en 93 ! Les rues vides ; chacun se cache ; les maisons fermées ; ni pain, ni eau ; sur la chaussée, mendient des êtres faméliques et déguenillés. Des soldats accompagnent des charrettes où s'entassent les dépouilles des églises, les lits, les matelas arrachés aux malades des hôpitaux, et ce qu'ils ont pu dérober de fourrages et de sacs de farine. J'ai recueilli trois de nos jardiniers qui fuyaient leur village où l'on fusillait les hommes vêtus de coton blanc : le coton blanc est la tenue des zapatistes et trahit donc une hostilité à « la cause » !

A la même.

12 mars 1915.

A leur tour, les carrancistes ont décampé... Le cri du jour est : « Vive Zapata ! » J'ai vu passer un tramway bondé des soldats du « libérateur », avec leurs chapeaux de paille, généralement sans armes, riant avec la foule, des figures relativement rassurantes de « labradores » (paysans).

Ils ont bien fusillé, hier, quelques personnes. Mais la vie a repris ; les cloches sonnent à toute volée. Dans l'après-midi, je suis allée au Zocalo, les fenêtres étaient ouvertes, les

femmes, à leur balcon, applaudissent. Les tramways ont repris leur service, les sacs de charbon et de maïs arrivent de la montagne ; il y a du pain et de l'eau ; les magasins ont ouvert leurs volets. La foule circule, déjà heureuse et gaie. Au palais, sous la cloche d'Hidalgo, flotte le drapeau zapatiste, avec l'image de Notre-Dame de Guadalupe. J'étais touchée de la joie de ce peuple, si prompt à l'espérance, après un mois de terreur, de souffrances et de faim. Bien des gens sont morts d'inanition, malgré l'admirable charité de ceux qui possèdent même peu !

Toute la nuit précédente, j'avais entendu des pas sur la chaussée ; les carrancistes fuyaient... J'étais inquiète, l'église de Santa Brigita avait été pillée par eux, l'autel arraché, les dalles levées pour découvrir le fameux trésor que la légende attribue aux Jésuites... Et le couvent des « Josephinas » mis à sac, les religieuses et leurs petites élèves laissées dans la rue à la charité publique. Quelques morts parmi ceux qui avaient résisté à ces sacrilèges. Dans les casernes, les carrancistes avaient débité leur « cuartel », arraché les planchers, les portes, les escaliers, vendus aux passants. Les chefs étaient partis furieux, proférant des menaces. Quelques amis m'avaient apporté leurs bijoux, les croyant plus en sûreté chez moi. La canonnade et la fusillade s'entendaient constamment.

A la comtesse de M...

5 avril 1915.

On parle de la fin du pauvre Huerta... Revenu aux États-Unis, il rôdait sur la frontière mexicaine, en rapport avec ses anciens partisans. Ces manœuvres ne convenaient pas aux Américains qui favorisaient Carranza. Il fut interné au fort Bliss, déjà gravement malade ; après une étroite captivité, il lui fut permis de retourner à El Paso où sa femme et ses enfants étaient installés. Il est mort des suites d'une opération faite par un médecin inconnu qui sut gagner sa confiance. Après quoi, ce mystérieux personnage disparut comme il était venu.

Huerta, durant son internement et sa cruelle maladie, se montra résigné, patient, fataliste comme les Indiens savent l'être. Il avait renoncé à sa funeste « copita », ne buvant plus que de l'eau. Il mourut en bon catholique, le

15 janvier 1915, la face tournée vers le sud, vers son pays !...

Les Indiens entouraient sa maison, priant à genoux dans la rue. Ses dernières paroles avaient été : « Donnez aux pauvres. »

Au commandant C...

28 avril 1915.

Les États-Unis ont parlé haut. Inquiets, les carrancistes ont trouvé prudent d'évacuer la place. Quoique Zapata ne puisse raisonnablement inspirer confiance, après ce qu'on a souffert, on le préfère au lieutenant de Carranza, le terrible Obrégon.

Nous avons une Convention — le mot et la chose. Ce qui s'y débite d'absurdités est inénarrable. L'héritage, la propriété, la famille, tout y passe ! Un réformateur a réclamé sérieusement l'abolition de la loi de l'offre et de la demande, comme de toutes les autres lois léguées par un passé odieux ! Un jeune député enthousiaste s'est écrié du haut de la tribune : *Hé! viva el amor libré!* « Hé ! vive l'amour libre ! » Verrons-nous la déesse Raison?

Toujours aucune nouvelle d'Europe ; mais, nous avons ici deux « agents confidentiels » de M. Wilson. L'un d'eux était marchand de curiosités à Cuernavaca. En vendant des cartes postales et des poteries aztèques, a-t-il pu acquérir des idées sur les questions générales? A vrai dire, il vivait dans l'intimité du spectre de l'ancien palais Borda, où il tient boutique. Mais le fameux revenant a-t-il pu l'instruire du passé et surtout de l'avenir?

Au commandant C...

17 mai 1915.

A peine rentré à Mexico sur les talons des zapatistes en fuite, le président Carranza est débordé... Ses généraux accaparent farine et maïs, et cette belle ville de cinq cent mille âmes a repris un air d'abandon et de misère.

Lors d'une distribution de vivres, à la porte d'une mairie, une bousculade s'est produite. Quatre cents femmes qui attendaient leur tour, prises de panique, voulant fuir, sont tombées de faiblesse et d'inanition ; foulées aux pieds, plu-

sieurs ont succombé dans la bagarre. La charité privée continue son œuvre ; à beaucoup de portes, de longues files de misérables attendent sur le trottoir, ou assis à terre, la distribution de soupes de haricots, de galettes de maïs...

Mon mari a reçu une carte postale, en quelques lignes, lui annonçant avec courtoisie qu'un « junta » révolutionnaire avait le regret de lui signifier qu'on l'avait condamné à mort pour ses sentiments contraires à la « cause ». D'autres de nos collègues ont reçu de ces billets doux... dont il ne faut pas trop sourire, tout en passant outre.

A la vicomtesse de M...

21 juin 1915.

Le câble est encore coupé ; donc aucune communication avec le monde extérieur.

Une caravane a été formée par des étrangers qui essaient de quitter le pays. Ils partent en charrettes, en voitures de toute espèce pour tâcher de gagner Vera Cruz. Nos Français, pleins de courage, restent presque tous. Peu d'hostilité, d'ailleurs, contre nous. Les Mexicains réservent leur antipathie pour les « gringos » (Américains) et les « gachupinos » (Espagnols), selon les surnoms qu'ils leur donnent.

Don Porfirio Diaz est mort, dit-on, à Paris. On a intercepté les journaux, les revues illustrées parlant de lui et des honneurs qui lui ont été rendus. Quelle douleur pour ses derniers moments, de voir son pays désorganisé, son œuvre détruite !

Au commandant C...

18 juillet 1915.

Nous changeons encore de maîtres... Ces beaux guerriers entrent et sortent de la ville, sans plan stratégique, au hasard de leurs prétendus succès.

Quelques bandes attardées ont paru sous mes fenêtres : les chefs bien montés, chapeaux galonnés d'or, riches sarapés multicolores fixés à leur selle. Les soldats vaguement armés d'une carabine attachée aux harnachements où s'accrochent aussi des casseroles, des poêles à frire et des paquets de hardes. Les poulains, nés en route, caracolant à côté de

leur mère... Puis, les femmes sur les mules, un bébé dans les bras, les jambes protégées de la pluie par des couvertures serrées au moyen de ficelles. Les vieilles suivent à pied, leur charge en pyramide sur le dos. Tout ce monde silencieux, résigné ; c'est la tribu nomade qui va piller plus loin, les femmes et les prises en commun, sans souci de l'avenir. Le Cacique qui les mène n'a guère en pensée que de rançonner la première hacienda rencontrée sur la route, peut-être aussi de satisfaire quelque vengeance personnelle.

A Mme N...

23 juillet 1915.

Les gens se couchent épuisés dans la rue et meurent... Je porte des provisions à la Croix-Rouge. Les enfants pleurent de faim ; accroupis à terre, patients et doux, ils attendent leur soupe chaude. Les femmes sont décharnées. Que faire pour cinq cent mille habitants dont les trois quarts sont nécessiteux? Sur la terre, il semble qu'une secousse sismique a englouti tout ce qui était établi : la mort seule règne en souveraine et sans merci !

Dans un élégant magasin de la rue Plateros, une belle personne, amie de quelque général, a acheté 600 piastres un flacon de parfum. Quelques-uns de ces messieurs restent fidèles à leur « esposa » (épouse) et la mènent, telle qu'elle arrive de son village, dans un de nos magasins français. Elle est pieds nus, les cheveux nattés, caraco et jupe de cotonnade. On la confie à la couturière ou à la modiste du rayon ; celle-ci la lave, la coiffe, la parfume, lui choisit bas de soie, souliers à hauts talons, linge brodé, chapeau, et la donzelle, une heure après, monte en auto, habillée d'une robe de soie et coiffée d'un chapeau de 600 piastres, ravie !... Elle emporte tous les cartons et les empile devant elle dans sa voiture. Ces cartons la charment... Elle n'a jamais possédé une armoire, ni une caisse, et, du reste, rien à y mettre. Le carton devient le symbole de la richesse et un résumé de mobilier !

A la même.

28 juillet 1915.

Toujours flux et reflux. D'autres vainqueurs sont entrés dans la ville, les amazones arrivées les premières. Je viens

de voir l'une d'elles traînant par la bride un cheval éreinté. Elle marchait avec peine, perchée sur les hauts talons de ses petits souliers vernis, chaussure peu pratique pour faire la guerre. Blouse de soie tango et une courte jupe collante ; elle était suivie d'une servante et d'une petite fille trottinant derrière la troupe. Puis a passé le tramway de la Croix-Rouge avec ses blessés ; enfin, une auto pleine d'hommes en kaki, criant : « Viva Villa ! » Nous jouissons donc du fameux chef, plus craint encore que les autres. J'ai rencontré une fois, dans la rue, son lieutenant Genovefa de la O... ; avec ce nom romantique et sa jolie figure, il plaît aux femmes. Il était habillé de noir, pantalon serré le long de la jambe par de beaux boutons d'argent, le chapeau noir galonné aussi d'argent... La foule suivait, émerveillée !

Au commandant C...

30 juillet 1915.

De curieux détails me sont donnés sur les mœurs des chefs révolutionnaires qui fréquentent un hôtel pour villégiatures, fort bien tenu, situé près de la ville et dans un décor ravissant.

On n'y voit plus guère que les généraux et les hommes momentanément au pouvoir, venant faire la fête, les uns ou les autres, selon le succès de leur parti. Ils arrivent en automobile, et parfois amènent leur famille : femmes, enfants, les tantes, les cousines, les aïeules, conformément à l'usage de la tribu en guerre. Ces dames sont en costume national et pieds nus. Le chef présente en grande pompe à la ronde : « Mi esposa » (mon épouse). Mais, peu après arrive une autre auto où se pavane, vêtue de soie claire, une beauté enlevée à quelque gynécée de la ville, et une fois encore le général présente celle-ci avec le même cérémonial : « Mi esposa ! »

Les voitures roulent jour et nuit ; le dernier lieutenant a son auto, mais, à la moindre alerte, il ramasse son bagage et disparaît. Les généraux, ceinturés de cartouches et armés jusqu'aux dents, affirment avec de beaux gestes qu'ils mourront pour leur idéal (idéal peu clair et que nul n'a jamais pu définir). Eux aussi, pour un coup de fusil claquant au loin, remontent dans leur voiture et ne reparaissent pas. En

revanche, ils en viennent aux mains pour la moindre querelle. D'abord, comme toujours cérémonieux, après quelques bouteilles de champagne, ils font vite fi de cette politesse que remplace un vocabulaire fort riche dans son genre. Les revolvers sortent facilement de leur gaine et l'un des adversaires est quelquefois envoyé dans l'autre monde pour finir la discussion. Plusieurs de ces drames ont eu lieu à l'hôtel, me dit-on. Alors accourent les femmes, gémissant et criant autour du mort, suivant les rites des pleureuses antiques, au grand émoi des gérants de la maison et des clients pacifiques !

Au même.

13 août 1915.

Nous regrettons le départ prochain du ministre du Brésil. Sage, dévoué, dans les meilleurs rapports avec ses collègues, il avait dû accepter le rôle difficile de chargé des intérêts américains, depuis la rupture des relations diplomatiques entre Mexico et Washington.

Il y a certainement quelque raison politique à ce départ... Ainsi, nous aurons vu déclarer indésirables les ministres de Belgique, du Guatémala, d'Angleterre et d'Espagne. Au départ de ce dernier, Carranza aurait dit : « Qu'il s'estime heureux de n'être pas fusillé ! »

A Mme N...

13 août 1915.

La vie matérielle est de plus en plus difficile. Les banques sont fermées, les billets zapatistes refusés. Les machines carrancistes sont mises en mouvement et la ville est inondée de billets neufs, valant à peu près six sous, au lieu de 2 fr. 50 au change de l'or.

Au commandant C...

18 septembre 1915.

M. C..., agent consulaire de France, arrive de Guadalajara. Il a mis dix jours à faire le voyage qui, jadis, durait quinze

heures. Il lui a fallu se contenter d'un wagon de bagages ; assis sur sa valise, il a passé ainsi plusieurs nuits.

Empilés dans le même « car », des soldats, des blessés, des enfants. Dans un coin, sur la paille, un homme mourait du typhus, à côté de lui, sa femme et ses enfants contaminés. A l'arrivée dans une gare, les voyageurs ont exigé que le malheureux fût descendu du wagon ; il est mort quelques instants après, sur le sol humide ; un des enfants est mort près de lui. On a laissé là les deux corps. La femme et les bébés ont repris le train. Ces pauvres êtres n'ont pas fait entendre une plainte. Une singulière résignation dans la pire misère, une sorte de dignité silencieuse marquent d'un signe vraiment admirable cette race énigmatique...

A la vicomtesse de M...

23 septembre 1915.

Un de nos amis de passage, avec son don d'évocation et sa chaleur de parole, m'a conté son dernier séjour à Torréon. On y parlait encore avec épouvante de la tyrannie exercée par deux généraux « villistes ». L'un, Hierro, était le pire. Ensemble, ils sortaient le matin en automobile et s'amusaient à tirer sur les passants. Hierro visait ses victimes entre les deux yeux, et son compagnon sous le nez. Fiers de leur adresse, ils s'informaient des cadavres retrouvés sur le chemin et se congratulaient mutuellement de leurs succès de tireurs, selon la blessure constatée.

Au commandant C...

26 octobre 1915.

Après la reconnaissance du général Carranza par les États-Unis, on espère un peu de paix. Peut-être y aura-t-il moins d'armes vendues aux dissidents, quelques arrivées de maïs et de bananes ; mais il reste les soldats à pourvoir, les ministres sans expérience, les dettes à payer, les ruines à relever... et le sans-culottisme, l'arbitraire, les délations, enfin tout ce qui suit les révolutions que l'on dit closes.

Garcia Granados, vieil oncle de notre amie Mlle R..., a été fusillé. Libéral, ancien adversaire de Diaz, ministre de Huerta,

accusé sans raison d'avoir participé au meurtre de Madero. Un jugement, légal dans sa procédure, l'avait condamné à deux ans de prison. Ce matin, à onze heures, en vertu d'ordres supérieurs venus on ne sait d'où, il a été exécuté. Agé de soixante-dix ans, malade, il avait peine à se tenir debout ; il fallut l'attacher au poteau. Franc-maçon, bel esprit, notoirement irréligieux, il a demandé un prêtre et a su mourir saintement.

On attend Carranza ; mais il semble peu pressé de rentrer dans sa bonne ville de Mexico.

De Washington, on télégraphie que tout va bien au Mexique, et on nous le répète de Paris. Nous savons qu'il n'en est rien !

A Mme N...

2 novembre 1915.

L'épidémie de typhus est de plus en plus inquiétante. Cinq de nos compatriotes sont morts à l'hôpital français ; parmi eux, trois blessés revenus de la guerre ! Trois cents cas par jour ; quarante-cinq médecins sont victimes de leur dévouement. La nuit, on brûle les corps, l'odeur infecte le quartier suburbain où s'élève le bûcher.

A la vicomtesse de M...

18 janvier 1916.

M. Vanhausen, consul de Russie, a été arrêté : bagarre dans une maison de banque, arrivée de la police... Mon mari, chargé des intérêts russes, a pu le faire mettre en liberté ; il raconte en riant son aventure, sortant de sa poche une balle passée près de sa tête.

Autre grave alerte, trois jours après. Le directeur français de la Banque Nationale du Mexique, M. S..., a été arrêté à son tour pour sa ferme résistance aux mesures de spoliation dont l'encaisse de métal de sa banque est l'objet. Mon mari, très ému, a couru durant des heures à la recherche d'une autorité responsable. Ladite autorité, campée, croyait-on, à huit kilomètres de Mexico, demeurait introuvable... M. S... a pu, du moins, dans un salon de la Cour de cassation, passer la nuit avec un confort relatif, grâce aux effets qu'on a pu lui faire parvenir. Il a été libéré le lendemain matin.

A la même.

28 janvier 1916.

Nous sommes accablés de cruels soucis. M. S... a été arrêté une seconde fois, procédé inique vis-à-vis d'un homme de sa valeur et dans la situation en vue qu'il occupe. On a osé le conduire à la prison où un détenu lui a passé un balai pour le nettoyage du « patio ». Il a rendu le balai avec une piastre au balayeur enchanté. Dieu merci ! Il n'a passé que quelques heures à la « Penitencieria ». Quand mon mari est arrivé, accompagnant Mme S..., avec l'ordre de libération, il était déjà de retour dans son cabinet. Mais demain, la même scandaleuse violence peut se renouveler.

Arrêté aussi, la nuit suivante, un autre de nos compatriotes, par des agents la figure voilée ; il a été emmené à la Vera Cruz et mis au secret. Sa famille au désespoir. Cris et appels dans notre « patio » dès le matin. Il était accusé d'être mêlé à un complot contre l'État ; aucune preuve, du reste, n'a été trouvée contre lui. Libéré et dégoûté par cette aventure, il a gagné la Havane.

A Mme N...

19 avril 1916.

La ville est hérissée d'arcs de triomphe de toile goudronnée et de cartonnage, sur l'itinéraire de Carranza qui s'annonce. Ces monuments ont beau figurer des châteaux forts, des portes de bronze et des pierres sculptées, ils ont leurs accrocs et leurs trous. De fières devises restent intactes, inscrites aux frontons : « Au régénérateur de la Liberté », « Au redresseur de torts », « Au bienfaiteur des peuples ». Le soir, des milliers de lumières éclairent ces édifices fragiles, la foule, oubliant la faim et la misère, se promène ravie, et défile elle-même sous le faux arc de Titus et la fausse porte Saint-Denis.

Au commandant C...

29 avril 1916.

Un groupe de bandes villistes a opéré une razzia dans un bourg américain du Texas. Les bandits ont repassé ensuite

la frontière au galop ; mais les États-Unis se sont fâchés et voilà le nord du Mexique occupé par leurs troupes, sous les ordres du général Pershing. Les intentions de la politique wilsonienne restent obscures. Peut-être n'y a-t-il à la Maison Blanche aucun plan fixe, et y agit-on, comme dans Wall Street, selon l'heure et la chance !

A la vicomtesse de M...

30 avril 1916.

J'ai pleuré hier, avec les infortunés directeurs du Buen Tono (1), leur petit-neveu de huit ans, charmant enfant que j'avais vu grandir, tué d'une balle perdue dans la cour de son école, les soldats carrancistes faisant en pleine ville, à tort et à travers, leurs exercices de tir !

Le ministre des Finances a fait un beau discours pour rassurer l'opinion sur la situation actuelle. Aussitôt, la piastre est tombée à un sou. Effet habituel de ces déclarations !

A la même.

29 mai 1916.

Visite à Mme Carranza. L'introducteur des ambassadeurs est venu nous chercher. Elle habite une fort belle maison réquisitionnée dernièrement ; gardes à l'entrée, drapés dans leurs couvertures, coiffés d'un casque singulier, le teint d'un noir verdâtre ; ce sont les Yakis, tribu sauvage du Nord. Sous la porte cochère, dorment quelques soldats pieds nus, à même le sol.

Vaste et beau salon. La présidente nous fait attendre quelques minutes, puis vient à nous avec cette affabilité, ces formes de politesse qu'ont toutes les femmes de ce pays. Elle n'est plus jeune et n'a jamais dû être jolie, mais elle est de race blanche ; ses filles, qui l'accompagnent, ont le teint plus foncé ; elles m'offrent le canapé « d'honneur », selon l'usage, en face d'elles. Les jeunes personnes me contemplent avec curiosité ; conversation très banale. Nous sortons attristés, songeant au passé, aux nobles façons de Mme Diaz !...

(1) Le Buen Tono, fabrique française de tabac, la plus importante du Mexique.

A la comtesse de M...

1er juin 1916.

Les billets actuels n'ont plus cours, ils seront remplacés par d'autres appelés « infalsifiables », pour décourager, sans doute, les contrefaçons.

Un inventaire, impossible à établir en cinq jours, est prescrit aux commerçants. Ceux qui ont protesté sont en prison et condamnés à balayer la ville. On a donc vu quelques millionnaires fort élégamment mis, presque tous Espagnols, en pleine avenue de San Francisco, le balai à la main. Le public a applaudi, blâmé, sifflé, crié, ri ; on a dû renoncer à ce mode de châtiment !

A la même.

15 juin 1916.

Affolement général. Les billets déclarés périmés sont remis en circulation. Les marchands ont caché leurs denrées, les magasins, ouverts par l'autorité, sont vides. Ma cuisinière pleure, et j'ai envie d'en faire autant, quand elle revient sans provisions ! Mais ma prévoyance est récompensée. J'ai ma basse-cour, et les légumes qui ont été plantés bourgeoisement entre le kiosque doré et les parterres du jardin.

On parle toujours de l'intervention américaine. Mexicains et étrangers regardent vers le Nord comme vers le siège de l'arbitre du monde ! Il est étrange, en effet, de voir sur le territoire mexicain, à cent cinquante kilomètres de la frontière, les brigades du général Pershing, sans but précis, ne bougeant pas, quand, à Chihuahua, on a arraché l'écu du Consulat américain, et qu'au Texas, des troupes mexicaines ont franchi le Rio Grande et pillé des villages entiers.

Au commandant C...

18 juin 1916.

Les choses s'aggravent, tout semble présager une déclaration de guerre... Mais la politique de la Maison Blanche est si déconcertante qu'on peut s'attendre à un éclat, tout comme à une réconciliation.

Notre ami et compatriote, M. G..., directeur de grandes affaires industrielles, ayant dans notre colonie une situation importante, méritée par son honorabilité, sa vive intelligence, ses talents, a été arrêté, avec tout le conseil d'administration d'une banque. Il y a trois jours que les prisonniers sont au secret, à la « Penitenciaria ». Jusqu'à hier, les démarches réitérées des ministres de France et d'Espagne n'avaient pas abouti. Depuis vingt-quatre heures, on peut les voir, et mon mari n'y manque pas. Des autos stationnent devant la prison, ayant amené les opulents amis des détenus.

Au même.

18 juin 1916.

Je sors de la « Penitenciaria », où j'ai vu « les martyrs de la Banque », comme ils s'intitulaient en riant. M. G..., comme vous le pensez bien, garde son bel entrain, son aimable courage. Tous m'ont reçue on ne peut mieux et m'ont offert un goûter excellent, grâce aux victuailles, paniers de fruits, boîtes de bonbons et de pâtisseries, vins et autres envois, rangés le long des murs du corridor sur lequel donnent les cellules.

Le motif de l'emprisonnement est d'avoir refusé des billets dits « infalsifiables » valant quelques sous, en paiement de dettes contractées, alors que les avances avaient été faites en bons *pesos* valant 2 fr. 50.

Un jugement vient d'être rendu condamnant ces messieurs à un mois d'incarcération. Ils font bonne contenance, mais doivent être, au fond, assez inquiets...

19 juin 1916.

Mon mari et son collègue d'Espagne ont enfin obtenu la libération des prisonniers. Ils sont partis aux environs de minuit, heureux de leur porter la bonne nouvelle et d'assister à la levée d'écrou ; plusieurs automobiles suivaient pour ramener ces messieurs chez eux.

Le consul des États-Unis a fait partir ses nationaux. Hommes, femmes, enfants se sont empilés, la nuit dernière, dans des wagons à bestiaux, quittant leurs affaires, leurs maisons... Pourquoi?

Il a conseillé à mon mari de m'envoyer aussi à la Vera Cruz ; vous pensez bien que cet avis ne m'a pas troublée.

A la comtesse de M...

25 juin 1916.

Les Mexicains et les États-Unis ont échangé des notes indignées, et puis un arrangement survenu entre eux semble l'arc-en-ciel après l'orage ! Les voilà donc amis de nouveau !

En attendant, les familles américaines, parties en hâte, sont à bord d'un croiseur au pavillon étoilé. Elles ont vendu à vil prix leur mobilier, abandonné leur « business » ; nous assistons tout saisis à ces événements incompréhensibles...

A la même.

2 juillet 1916.

Aucune communication avec le dehors. Nous sommes comme dans une ville assiégée. Les Américains restent cois. Quelques journaux ont publié la fameuse note de Washington. Après chaque alinéa, il y a la réponse du gouvernement de Carranza. Gronderie des États-Unis ; mauvaise humeur des Mexicains ; on dirait de méchants enfants qui se disputent ; on pourrait en sourire, si la famine, la misère, la peste, bien d'autres fléaux, n'étaient pas la conséquence de ce funeste décousu.

A Mme N...

23 juillet 1916.

Nous nous embarquerons le mois prochain. Sans doute le successeur de mon mari est nommé... Dire adieu à tout ce qui a entouré ma vie durant sept années est un réel déchirement. J'aime ceux que je laisse ici, les cœurs dévoués auxquels je songerai toujours avec tendresse et gratitude... J'aime aussi les choses, mes plantes, ce ciel merveilleux, ces paysages de féerie, mes serviteurs même, à qui je voudrais épargner les risques que leur réservent les malheurs de ces temps difficiles !

A la même.

28 juillet 1916.

J'ai eu à déjeuner un des hommes politiques en vue du nouveau régime ; très jeune, vingt-huit ans à peine ; Indien

métis de modeste origine. Il est grave, compassé, prudent, intelligent, vêtu avec recherche et bon goût. Il n'y a si humbles Mexicains qui n'aient souci du décorum. Doués, d'ailleurs, d'une distinction naturelle, ils s'observent pour ne commettre aucune erreur dans une société nouvelle pour eux, où ils ne pénètrent pas, d'ailleurs, sans quelque suffisance...

Je ne crois pas qu'en France, à circonstances égales, un homme arrivé brusquement au sommet aurait ces préoccupations de dignité extérieure. La vulgarité, la note bohème ne disparaît pas en un jour. Ici, le désir de tous est d'être un « caballero », un gentleman. A force de maîtrise de soi, ces « hommes nouveaux » savent jouer leur rôle sur la scène du monde. Ils s'habillent avec tact, la question importante du col est résolue par le chemisier français qui leur enserre le cou dans un étau irréprochable, et le coiffeur les pommade à souhait ; rien de la cravate mal nouée, de la mèche rebelle significative chez nos démocrates.

M. M..., très cultivé et parlant bien le français, part comme ministre pour X... Je le félicite ; il me répond, très sérieux : « Je regrette de quitter mon pays avant d'avoir pu travailler à sa pacification ! »

Ce mot de pacification est prononcé cent fois par jour ; en fait de pacification, grève générale ; faute d'électricité, tout manque, la lumière, l'eau, les tramways, les moulins pour le pain, etc. Le soir, cette ville de cinq cent mille habitants est plongée dans les ténèbres : en cette saison pluvieuse, les étoiles sont en grève aussi !

Le gouvernement, qui excitait le peuple contre les patrons et les capitalistes, a trouvé cette fois la grève trop gênante ; la loi martiale est décrétée et les meneurs sont emprisonnés, quelques-uns fusillés, dit-on... Les lumières se sont rallumées comme par magie.

A Mme N...

19 août 1916.

Le paquebot qui nous emmène m'a apporté un volumineux courrier de France. Vieilles et chères lettres retardées pendant que nous étions bloqués à Mexico et retranchés de l'univers...

Quoique partant à cinq heures du matin, nous trouvions

environ deux cents personnes à la gare, mes fidèles amies françaises pleurant avec moi. Beaucoup de personnalités mexicaines, tous nos collègues, nos Frères maristes, les marins du *Descartes*, tous nos serviteurs...

Un morceau de mon cœur demeure ici... Il me semble que ce qui me restait encore de jeunesse, de force, de courage, je l'ai épuisé. C'est bien la pente de la vie que je descends à présent... Terminée la période de mon existence où j'avais encore de beaux et intéressants devoirs, une tâche à remplir... que je remplissais avec amour pour mon mari et la France !

MÉLOIZES-LEFAIVRE.

Le Sang de la nuit

I

Un crime de ténèbres.

Martin Tressan ouvrit sa fenêtre sur la nuit orageuse, immobile et opaque de juillet et passa sur son balcon de bois. Il apercevait, dans le lointain, les lumières clignotantes de la ville de Lyon ; à ses pieds quelques luisants indistincts de la Saône, et des masses d'arbres touffues. Car le groupe de vieilles demeures dominait le fleuve à flanc de coteau. De sa chambre, il pouvait deviner le ruban pâle de la route poussiéreuse, à ses pieds la porte et l'entrée du parc de son hargneux et atrabilaire voisin, Goneret le riche, Goneret des teintures noires, célibataire d'une cinquantaine d'années, habitant toute l'année son domaine clos de la Pocholle, et qu'on disait posséder près d'un milliard en francs or. Les deux hommes ne se fréquentaient pas, ni ne se saluaient quand ils se rencontraient. Leur antipathie était réciproque. Le vieux domestique de Tressan, Jean Vêtu, frayait parfois avec le serviteur de Goneret et rapportait les potins à son maître, pour lequel il avait un dévouement absolu. Pour tout le monde, même pour son unique compagnon, Martin Tressan s'appelait Notredame, en souvenir de son surnom de Nostradamus, sous lequel il avait été connu et même célèbre, à Saint-Rémy de Provence et dans toute la région. Son ami, le docteur Jean Cordion, son fils Mathieu, dit Tiéou, qui vivait chez les Cordion en fils adoptif, la femme de Jean, Madeleine, établis à Toulon, continuaient à le croire disparu mystérieusement depuis deux ans,

sans laisser de trace. La justice avait renoncé à toute enquête. Pour ceux qui l'avaient connu, de même qu'aux yeux de l'opinion régionale, Nostradamus était bien mort, et à Evenos, comme à Toulon, comme à Saint-Rémy et à Maussane, on disait annuellement une messe et on priait à son intention.

Tressan songeait à tout cela. Il songeait à sa fille Maguelonne, qu'il apercevait dans son rêve éveillé, sous la forme où il l'avait vue autrefois, angélique et pure, planant au-dessus des gorges d'Ollioules entre les rais argentés de la lune. Il songeait à son mas des Spectres, à Tardive, au Fada, l'un et l'autre défunts. Chef surveillant dans une grande fabrique de tissus lyonnaise, *Au Fil d'argent*, où il était entré par miracle, à la suite d'une vacance soudaine et sous le nom de Notredame, sans justification sérieuse d'état civil, il demeura inaperçu parmi le peuple des employés et ouvriers.

Il s'était fait couper les cheveux et raser la barbe et la moustache afin de changer aussi de visage. Il avait l'air d'un proconsul romain. Affable, laborieux, silencieux, d'une réserve extrême, donnant deci, de-là, un sage conseil d'affaires ou de santé, il était estimé de tous, envié et aimé de quelques-uns. Mais nul n'était dans son intimité, nul n'avait pénétré dans sa demeure, et aucune curiosité n'était attachée par quiconque à ses faits et gestes, ni à ses habitudes.

Tressan n'avait d'autres souvenirs des siens qu'un paquet de lettres et des photographies, avec des indications de sa main. Son mobilier était rudimentaire, sa vie matérielle réduite au minimum. Sa vie intellectuelle comportait la lecture de Mistral, de Dante et de Maurras, d'un recueil de chansons provençales et de noëls, qui lui rappelaient la terre sacrée, la montagnette, les pins, les oliviers, les étangs, la calanque de Cassis. Sa vie spirituelle, très étendue, se résumait dans quelques tomes de saint Thomas (notamment *le Rédempteur*), de saint Augustin, de sainte Thérèse d'Avila et dans la *Douloureuse Passion de Notre-Seigneur* de Catherine Emmerich, ouvrage préféré de Maguelonne. Il parcourait à peine les journaux, que remplit la poussière sanglante des vies et des querelles d'ici-bas. Il priait souvent, et fort bien, dans l'une des nombreuses églises que Lyon offre à la méditation des fidèles, notamment à Fourvières, à Saint-Jean et à Saint-Martin d'Ainaze, qui correspondaient à trois inclinaisons différentes de son âme, tantôt anxieuse, tantôt mélancolique, tantôt sereine. La prière vraie chasse la douleur, utilise la mélancolie et stabilise la sérénité. Elle est le chemin du seul bonheur incorruptible, qui est celui de la contemplation.

La raison pour laquelle Martin Tressan, qui chérissait son petit Tiéou, ne l'avait pas encore rappelé auprès de lui (révélant ainsi,

à la fois, sa survivance et sa retraite) était d'un ordre spirituel. Il avait reçu, de Maguelonne morte, l'avertissement surnaturel qu'un événement dramatique fondrait sur lui au tournant de la soixantaine et qu'il aurait besoin, pour le surmonter, de toutes ses forces, naturelles et morales. Ce combat de géant, dont les péripéties seraient âpres et nombreuses, il préférait le mener seul, et sans qu'y fussent mêlés ceux qu'il aimait. La solitude était pour lui ce que la terre était pour Antée : un renouvellement de la puissance. Il la dégustait dans la coupe amère des souvenirs, pendant que la ville, immense et silencieuse, tissait autour de lui ses brumes mystiques, interrompues de poudroiements solaires. De temps en temps, il rendait visite à son confesseur et unique confident, le Père Champier, missionnaire, retenu à Lyon par une maladie de foie, contractée en Afrique et qui, seul, le connaissait pour ce qu'il était. A part cet homme de Dieu, il ne voyait personne, si ce n'est Jean Vêtu.

Il avait rencontré Jean Vêtu, trimardeur au cœur fier, mais d'une foi ferme, sur la route crépusculaire, aux portes de Lyon, vingt mois auparavant. Ce grand corps voûté, sans âge, osseux, solide, au visage éclairé d'un regard candidement bleu, semblait caché dans la chevelure grisonnante et dans la barbe hirsute. Bien que fort misérable, et presque haillonneux, Jean Vêtu n'était pas sale et ne sentait pas très mauvais. Soit qu'il usât fréquemment de l'eau des fleuves et des rivières, au cours de ses pérégrinations ; soit qu'il eût reçu longuement l'eau de pluie entre les Alpes et les Cévennes, qui la dispersent et déversent avec générosité ; soit que le cuir tanné de sa vieille peau n'admît ni la poussière, ni la crasse. Ce qui avait attaché Vêtu à Tressan, c'était le mystérieux aimant du maître du mas spectral, l'attraction irrésistible et secrète. Ce qui avait attaché Tressan à Vêtu, c'était la magnanimité dans la misère. Dans sa besace, le jour de leur rencontre, Vêtu avait un seul petit bouquin, usé par la main et le frottement de la miche : les Évangiles. A ce signe, Nostradamus avait reconnu le compagnon possible de son désert et de son silence. Par ailleurs, ce traîne-savates était gai, d'une gaieté d'enfant, étant né sans rien, de parents inconnus ou à peine connus, n'ayant jamais rien possédé en propre, ni envié, ni quémandé. Il y avait en lui du Dauphinois, du Provençal et du Bressan. Il aimait le bon pain, le bon vin, l'amitié de Dieu. Combien pourraient en dire autant?

Deux chambres et une petite cuisine au premier étage d'une demi-masure de la ruelle Paquet-Vian, à « mitan de Saône » (comme on dit à Lyon), tel était le logis de ce Robinson et de ce Vendredi, qui mettaient en commun leur travail et leurs oraisons. Dans cha-

cune de ces chambres, il y avait un lit, une armoire, une table et une chaise. Notredame avait procuré à Vêtu une place de gardien de nuit dans la fabrique où il travaillait. De sorte que Vêtu rentrait à la maison à six heures un quart et dormait jusqu'à midi. On déjeunait frugalement. Après le repas, Vêtu ravaudait, nettoyait, frottait, préparait le repas à deux, non moins sommaire, mais agrémenté d'une bouteille de Beaujolais, soupait, puis s'en allait à sa surveillance, laissant son maître à ses réflexions. Rien ne s'écoule plus vite qu'une existence réglée et rythmée. Mais rien, certes, n'est moins monotone, quand l'esprit s'affranchit de la matière, en fonction même de cette règle et de ce rythme.

Un crépitement lointain, accompagné de déflagrations brèves, rappelait au guetteur nocturne la fête maudite du 14 juillet, de la célébration de ce 14 juillet qui ouvrit l'ère des massacres et des hécatombes et fit couler, pendant cent trente ans, des torrents et des fleuves de sang. En même temps, un roulement sourd, tel que d'un déménagement gigantesque, et des éclairs brusques annonçaient l'orage, réclamé par la nature haletante. La poussée végétale des quais de la Saône, pour la variété des essences et le rassemblement des arbres et des taillis, n'a sans doute pas sa pareille en France et fait de Lyon une citadelle à l'assaut de laquelle semblent monter, par rangs serrés, les hêtres, les chênes, les ormes, les sycomores, les bouleaux, les tilleuls et les peupliers. De loin, et d'en haut, on croirait à une mousse géante qui s'insinue entre les vieilles pierres pour les submerger. Que sont les jeux des humains, leurs instincts, leurs combinaisons éphémères, leurs cachotteries, leurs ruses, leurs secrets en face de cette ruée, de cette rage lente de branches, rameaux et lianes, serpiginant et poussant, de jour et de nuit, devant et contre leurs demeures humbles ou altières ! Ainsi vagabondait Tressan Notredame, perdant le sens de l'heure et du temps, comme lorsqu'il partait en pensée (mais revêtu encore d'une coque corporelle) à Toulon, auprès de son petit Mathieu, chez Jean et Madeleine Cordion, dans une rue chaude et claire du Mourillon. Mais son esprit, ce soir, tourné vers un autre objet, intellectuel, non plus sensible, suivait et accompagnait, dans l'avenir, les métamorphoses de la cité marchande et mystique, peuplée de ses avares et de ses dévots, de ses révoltés, de ses sensuels et de ses inquiets, reprise finalement et comme engloutie par la forêt, ainsi que dans le conte célèbre d'Alphonse Daudet, *le Consolateur*.

Les coups de tonnerre s'assourdissaient et s'éloignaient. Un ras de vent passa sur les feuillages divers et entremêlés, comme il doit le faire dans la forêt vierge, aux trois dômes végétaux superposés,

et vouée, par tant de richesses, aux ténèbres. Que de missionnaires, perdus aux Indes, en Indo-Chine, aux extrémités du monde incivilisé, ou tellement civilisé qu'il en est redevenu barbare, comme la Chine, devaient, à cette minute, songer à Lyon, à la maison mère, aux parents vieillis et lassés, aux fraîches chapelles de l'église d'Ainay, à la rue des Remparts d'Ainay, à l'apparition soudaine de Fourvières, dominante et pure, au tournant de la rue Tarente, à la descente des jardins de Fourvières, dont le zigzag est doux au cœur des amoureux de Dieu, et des autres, à la chapelle de Sainte-Philomène et à ses *ex-voto* exigus !

De ces holocaustes obscurs et grandioses (et qui sont comme la distillation suprême des plus rares essences de l'âme) la méditation imaginative de Tressan Notredame revint aux riches propriétaires de la banlieue lyonnaise, aux Goneret et autres, comptant et recomptant leurs gains, traduits en livres et en dollars (à cause des variations du change), derrière des murs élevés et épais. Quelques-uns jouissaient des biens que peut procurer l'immense fortune, même et surtout en temps de banqueroute : une jolie femme, une maîtresse savante, une belle automobile avec tous les perfectionnements récents, des domestiques confits et stylés, des vins rares et de bons menus, un yacht de plaisance, une paire de parasites divertissants, une collection de tableaux, une bibliothèque et des reliures. Mais quoi ! La femme se refuse et rêve. La maîtresse est avide et dénigratrice. L'auto se détraque, ou est détraquée par un chauffeur d'accord avec le magasin de réparation. Les domestiques volent, pillent et déchirent les maîtres. Vins et menus trop riches fatiguent l'estomac, l'intestin et la vessie. Le yacht distille un ennui terrible et pire que celui de la solitude, chez qui n'a pas de vie intérieure. Les parasites lassent et dégoûtent, et leurs vils propos sont rapportés. Les tableaux sont truqués. Les bibliothèques et les reliures sont à l'usage de ceux qui ne lisent jamais, et prêtent à des stratagèmes surprenants : « Heureux Jean Vêtu — se répétait Tressan ! — Plus heureux encore Martin Tressan, qui n'est pas encombré de ces harnais et jougs de luxe et de l'envie, et qui n'élève pas, entre eux et le monde, ces remparts matériels qui donnent aux riches l'air d'assiégés ! »

Certains, bien rares, sous la menace des peines infernales ou purgatives, faisaient la charité par intermédiaires, la charité anonyme et vague, des donations à distance. D'autres, se croyant très malins, subventionnaient, pour avoir la paix, des maires radicaux, des adjoints socialistes, des députés radicaux-socialistes et attiraient ainsi, en les annonçant, les insatiables convoitises de « Démos »,

tueur des nations. D'autres gavaient d'argent les médecins qui nourrissaient leurs maux en conséquence (comme un quine à la loterie) des avocats qui poussaient à la procédure, en compagnie des avoués et des notaires.

De Goneret le riche, son voisin immédiat, et par ailleurs libidineux, Tressan connaissait, par Vêtu, ce trait typique et topique : Goneret avait un notaire, ami d'enfance et condisciple, qu'il tutoyait. Ce notaire, après une bonne bouteille de morgon et un plat de morilles à la crème, dit un jour à Goneret, en manière de plaisanterie : « Meurs avant moi, et ta succession me rapportera bien une dizaine de millions. » Goneret rit et, l'imprudent parti, téléphona à un sien neveu, besogneux de la basoche, auquel il offrit, séance tenante, une étude de notaire disponible, et qui fut achetée le soir même. Quarante-huit heures après, le paquet de toute la fortune mobilière de Goneret, qui se montait à huit cent cinquante millions environ (et investie en valeurs étrangères) était transférée de l'étude du vieux copain, ébahi et épouvanté, dans l'étude du neveu Frédéric, ravi d'aise. « Comme quoi, disait ensuite Goneret, un coup de morgon de trop peut avoir, pour un tabellion, des inconvénients et, pour un neveu, des avantages. » Mais, par ailleurs, une contre-lettre était bientôt exigée dudit neveu, en vertu de laquelle le bénéfice de la succession avunculaire éventuelle était limité à un dixième de la quotité prévue par la loi.

Jean Vêtu racontait que Goneret le riche, avare et jaloux, en dépit des cendres de l'âge, avait une maîtresse en titre, sa jolie femme de chambre, Julie Loisel, dont étaient épris tous les jeunes gens du voisinage, mais qui vivait presque séquestrée à la Pocholle ; et comme on dit, une fantaisie du dimanche, dans la personne de la lingère Élodie Passetière, à laquelle il avait acheté un petit fonds de commerce, rue Sala. En dehors du neveu promu notaire, de son médecin Reverchot et de trois ou quatre vieux copains presque aussi riches que lui et « dans les soies », Goneret ne fréquentait personne, redoutant les demandes d'argent qui sont la plaie des avares richissimes, soit qu'elles se dissimulent sous des prétextes d'inventions vite conçues, tôt abandonnées ; soit qu'elles se drapent de nécessités familiales imprévues, d'opérations indispensables, ou de pertes aux jeux. Mlle Célestine Goneret, vieille fille dévote et loyale, plaie des curés de la région bressanne, d'une impressionnante laideur et aussi généreuse que son frère cadet était rapace, venait régulièrement de Bourg-en-Bresse, deux fois l'an, pour quinze jours à la Pocholle. Rien ne transpirait de ce séjour rituel, non plus que des habitudes ni des propos des habitants de l'*oppidum*.

Pourquoi, à cet instant de son colloque intérieur et de ses réminiscences, Martin Tressan éprouva-t-il tout à coup, et pour la première fois, l'envie irrésistible de sauter de son balcon dans le parc ténébreux de la Pocholle et d'explorer les abords forestiers du parc et du château, dissimulés derrière leurs remparts? Cette tentation, qui devait avoir une si grande influence sur sa destinée (à un âge où il semble qu'on soit garé de son carquois), le prit comme le désir d'une femme prend un jeune homme. Elle le domina de telle sorte qu'il enjamba aussitôt son balcon, sauta en se suspendant par les bras, d'une hauteur de trois mètres, franchit la ruelle Paquet-Vian, une haie vive, un petit mur bas, une deuxième haie plus compacte et se trouva dans une allée de gravier fin, bordée de buis taillés, et qui montait en ligne courbe vers le château, Tout cela avait duré cinq minutes. La nuit pesait comme un pavé de marbre noir. Des flonflons s'entendaient au loin, avec les dernières pétarades du feu d'artifice. Des nuées sombres et chaudes passaient dans le ciel, couvrant quelques faibles pinceaux d'une ouate maléficieuse. De temps à autre, une lueur d'éclair blanchissait les fourrés. Tressan avait le sentiment qu'il était là pour quelque chose ; mais il ne savait pas pourquoi, ni si ce qui le guidait était de la Providence ou du Malin.

Il avançait lentement, avec précaution, longeant les buis qui exhalaient une odeur amère. Ses yeux, s'habituant aux ténèbres, que perçait mal un pinceau de lune, — mais d'une lune extrêmement triste et comme découragée, — ses yeux de vieux mage et de vieux chasseur distinguaient, derrière les bosquets, un système d'allées circulaires. Le père de l'actuel Louis Goneret, premier propriétaire de la Pocholle après la famille éteinte des marquis de Tarpan, avait non seulement renforcé les murs, mais encore imaginé ce labyrinthe, en vue d'un mouvement révolutionnaire à Lyon. Ces nouveaux aristocrates du commerce, de l'industrie, de la finance, sortis de la spoliation de la noblesse prérévolutionnaire, avaient encore présents les pillages de la populace, ultérieurement réglementés et codifiés par les juristes. D'où leurs mesures de précaution physique.

Tressan savait qu'il n'avait rien à redouter des chiens enfermés dans les basses-cours, à trois cents mètres de là, et dont les aboiements importunaient Goneret. On racontait que le teinturier, dans sa jeunesse, avait vu un de ses condisciples mourir de la rage et avait conçu, de cet atroce spectacle, une horreur étendue à toute la gent canine. Mais son garde Estancelin faisait des rondes et Tressan, en prévision de la rencontre d'Estancelin, ou d'un autre, tenait prête l'explication baroque de la recherche d'un chat perdu, de Trimard,

l'autre compagnon de Jean Vêtu. Cela donnerait ce que ça donnerait. Ainsi qu'il arrive dans les songes, le rôdeur nocturne se demandait : « Qu'est-ce que je fais là? » Il avait cédé à la curiosité fébrile d'explorer le parc de la Pocholle et, maintenant qu'il était à même de le faire, les complications lui apparaissaient, sans qu'il pût soupçonner leur étendue. A un certain point du labyrinthe, les buis s'entre-croisaient, dessinant un X dont les deux branches supérieures étaient presque identiques, en apparence, non en fait. Fallait-il s'engager à droite, ou à gauche? Tressan prit au hasard la route de gauche.

S'il avait pris, cependant, celle de droite, il eût, une centaine de mètres plus loin, rencontré Goneret en personne, Goneret en proie à une de ces crises qui, chez les grands jaloux, confinent quelquefois à l'épilepsie. Réveillé par l'orage, l'ardent avare avait constaté que Julie Loisel, dont la chambre était naturellement contiguë à la sienne, était vide. Malgré la défense de son maître et amant, la jeune fille était allée voir le feu d'artifice et danser en compagnie du personnel de la Pocholle. On avait versé au teinturier, dans son café, une dose trop petite de somnigène, spécialité, dite inoffensive, de la pharmacopée genevoise, et qui faisait fureur à Lyon, dans les ménages mal assortis, ou chez les jeunes filles qui avaient besoin du sommeil de leurs vieux parents. Car il n'est *oppidum*, muraille, ni barrière, qui mette obstacle au désir flambant amoureux, tels que l'étaient Honoré Brabant, valet de chambre et chauffeur de Goneret, et la délicieuse et espiègle Julie Loisel. Entre temps, le garde Estancelin, célibataire retors et cachottier, comme beaucoup d'anciens sous-officiers, mangeait le blé de lune en compagnie de la lingère Élodie Passetière, « fantaisie du dimanche » ; et le cuisinier entre les cuisiniers, Marcel Gantaume, s'accommodait de Tullie Moneuse, amie d'Élodie, veuve sans enfants, adorable Milanaise chargée de la surveillance générale de la ferme, du vignoble et des comptes.

Tels les Romains voluptueux, fuyant le Forum et la bigne, menaient, dans leurs villas lointaines ou proches — pourvues de toutes les facilités et d'un immense confort d'eaux, de fruits, d'ombrages et de femmes, — la vie inimitable et ensoleillée, tels les seigneurs écossais, dans leurs retraites anciennes et splendides, combattant la brume et le spleen par la sensualité, la gouveranse, la rêverie et le whisky plein de feu et de fumée, ainsi les riches Lyonnais des étoffes splendides jouissent d'une volupté abritée et cachée, également défendue contre l'intrusion, la charité et le chantage. Ils savent, de père en fils, ce dont est capable une démocratie, toujours avide de l'argent d'autrui, en matière de police et de justice, comment on se gare, quand on est millionnaire, ou, en raison du change, milliar-

daire, des commissaires spéciaux, des inspecteurs, des juges d'instruction, des juges en général, des députés, des sénateurs, des conseillers généraux et des maires. Ils connaissent les faux frais de la tranquillité et de la sécurité. Ce sont des sages, mais soumis comme tous les sages (qui ne sont pas des saints) aux aléas des instincts, et du plus fort de tous, qui est l'amour de la chair. C'est par le circuit de la chair que le plus habile des égoïstes, à condition qu'il ne soit pas impuissant, rentre dans les embêtements, les tourments, les angoisses, les affaires, les rancunes et la fureur du commun.

Séparés par un réseau de buis et d'ormes, au sein de la nuit orageuse et dense, comme le coffre noir des secrets du temps, montaient ainsi en sens inverse, et chacun vers son destin, le maître du mas des Spectres, Martin Tressan, et Goneret le riche. Les forces spirituelles mènent le monde, bien au delà des forces intellectuelles, qui ne sont guère que des constatations et des forces organiques qui s'entrecombattent. Mais les forces spirituelles échappent à la compréhension, et même à la conception, de l'immense majorité des mortels orgueilleux, alors qu'elles peuvent se révéler à un simple prêtre comme le curé d'Ars, ou à une petite gardienne de moutons comme Bernadette, ou à une simple fille des champs comme Jeanne d'Arc. Les gouffres et tourbillons que creusent les forces spirituelles, dans les sociétés et dans les peuples, dépassent de mille coudées, en étendue et en profondeur, en rayonnement et en pénétration, les remous, ressauts et secousses des forces intellectuelles, ainsi que les tornades organiques. Aussi, chaque forme de drame, de tragédie, d'événement historique, de fléau, porte-t-elle en soi le caractère discernable de l'une de ces trois origines. Le spirituel domine et informe l'intellectuel, qui, lui-même, contrôle l'organique. Au-dessus de l'histoire de la planète, qui relève de l'organique, au-dessus de l'histoire des hommes et des peuples, qui relève de l'intelligence et de la claire compréhension des enchaînements, il y a l'histoire mystérieuse, inconnue des âmes, de leurs groupements, de leurs réactions, et qui est comme l'histoire tout court, vue par le dedans, et non plus seulement par ses dehors.

Inutile d'ajouter que, dans cette marche en sens inverse (par les allées du parc ténébreux) de Tressan et de Goneret, c'était Tressan qui menait le branle et qui donnait son sens, sa spire, à la transe morale et physique. La générosité, l'abstinence charnelle, la foi entière du baïle du mas des Spectres, du guérisseur de Saint-Rémy, son mépris pour les biens d'ici-bas, rencontraient aussi violemment, à travers les fourrés et l'obscurité, l'avarice, la sensualité, le matérialisme barbare et égoïste de Goneret que l'ange rencontre le démon,

que la connaissance rencontre l'ignorance, que l'automobiliste rencontre le mur ou l'arbre. Ainsi se nouent les desseins cachés de la Providence, qui refait la vie avec les deuils, l'espérance avec le remords, la sérénité avec le déchaînement des passions enragées, et ne présente jamais aux humains qu'une branche de la croix à la fois.

Un bruit de voix prochaines, et qui semblaient se disputer, attira l'ouïe susceptible de Tressan. Il se jeta dans le fourré. Au même instant, à quelques mètres de là, Goneret faisait le même mouvement ; car il venait de reconnaître le timbre aigu de Julie Loisel et l'accent traînard du petit Marius, le valet de ferme, sorte de « demuré » prétentieux, gesticulant, chevelu, qui servait de bouffon au personnel. Deux heures du matin sonnaient aux clochers du voisinage, bien qu'on pût se croire hors de la durée, par la conjonction de ténèbres des âmes, des corps et des végétaux, parcourus simultanément de sèves adverses. La limousine d'un camarade huppé venait de rapatrier les serviteurs de la Pocholle. Honoré Brabant, véritable colosse savoyard, et qui jetait une vache à terre par les cornes, ouvrait la marche, plein de fureur et chauffé au rouge cerise par le flot du beaujolais, un morgon de choix à vingt-deux francs la bouteille. Pendant tout le bal, en effet, Julie Loisel s'était amusée à le faire endêver en dansant le tango avec des inconnus, de beaux et solides garçons de la Guillotière. Derrière Brabant, à quelque distance, marchait la charmante coupable, sur ses jolies jambes rompues, pleine de contrition et de sommeil, mais aussi de ravissement ; car elle avait rendez-vous, quelques jours plus tard, avec un danseur, et elle combinait la maladie de sa tantine-fantôme de Villefranche, qui lui permettrait de s'échapper pendant vingt-quatre heures et d'achever l'idylle du 14 juillet. Fatigués de ces scènes de jalousie qui se renouvelaient continuellement et risquaient d'éveiller l'attention soupçonneuse du patron, Élodie Passetière, le garde Estancelin, et la frivole Tullie Moneuse avaient pris la seconde allée tournante du labyrinthe, celle que venait précisément de quitter Tressan. De sorte que ce dernier, dans le fourré impénétrable où il s'était réfugié, se trouvait entre les deux groupes séparés de ceux et de celles qui remontaient vers la Pocholle.

Soudain, la querelle entre hommes et femmes, dont il ignorait les noms et ne distinguait pas les formes, parut à Tressan Notredame empirer. « Coquine, » hurlait, sans se gêner, une voix rude, avinée, à laquelle une voix de femme, reprochante et bien timbrée, répondait, sur un ton plus bas : « J'ai assez de toi, tu m'entends, assez de toi ! » Ici le grelottement d'un rire bizarre. Puis une sorte d'essoufflement rauque, le claquement d'un coup de revolver, un

cri n'ayant plus rien d'humain, un bref tumulte de lutte et de coups· « A moi, au secours ! » gémit quelqu'un qui semblait frappé mortellement et entrer sous les ombres, en pleine douleur, la vie arrachée fuyant par la gorge comprimée et les lèvres. Un piétinement de fuite raya la nuit, suivi, tout aussitôt, d'un silence complet.

A ce moment, Tressan, interdit et immobile dans la profondeur noire du fourré, sentit, auprès de lui, la présence invisible de sa fille chérie, de sa Maguelonne, qui venait l'avertir et le mettre en garde contre quelque chose de menaçant. Maintes fois, il avait éprouvé cette aura, qui annonce la proximité d'une âme errante ; jamais avec une pareille intensité. Il se signa et récita une courte oraison, dont s'apaisa son trouble immense. Il ruisselait de sueur et demeurait grelottant parmi les ténèbres, les lianes et les souches, partagé entre le désir de fuir et celui de savoir ce qui s'était passé. Une autre âme, qui n'était plus celle de Maguelonne, qui en était même toute différente, venait de le frôler, lui laissant une impression âpre de sauvage, comparable à la saveur d'une baie véreuse, transposée dans le plan moral. Cette particularisation des âmes défuntes dans des odeurs, des sons, des sapidités, des glissements tactiles, et des lueurs était un privilège du vieux Provençal, comme d'autres ont celui d'assembler des mots et des poèmes qui rendent aux mortels oublieux l'amour de Dieu. Il percevait par le mode sensible, ainsi que d'autres par le mode de l'esprit, le parterre surnaturel où nous sommes plongés, depuis le sacrifice de l'Agneau et la réanimation de l'univers. Chaque matin et chaque soir, avec humilité, il en remerciait la Providence, ignorant où ce don le menait et ce qui, en retour, serait exigé de lui. Il arrivait aussi, en pareil cas, qu'il échappât entièrement à la circonstance, par une sorte de transe intime, que les éléments épars de sa personnalité se rejoignissent dans une aperception rapide, et vite effacée, d'une longue chaîne d'événements mystiques, conversions, repentirs, extases, correspondant à autant d'événements terrestres, de deuils, d'abandons et d'oublis.

Mais la prudence, chez ce témoin involontaire d'un drame nocturne, se réveilla : « Il faut que je sorte d'ici au plus vite et que je rentre chez moi en catimini. » Quelle heure était-il? L'aube d'été venait comme une brume d'argent ; des coqs chantèrent aux alentours. Au loin, commençait le bruissement de Lyon, accompagné de quelques sifflements industriels et des beuglements des autos matinales. Pas à pas, retenant son souffle, « M. Notredame » sortit du fourré. Jusqu'à la première barrière de haie vive, rencontrée au débouché du labyrinthe extérieur de la Pocholle, là où se trouvait l'unique interruption du mur d'enceinte, il ne rencontra pas un chat.

Mais, comme il s'apprêtait à franchir la seconde baie le séparant, avec un fossé égoutier, de la ruelle Paquet-Vian, il aperçut à une fenêtre du troisième étage de la cinquième maison à droite, un visage triangulaire de vieille femme, derrière un rideau. Ce visage observait curieusement. Tressan en éprouva une contrariété instinctive, recula derrière un tronc d'arbre, enjamba la deuxième haie, un petit mur, glissa et tomba sur un débris de casserole, qui brinqueballa à travers Paquet-Vian.

— Eh là, vézin, tu promenasses à c't'heure morguedouille?... dit une sorte de larve gluante qui dévorait un quignon de pain moisi dans l'ouverture d'une masure sans porte.

Le « promenasseur » ne répondit pas. Cinq minutes plus tard, il enjambait son balcon, rentrait chez lui et se jetait sur son lit, sans se dévêtir. Un lourd sommeil s'emparait de lui. Quand il sortit de cette poix étrange, il aperçut, au pied de sa couche, environnée de flammes de soleil au mont d'Or, la silhouette, hirsute et sympathique, de Jean Vêtu. Celui-ci, d'ordinaire impassible, semblait en proie à une émotion intense.

— Tu sais la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Goneret le riche a été assassiné ce matin dans son parc. Les uns disent étranglé ; d'autres, étouffé ; d'autres, frappé d'une balle de revolver. Le juge d'instruction Désarnaud est à la Pocholle, avec des gendarmes, des inspecteurs et des journalistes venus de Lyon. La chose est arrivée pendant que les serviteurs étaient au bal à la Guillotière. Mais qu'est-ce que tu as, patron, tu es tout pâle?

Tressan jeta un coup d'œil dans sa glace et vit, en effet, qu'il était livide. Comment expliquerait-il sa présence sur le lieu du crime, si elle venait à être connue? Ne valait-il pas mieux chercher un alibi, combiner celui-ci dès maintenant? Ou, au contraire, fallait-il aller au-devant de l'enquête, raconter ce qui s'était passé? Tandis qu'il hésitait ainsi entre plusieurs partis à prendre, les regards de Vêtu demeuraient attachés au désordre inhabituel de sa toilette.

— Tu t'es donc couché tout habillé?

— Oui, j'ai lu et travaillé fort tard. Le sommeil m'a surpris comme un enfant... A-t-on déjà une piste quelconque?

— Aucune ; le juge interroge le personnel. Il s'appelle, paraît-il, Désarnaud, et passe pour le plus habile de la région.

Jean Vêtu avait le respect de la magistrature et de la police, comme la plupart des vagabonds retraités. Il les désignait par le terme collectif de « messieurs ». Mettant le nez à la fenêtre, Tressan aperçut un conciliabule de plusieurs personnes qui gesticulaient dans

la ruelle Paquet-Vian. Un pareil crime était un événement d'importance et chacun avait son explication à fournir, sa contribution à apporter. Songeant à la vieille femme de la fenêtre, le maître du mas des Spectres était prêt à faire part de son innocente équipée au juge Désarnaud. Puis, réfléchissant qu'il y avait beaucoup de chances pour que cette vieille femme n'eût prêté aucune attention à son passage, il rejetait comme dangereuse, cette idée. Quant au grignoteur matinal de la miche de pain, il ne pouvait nullement savoir d'où venait le « promenasseur ».

— Laissons courir les événements (conclut à part soi Tressan), il sera toujours temps, si le torchon brûle, d'expliquer que j'étais descendu de mon balcon pour contempler les illuminations du 14 juillet. Il est vrai qu'on ne peut rien voir de la Pocholle. Mais pourquoi préciser que je suis entré dans le parc. Je puis fort bien être demeuré aux abords, être monté au sommet de la ruelle, avoir tourné par la sente des Abyssins.

Celle-ci était un petit chemin caillouteux, qui montait obliquement et à pic, en s'écartant de la villa de Goneret, et d'où l'on pouvait apercevoir, à la rigueur, les faubourgs de Lyon. S'être rappelé la grimpette des Abyssins, et ce détail procura au Provençal un immense soulagement. Il dit à Vêtu : « Puisque tu ne dors pas, cassons une croûte, et buvons un coup au salut éternel de ce grigou de Goneret. Ce sont ses héritiers qui vont être contents ! »

— Il paraît, fit Vêtu, atteignant une bouteille de beaujolais et une miche de pain de la veille, il paraît qu'il laisse des millions à la ville et à ses bonnes amies. Julie Loisel au moins va être millionnaire ; et peut-être Élodie, la « fantaisie du dimanche », aussi.

On frappa à la porte. « Notredame » tressaillit, comme s'il était pour quelque chose dans ce drame. S'apprêtait-on déjà à l'interroger? Mais non, c'était tout bonnement un clerc d'huissier, qui venait toucher la quittance de loyer, au nom du propriétaire inconnu de l'immeuble, ou, plus exactement, du taudis. Ce tout jeune homme entra avec méfiance, regarda avec méfiance les deux déjeuners, notamment la broussaille grisonnante et les vêtements peu reluisants de Jean Vêtu, et tendit la quittance en se méfiant. Le loyer était augmenté du double en raison (expliqua le garçon) de la dévalorisation du franc. Tressan ne fit aucune observation, régla la somme, et le petit clerc, rassuré, salua et sortit. Sur le pas de la porte, il ajouta d'un air effrayé :

— Il paraît que M. Goneret aurait été trouvé mort ce matin, dans sa propriété, et que l'on croyait à un meurtre. Avez-vous entendu parler de cela?

— Nous en avons entendu parler, dit Tressan. C'est un grand malheur. C'était un homme qui faisait tant de bien !

Le jeune homme poussa un profond soupir, exprimant ce qu'une telle perte avait d'irréparable et disparut. Jean Vêtu riait silencieusement dans sa barbe retroussée jusqu'aux prunelles azurées, qui tenaient de l'ange et de l'enfant : « Pourquoi lui racontes-tu cette histoire? Goneret n'a jamais donné un radis, ni une pelure de pomme de terre à quiconque. C'est sans doute pour cela qu'il est mort assassiné.

— Le meilleur moyen, répliqua Tressan, de vivre heureux et donc caché, c'est de tenir, avant tout le monde, le langage de tout le monde. Il est généralement admis qu'un homme très riche répand les bienfaits autour de lui. Je ne fais que devancer l'oraison funèbre de notre voisin. Quand il est question de Loyassat, le maire de Lyon, qui ignore tout de l'administration de sa ville, et laisse toute la charge à ses adjoints, je célèbre aussitôt sa compétence. Si l'on parle du docteur Reverchot, qui est une tourte solennelle, j'affirme qu'il était le modèle des médecins et qu'il a sauvé plusieurs personnes de ma connaissance. Comme cela, nul ne s'occupe de nous le moins du monde et nous avons la paix, toi et moi. Mais entamons donc le nouveau saucisson.

Vêtu mâchait soigneusement, lentement, non qu'il connût le système américain de la mastication prolongée ; mais par vieille habitude de misère. Il avait des dents admirables, que protégeait un tartre jaune jamais brossé. Contrairement à ce qui arrive au commun des mortels, ses rhumatismes avaient disparu avec l'âge et, après avoir reçu sur le dos, pendant de longues années, toutes les cataractes du ciel, il n'attrapait plus jamais le moindre rhume. Depuis qu'il vivait dans la compagnie de « Notredame », ses pensées et remarques avaient pris plus de fréquence et plus d'ampleur et il s'exprimait plus facilement. Tel jadis le berger Fada, quand son maître, au mas des Spectres, lui imposait les mains. Enfin le besoin de vagabonder, qui est un état de fugue permanent, avait complètement disparu de cet organisme solide et pétré, accoutumé au jeûne et aux intempéries, qu'animait une gaieté d'enfant.

Chaque nouveau saucisson donnait lieu à toutes sortes de considérations, sur son odeur, sa flexibilité, son état de « sueur », appréciable sur la coupe, sa saveur et le degré de son poivre. Vêtu mettait au-dessus de tout le saucisson et le fromage de tête de porc. De temps en temps, Tressan faisait l'aïoli à la provençale, dans un mortier acheté à la foire, et les deux Robinsons de Paquet-Vian se régalaient de ce plat incomparable, avec des pommes de terre et des escargots

recueillis en grand nombre dans les humides parages. Le baïle, en mangeant la crème d'ail, revoyait la salle du mas des Spectres, Maguelonne, Tiéou, l'arrivée de Jean Cordion, Tardive, Grandguil et tous les souvenirs, doux et cruels, du temps à jamais aboli. Parfois des larmes dont Vêtu respectait le silence éloquent, coulaient sur ses joues bronzées de Romain sensible. Parfois aussi, à son compagnon de solitude, il faisait quelque récit de son passé. Il arrivait alors qu'une porte s'ouvrît, ou se fermât toute seule, que la lumière fût masquée par quelque chose, ou par quelqu'un, pendant quelques instants, qu'on entendît comme un frémissement léger de l'espace, comme un frôlement le long du mur. Les deux hommes se mettaient à genoux, l'un en face de l'autre, ou l'un près de l'autre, comme dans les vieilles images, priaient avec ferveur et l'intersigne cessait. Mais jamais Vêtu ne questionnait le patron sur les phénomènes singuliers qui, de temps en temps, émanaient de lui.

Le veilleur de nuit savait à peine lire et écrire, quand Tressan l'avait pris avec lui. Maintenant, il lisait couramment dans les quelques livres de son maître et il comprenait à merveille ce qu'il lisait, avec la joie du voyageur qui arrive devant un beau paysage, un horizon libre. Son écriture, encore indécise et zigzagante, devenait néanmoins assez ferme. Il n'était pas question de l'orthographe ; mais Vêtu, en sa qualité de trimardeur, avait beaucoup de mots de métier et de locutions proverbiales à sa disposition, et leur verdeur enchantait son compagnon.

Comme les deux Robinsons de Paquet-Vian devisaient ainsi, grâce à leurs loisirs — la fabrique du *Fil d'argent* faisant le pont du 14 juillet — un important conciliabule de magistrats se tenait dans la salle à manger de la Pocholle, toutes portes closes et à l'abri des indiscrétions des domestiques et de la curiosité des journalistes accourus. Il y avait là le procureur de la République, Maufre, le chef de la Sûreté de Lyon, Clavisse, le médecin légiste Edmond, professeur à la Faculté, le substitut Quincarnon et le brigadier Sautenier, de la police judiciaire. On venait de procéder aux premières constatations ; les deux greffiers attendaient, dans une pièce à côté, pour la rédaction des procès-verbaux ; et, l'affaire étant de taille, chacun de ces hommes expérimentés donnait son avis sur la marche à suivre pour l'enquête. C'était un aide-jardinier anglais, du nom de Tom Stafford, récemment embauché, qui avait découvert le corps de son maître, dans un fourré, entre deux allées du labyrinthe sud, à deux cents mètres environ du mur d'enceinte de la Pocholle. Le cadavre de Goneret, demeuré en place, portait des traces de lutte et, à première vue, de strangulation. Le teinturier avait dû se débattre.

Alentour, les buissons étaient foulés. Le chapeau mou, cabossé, avait été retrouvé un peu plus loin. Aucun chien n'avait aboyé dans la nuit.

— Messieurs, dit le procureur Maufre, nous sommes ici en présence d'un crime, ce n'est pas douteux et, vu l'immense fortune et la situation sociale de M. Louis Goneret, d'un crime qui va soulever l'opinion. Il importe donc que notre délibération et les opérations qui vont suivre soient tenues absolument secrètes. Je n'insiste pas. Monsieur Désarnaud, vous avez la parole.

Ayant dit, il pencha vers le sol, méditativement, son visage long, glabre, intelligent, aux yeux fuyants, et dont l'échappée était soulignée par un très léger tremblement de la voix. Parvenu à un poste envié (poste du parquet de Paris et de la fonction de procureur général), par une remarquable docilité vis-à-vis des pouvoirs publics, il ne prenait jamais une décision sans consulter : 1° la chancellerie, avec laquelle il avait le fil spécial de la préfecture du Rhône ; 2° le maire de Lyon, Loyassat, chef du parti radical et radical-socialiste. C'était un protestant du genre feutré, matériellement honnête, de forte et solide culture classique, salace et courant après les jeunes servantes, solidement documenté sur les vices et tares d'autrui, calé sur le code, plus calé encore dans l'art de se ménager des protecteurs chez les politiciens de tous les clans : un Barthou, un Briand, un Paul-Boncour, un Herriot, un Painlevé, un Poincaré... « Mon cher maître... mon cher président... mon cher ami, mon cher collègue... » Il les méprisait, les pelotait et les utilisait tous à tour de rôle, prêt à les envoyer en prison ou en Haute Cour, selon les vicissitudes politiques.

Désarnaud, bien plus petit sire, était grand, solide, musclé, protestant lui aussi et des Cévennes, avec une pointe de fanatisme que Maufre n'avait pas. Professionnel remarquable, de haute taille, barbu, poilu jusqu'au fond des oreilles, avec des yeux étincelants de bourreau turc, une voix de cuivre, scandée, tranchante, il excellait à étouffer les histoires ténébreuses d'assassinat, de vol, de mœurs auxquelles la police politique, ou des politiciens quelconques, étaient mêlés. Personne ne savait, comme lui, brouiller une piste, intimider des témoins jugés compromettants, retarder la communication d'une pièce décivive à la partie civile, épointer une déposition, estomper une interrogation, solliciter un texte ou un homme. Excellent et irremplaçable dans le décrottage d'une affaire criminelle banale, il devenait atroce et perfide, également irremplaçable, quand il s'agissait d'un de ces drames souterrains, fréquents à notre époque, où la police utilise les bas-fonds, sur une indication politique et pour

un attentat utile au régime et prémédité. Désarnaud était l'exemple type de ce que des institutions mauvaises et corrompues peuvent faire d'une personnalité de valeur, d'un homme de métier. Il était cher au maire Loyassat, parce que l'un et l'autre fumaient la pipe et une certaine pipe, en bois de bruyère, au tuyau court, que l'on ne trouve guère qu'à Lyon.

« Si vous le voulez bien, messieurs, déclara Désarnaud, nous allons procéder classiquement, car l'affaire est d'allure classique : examen méthodique du corps que va pratiquer le professeur Edmond ; interrogatoire méthodique de tous les habitants de la Pocholle, et des annexes de la Pocholle. Je dis de tous et de *toutes*...

Le juge accentua le mot *toutes*, ce qui amena un fin sourire sur les lèvres glabres de Maufre et enflées et rouges du professeur Edmond. Les mœurs de Goneret étaient connues. Désarnaud continua :

— L'erreur, ici, serait d'avoir une idée préconçue, dans quelque direction que ce fût. La recherche peut être très facile, comme elle peut être hérissée de difficultés. Je *nous* recommande aussi la discrétion. J'ai remarqué, parmi les journalistes accourus à la curée des nouvelles, un personnage que nous connaissons tous, le sieur Cavalcat, directeur du *Pince-sans-rire*. Ceci nous prouve que nous aurons du fil à retordre et bien des susceptibilités à ménager.

Cavalcat était un maître chanteur redouté, ayant à sa solde plusieurs inspecteurs de la police lyonnaise, et qui lui-même avait appartenu à la fameuse « brigade mondaine » de la préfecture de Paris. Il s'était spécialisé dans la recherche des liaisons dangereuses des magistrats, et les maintenait en haleine, à l'aide de lettres anonymes et de petits échos tendancieux, qui avaient fait le succès du *Pince-sans-rire*. Mais la fortune, relativement considérable de Cavalcat, était surtout faite de textes supprimés, de « caviars », comme on dit en argot d'imprimerie.

— Tant qu'à ça, messieurs, fit le brigadier de la Sûreté Sautenier, défroqué au visage suant de clerc de notaire véreux, j'en fais, si vous le voulez, mon affaire. J'ai le moyen de faire taire Cavalcat, en lui causant de certaines choses. Ce n'est pas un mauvais type, si l'on sait y faire, et il nous fichera la paix.

— Hum, hum, Sautenier, vous vous avancez peut-être beaucoup. Cavalcat, ne l'oubliez pas, a son entrée à la mairie de Lyon. C'est un gaillard à ménager et nous n'avons aucun intérêt, dans les heures troubles que nous traversons, à le mettre contre nous.

Ainsi parlait le substitut Quincarnon, blond de cheveux et de moustaches et qui sollicitait, de longue date, son déplacement avec un siège équivalent à Paris. Mais la déveine voulait qu'au moment

même où il allait décrocher la timbale, le ministre de la Justice fût remplacé, entraînant dans sa chute son chef de cabinet et l'intrigue de Quincarnon auprès de celui-ci. Ses camarades et les jeunes avocats du stage, pour se ficher de lui, appelaient « quincarnite » toute déception de ce genre et le *Pince-sans-rire* avait vulgarisé cette petite blague, qui piquait toujours sa victime au vif.

Quincarnon, chaussant son lorgnon d'écaille, ajouta d'une voix plaintive : « Qu'en pense monsieur le chef de la Sûreté? »

Celui-ci avait une trogne brutale de larbin suspect, taillée à coups de hache dans un bois flotté, des mains d'assassin et des prétentions à la psychanalyse. Il se donnait comme disciple de Freud, parlait, avec autant de fautes de français que Sautenier, de « complexes » et de « mythomanie » et joignait l'outrecuidance au cynisme. Il ponctuait son discours de « vi, m'sieu », « vi, m'sieu » qui signifiaient : « Oui, monsieur. » Il répondit :

— Je pense qu'il faut aller au plus pressé, vi, m'sieur... On va d'abord chercher dans les petites femmes, qu'il y en a une collection à la Pocholle. Ensuite, on les confrontera avec les bonshommes. Vi, m'sieu, vi, m'sieu. On n'a pas besoin d'être à plusieurs. Sans ça, qu'on ferait du mauvais travail. Mais non, on préférerait commencer tout de suite, d'avant que le personnel ait pu se concréter. Vi m'sieu.

Ayant ainsi parlé, le veau de lune promena autour de lui, sur l'assistance, des regards morts et satisfaits.

Seul le docteur Edmond, à la forte moustache, aux yeux globuleux, n'avait pas encore donné son avis. Ancien interne des hôpitaux, il avait gardé les manières d'équarrisseur jovial qui rendirent célèbres Paul Poirier, Auguste Broca et tant d'autres charcuteurs des pavillons d'anatomie. Nul comme lui ne savait coiffer de papier un cadavre et lui faire prononcer un discours, en agitant les bras raidis. Mais nul aussi ne conjecturait plus servilement le sens qu'il convenait de donner à ses recherches et l'orientation de ses rapports. Si la raison d'État exigeait qu'il y eût suicide, Edmond se prononçait pour le suicide, même en dépit de toute vraisemblance, bien certain qu'en cas d'explication bredouillée à fournir à la barre des assises, le complaisant président le tirerait d'affaire. Si, au contraire, il importait qu'il y eût soupçon de crime, et quelle que fût la modalité du crime Edmond donnait le coup de pouce indispensable, s'entendait avec les services compétents, demandait la confirmation d'un collègue suffisamment servile, auquel, préalablement, il faisait la bouche. Pour promettre discrètement de la part des pouvoirs publics, en cas de difficulté réelle, une croix de la Légion d'honneur, ou de modestes palmes académiques, ou, dans les grandes circonstances, une

jolie petite plaplace, ou un avancement substantiel, Edmond n'avait pas son pareil. Avec cela rigoleur en diable, bonne tripe de bambocheur, de tutoyeur et de trousseur de cottes qui le mettait à tu et à toi avec le maire Loyassat, les adjoints, les commissaires spéciaux et tout le personnel administratif de la mairie et de la Sûreté. Jamais il n'avait refusé un certificat, ni un contre-certificat, ni un renouvellement d'ordonnance, ni aucun de ces menus services qui sont la monnaie du fonctionnariat de magistrature et de police. Il était recherché et méprisé. On l'appelait, à Lyon, « le loustic macabre ».

— Messieurs, commença Edmond, avec un sérieux qui surprit tout le monde, mon maître vénéré, M. le professeur Lacassagne, nous enseignait qu'il faut toujours, en médecine judiciaire, commencer par le commencement. Je vous ferai remarquer que, tandis que nous discutons ici sur le secret de l'instruction et le degré de moralité du journaliste Cavalcat, cet excellent M. Louis Goneret est toujours, à l'état de macchabée, dans le fourré de la Pocholle. Il importe de nous rendre auprès de lui et de faire minutieusement toutes constatations utiles. En l'absence de M. le directeur de l'identité judiciaire, M. le substitut Quincarnon et moi-même aviserons aux précautions et mesures requises. Veuillez, monsieur le brigadier Sautenier, avertir son personnel de veiller à ce qu'aucune personne étrangère « à la magistrature » ne puisse descendre avec nous dans le parc. Je pense que M. le procureur de la République voudra bien donner sa haute approbation à cette façon de procéder?

Le procureur Maufre fit un signe d'assentiment. Les portes s'ouvrirent. Les magistrats apparurent dans la lumière étincelante d'une belle journée de juillet au mont d'Or. L'atmosphère n'était pas au drame. Tout incitait à la rigolade, au déjeuner en plein air, à l'amusement. Derrière les grilles de la Pocholle, une centaine de curieux, des voisins guettaient les va-et-vient de « ces messieurs », comme disait Vêtu. A l'intérieur du domaine, le personnel masculin et féminin, frappé de stupeur, et ne comprenant rien à la catastrophe, attendait qu'on l'interrogeât. Les reporters s'empressaient pour savoir quelque chose, n'importe quoi, qui mît et tînt en haleine les badauds, lecteurs de leurs feuilles respectives. Dans les périodes de difficultés financières et politiques, les faits divers impressionnants sont autant de diversions précieuses, recherchées, et, comme on dit, « d'orgues de Fualdès ». Ils recouvrent de leur musique les cris déchirants des contribuables et les menaces venues des frontières.

Le chef de la Sûreté Clavisse, ouvrait la marche, guidait Maufre, Désarnaud, Edmond et Quincarnon. Suivaient les deux greffiers, portant leurs serviettes bourrées de papier à en-tête. Sautenier était

allé organiser la canalisation des journalistes et passer les premiers tuyaux à son ami Cavalcat. Deux autres inspecteurs encadraient un groupe composé de Stafford, du cuisinier Gautaume, du valet de chambre Brabant, du garde Estancelin, du jeune Marius, des trois femmes, Julie Loisel, Élodie Passetière et Tullie Moncuse. Les cinq premiers emportaient avec eux deux tables et des chaises destinées aux magistrats. Les trois jeunes personnes, en toilettes claires, avaient les bras ballants. Les inspecteurs ne les quittaient pas de l'œil, tout en bavardant. Ils se faisaient expliquer la disposition des lieux et l'entrelacs du labyrinthe. Dès la première nouvelle du crime, ils s'étaient fait remettre, par le service des archives, la pelure concernant Goneret et le personnel de la Pocholle ; mais ils n'avaient pas eu le temps matériel de confronter des renseignements sommaires et contradictoires, émanés de voisins envieux et de subalternes sans instruction.

Comme on descendait une allée en pente, inondée de soleil, une voix appela : « Messieurs, messieurs, pas tant de hâte, je vous prie ! » En même temps, dévalait une silhouette baroque, en redingote, coiffée d'un chapeau haut de forme. C'était Reverchot, médecin de Goneret, une des sommités de la Faculté de Lyon, sexagénaire connu pour ses manières originales et son mauvais caractère. Il n'avait pas l'air autrement ému, ni surpris, d'un drame qui lui enlevait son riche client et, après avoir serré les mains à la ronde, il glissa confidentiellement quelques mots dans l'oreille de Maufre, qui inclina la tête en souriant. Edmond murmurait : « Ah ! la vieille tourte, en voilà un qui complique tout ! » Reverchot affichait, en effet, un mépris, d'ailleurs justifié, pour les experts et les expertises.

Le corps de Goneret était demeuré dans la position exacte où l'avait trouvé Tom Stafford, étendu sur le dos, les deux bras étendus, les mains crispées. La face, rouge et tuméfiée, exprimait encore la souffrance, environnée d'un tourbillon de mouches bleues et dorées. La bouche, entr'ouverte de biais, laissait passer un bout de langue violette. Les vêtements étaient déchirés. La jambe droite était cassée au milieu du tibia, comme par un coup de pied brutal. Edmond et Reverchot, aidés des inspecteurs, déshabillèrent le cadavre avec lenteur et méthode, examinèrent chaque pièce de son vêtement, dictant des notes aux greffiers installés à l'une des deux tables. Les magistrats écoutaient attentivement les explications des docteurs et, de temps en temps, disaient leur mot. On sait assez que la meilleure école de médecine légale est à Lyon, non à Paris, où les sages méthodes de Toinot sont depuis longtemps abandonnées, et où la terreur de déplaire au gouvernement ou à la police l'emporte de

beaucoup sur le désir de connaître la vérité. Reverchot surveillait Edmond du coin d'un regard oblique et railleur, redressait ses erreurs ou ses oublis, et relisait son texte dicté, par-dessus l'épaule du greffier. Tout se passait correctement. A quelque distance, les serviteurs de la Pocholle attendaient, sans impatience apparente, que le moment de déposer fût venu.

Dans la poche droite du pantalon de Goneret, on trouva un trousseau d'une vingtaine de clés : celles du domaine de la Pocholle, des appartements, des meubles privés. Dans la poche intérieure du veston un portefeuille bourré de billets de banque anglais et américains. Il y en avait pour une cinquantaine de mille francs d'argent français. Dans la poche intérieure du gilet, un médaillon renfermait deux portraits : l'un de Julie Loisel, l'autre d'Élodie Passetière. Les magistrats examinèrent ces muets témoins d'une existence déréglée, avec des mines graves et sans rechercher des yeux les modèles, qu'ils savaient n'être pas loin. « Il en manque une... » dit tout bas Quincarnon à l'oreille de Maufre. Il faisait allusion à Tullie Moneuse, vêtue de blanc, rose et blonde, entre Julie, au visage de Junon brune, et Élodie, souple et fraîche ainsi qu'une « merveilleuse » dans une estampe de Debucourt. « Ce gaillard ne s'embêtait pas », soupirait Edmond, en fouillant les autres poches de cette défroque bousculée et déchirée.

Désarnaud avait allumé sa pipe et reprenait les objets un à un, en les signalant, pour telle ou telle particularité, sans un mot de commentaire au chef de la Sûreté Clavisse. Un des huissiers préparait des étiquettes, qu'il rangeait avec soin sur la seconde table.

— Tiens, il portait un scapulaire ! dit Edmond.

— Non, reprit Reverchot, soulevant la chemise. C'était une précaution pour le cas où il serait mort loin de chez lui.

Le petit sac de soie blanche contenait un billet, écrit à la main : « En cas d'accident ou de décès, prévenir immédiatement ma sœur, Mlle Célestine Goneret, 10, rue de Brou, téléphone 14, à Bourg, Ain. »... « C'est fait », dit Maufre, répondant à un signe de tête interrogatif du médecin. Mlle Goneret est évidemment légataire universelle et elle pourra parler utilement avec son neveu le notaire, et avec l'avoué, maître Taupagne d'Alon, que nous avons aussi convoqués, mais plus tard.

— On avait parlé d'un coup de feu. Mais il n'y a pas trace de coup de feu... fit observer le substitut Quincarnon.

— Aucune trace — reprit Edmond — le vieillard a été frappé avec violence. Il y a des tuméfactions et des ecchymoses sur la poitrine et sur le ventre. Il a eu la jambe cassée au cours de la lutte. Puis il a

été étranglé avec un lien très dur, brutalement serré (mais dont la nature est difficile à déterminer), puisque les cartilages du larynx sont rompus. N'est-ce pas, mon cher confrère?

— Relevez la tête... comme cela... bien... Soutenez la tête. Ne remuez plus. Bien.

Le milliardaire était maintenant complètement nu, sur le gazon, dans une lumière crue, qui faisait de lui un ver gras et blafard. Les marques des coups étaient visibles. Quant au col, il semblait qu'il eût été garrotté à l'aide d'un cercle de métal. De nouveau les magistrats s'étaient penchés vers le cadavre, et considéraient attentivement la marque en creux de ce crime sauvage. Un des nœuds de ce problème était là. Un autre se trouvait dans l'empreinte, sur le pantalon, du soulier, ou de la botte, qui avait cassé la jambe. Enfin, il y avait eu des prises, et donc des empreintes digitales sur les manches et sur le corps de la veste.

Quand cet examen sommaire fut terminé, le procureur Maufre prit à part le juge Désarnaud.

— Vous n'ignorez pas, lui dit-il dans un souffle, que Clavisse avait, ici, à la Pocholle, auprès de Goneret, un indicateur.

— Mais si, je l'ignorais. Première nouvelle.

— La fortune immense de Goneret et ses relations avec des députés et sénateurs libéraux de Lyon rendaient cette précaution indispensable. En outre, il subventionnait secrètement des communistes, comme assurance contre la révolution.

— Le nom de cet indicateur?

— Quelque chose comme Gartaube, ou Cartaume. C'est le cuisinier.

— C'est entendu.

Les deux hommes, à demi-mot, s'étaient compris.

II

L'instruction commence.

— Nous allons, messieurs, entendre les premiers témoins, et ici même, sur le lieu du crime. Cette procédure n'est pas irrégulière dans des cas comme celui qui nous occupe, et elle offre l'avantage de l'immédiateté, vous me comprenez. Messieurs les greffiers résumeront en quelques mots les dépositions qui seront reprises ultérieurement, à mon cabinet, dans les formes requises. Sautenier, introduisez l'aide-jardinier Tom Stafford.

Ainsi parlait le juge Désarnaud, assis en plein air devant une des tables, le greffier en face de lui. A ses côtés avaient pris place le procureur Maufre et le substitut Quincarnon. Les autres magistrats et policiers et le docteur Reverchot, coiffé de son haut de forme, faisaient le cercle autour du cadavre, sur lequel on avait jeté une couverture de laine grise. Le petit groupe des serviteurs demeurait à une distance telle qu'il ne pouvait rien entendre, ni rien voir.

Stafford raconta en baragouin comment il avait découvert le corps du patron, en se rendant à son travail ; comment il s'était abstenu de le toucher, se rendant compte qu'il s'agissait d'un assassinat ; comment il avait aussitôt donné l'alarme. Son récit était plat et sans aucun intérêt. Il eût découvert un chien crevé dans un taillis, qu'il ne se fût pas exprimé autrement.

— Quelle est la première personne à qui vous avez parlé, après votre macabre découverte?... demanda négligemment Désarnaud.

— Master le garde Estancelin, qui était reveniou du bal.

— Très bien... Qu'on introduise M. Estancelin.

Celui-ci, corpulent, congestif, dans son complet de velours à côtes, était pâle et défait, bredouillant, et roulait et tordait entre ses mains une casquette magnifique et toute neuve.

— Vous êtes le garde de M. Goneret?

— Oui, monsieur le juge.

— Depuis combien de temps à son service?

— Trois ans.

— C'est à vous que Stafford, ici présent, a annoncé le crime?

— Oui, monsieur le juge.

— Il avait l'air troublé?

— Pas du tout.

— Vous reveniez du bal, vous-même? En compagnie de qui?

Estancelin compta sur ses gros doigts : il y avait M. Brabant, le valet de chambre, le cuisinier, M. Gantaume, le petit Marius, Mlle Loisel, qui est femme de chambre, Mlle Passetière, la lingère, et l'économe, Mlle Moneuse.

— Il n'y avait personne d'autres, vous en êtes bien sûr?

— Absolument certain, monsieur le juge. Même qu'on avait passé le soirée tous les six.

— Où cela?

— Au dancing de la Guillotière, où on avait pris des rafraîchissements.

— A quelle heure êtes-vous rentré?

— Deux heures du matin environ.

— Comment êtes-vous rentrés?

— Tous ensemble, dans la limousine de M. Taninge, qui est le portier de l'hôtel Byron.

— Par où êtes-vous rentrés?

— Par la porte du bas, du labyrinthe qu'on dit. J'avais la clé.

— Cette clé est toujours sur vous? Elle n'a pas de double?

— Je l'ai toujours sur moi. Elle ne me quitte pas. Seul le patron en avait le double à son trousseau.

Estancelin désigna le paquet de clés placé devant le greffier, à côté du portefeuille et du pseudo-scapulaire.

— Vous n'avez rien remarqué de particulier, en remontant vers le château?

— Rien, monsieur le juge. Il faisait noir comme dans un four.

— Vous êtes célibataire?

— Oui, monsieur le juge.

— Était-il à votre connaissance que votre patron eût une bonne amie, une relation quelconque, à la Pocholle même, dans le voisinage ou ailleurs?

Estancelin, devenu ponceau, hésitait à répondre. Il sentait sur lui les regards curieux de « ces messieurs ». Bien qu'il n'eût pas prêté serment, il avait entendu dire qu'en justice le mensonge à des conséquences graves. Désarnaud, dont l'œil était devenu dur et flamboyant, insista : « Je m'en vais lever vos scrupules. Nous savons que M. Goneret avait comme maîtresse Mlle Loisel.

— C'est exact, monsieur le juge.

— Il n'en avait pas d'autres, à votre connaissance.

— A la Pocholle?... non, monsieur le juge.

— Eh bien, vous vous trompez, il avait aussi Mlle Passetière.

Désarnaud se doutait de multiples intrigues dans l'entourage du riche teinturier et il voulait, selon son expression, « battre l'eau pour amener les grenouilles ». Nature vulgaire, bien que véhémente, Estancelin n'avait jamais supposé qu'Élodie pût le tromper avec le grigou... Maufre promenait ses longs doigts et ses ongles taillés en amande, sur son menton glabre. Edmond pouffait derrière sa patte velue. Quincarnon se mordait les lèvres. Chacun avait pris une attitude à la fois hypocrite et charmée.

— Je ne peux pas croire ça... conclut Estancelin après un silence et en détordant sa casquette.

— Cela est pourtant ; et vous allez vous en rendre compte. Sautenier, introduisez Mlle Élodie Passetière.

La charmante fille s'avança à petits pas, la tête baissée, comme pour recevoir un prix, ou une réprimande. Sa robe courte, mais bonne, laissait voir deux tout petits pieds et les jambes fines de la

Desnuda de Goya au musée du Prado. Ses traits délicats, sous les cheveux ondulés et à la Ninon, eux aussi, respiraient une fausseté de biscuit de Sèvres, une fausseté infinie, fragile, et qui était un charme de plus, le parachèvement de trois générations de femmes délurées et hypocrites.

— Mademoiselle, fit rudement Désarnaud, depuis combien de temps étiez-vous la maîtresse en second de M. Goneret?

Sans regarder Estancelin, pareil à une tomate en plein midi, Élodie Passetière ouvrit de grands yeux : « Il y a erreur, monsieur le juge, je n'ai jamais appartenu à M. Goneret, ni à personne.

— Vous en êtes bien sûre?

— Absolument sûre.

— Prenez garde, mademoiselle. Vous êtes ici devant la justice et vous lui devez la vérité. Or, nous avons ici la preuve, le juge montrait le portefeuille, que le défunt et vous étiez dans des rapports plus tendres que celui de teinturier à lingère.

— Aïe ! se dit Élodie, qui avait oublié la photographie, prise un jour de partie fine à Villefranche. Comment sortir de cette mistoufle?

— Un premier mensonge en entraîne d'autres, mademoiselle, reprit le magistrat, songez qu'il s'agit d'un meurtre, d'une cause capitale et que nous voulons éclaircir coûte que coûte. Monsieur Estancelin, veuillez vous retirer. Je vous rappellerai sans doute tout à l'heure. Aucun de vous ne doit d'ailleurs s'éloigner sous aucun prétexte, en ce moment. Prévenez-en vos camarades... Eh bien, maintenant, mademoiselle?

La pauvre Élodie n'en menait pas large. Elle cherchait en vain un point d'appui, chez un de ces messieurs en veston et en redingote, qui sondaient les cœurs et les reins. Un d'eux ne pourrait-il venir à son secours? Si elle avait tenu celui du milieu, le procureur Maufre, dans un petit coin, sans doute eût-il été plus accommodant. Elle poussa un profond soupir et, d'une voix suave, presque imperceptible, murmura comme au confessionnal : « J'ai failli, en effet, avec monsieur... à plusieurs reprises... il m'était difficile de lui résister, attendu que la place était bonne et une des plus stables de Lyon. Même qu'il m'avait acheté un commerce rue Sala ; et ces messieurs connaissent sans doute ma boutique : *A la Rose Thé*...

— Quand vous avait-il acheté ce fonds de commerce?

— Il y a trois ans, monsieur, à la suite de nos premiers rapports.

— Comment Mlle Loisel avait-elle pris cet empiétement?

— Oh ! on s'entendait bien, monsieur le juge ; du reste la chose

demeurait cachée, vu ma liaison et promesse de mariage avec M. Estancelin.

— Oui, je connaissais votre liaison avec M. Estancelin (en fait Désarnaud venait seulement de l'apprendre). Pensez-vous que M. Estancelin avait pu, étant fort jaloux, — cela se voit du premier coup d'œil — deviner quelque chose et prendre sournoisement en grippe M. Goneret?

— Oh ! pour ça, non, monsieur le juge ! Il est tout à fait nigaud, un vrai gosse, et il aimait beaucoup son patron. Ça doit être pour lui une rude désillusion que d'apprendre que je le trompais ainsi.

— Bah, ce sera peut-être un attrait de plus... interrompit, avec un aimable scepticisme, le procureur Maufre, jusque-là demeuré silencieux. Les assistants alors ne se gênèrent plus pour éclater, malgré les circonstances, d'un rire franc.

— Mademoiselle, veuillez vous retourner et regarder le corps de M. Goneret. Sautenier, enlevez la couverture, je vous prie.

Élodie Passetière recouvrit son délicieux visage de ses petites mains rejointes, à l'une desquelles brillait un diamant. Mais ce geste, à la fois pudique et apitoyé, ne trahissait aucun remords, aucun autre trouble que celui, fort légitime et excusable, de l'horreur physique.

— Vous pouvez vous retirer, mademoiselle. Sautenier, introduisez Mlle Julie Loisel.

Julie Loisel, brune aux cheveux courts, au profil grave, faisait un contraste très net avec Élodie Passetière. Maîtresse en titre de Goneret, elle pouvait fournir la clé du drame ; mais il se pouvait aussi qu'elle y fût étrangère, et Désarnaud attendait beaucoup de cette déposition, précédant celles du valet de chambre, du cuisinier et de l'aide Marius, ainsi que de Tullie Moneuse, gardée pour la fin, en raison d'une particularité de son dossier. En effet, la belle Milanaise avait eu son mari assassiné quelques années auparavant, à Saint-Germain du Mont-d'Or, dans des conditions analogues à celles du drame de la Pocholle. Coïncidence, ou... autre chose?

— Mademoiselle Loisel, vous viviez presque conjugalement avec M. Goneret.

— Oui, monsieur le juge.

— Il était à votre connaissance que M. Goneret avait aussi des relations avec Mlle Élodie Passetière?

— Oui, monsieur le juge.

— Vous-même, en dehors de M. Goneret, aviez-vous des relations amoureuses avec une autre personne du dehors, ou avec quelqu'un faisant partie du personnel de la maison?

— Non, monsieur le juge. Je n'ai été qu'à M. Goneret, il y a de cela douze ans.

— Quel âge avez-vous?

— Trente et un ans.

— Vous aviez donc dix-neuf ans quand M. Goneret est devenu votre amant. Vous faisait-il une mensualité régulière?

— Il me donnait le vivre, le couvert et mille francs par mois, avant la dépréciation du franc. Depuis, il me donnait quatre mille francs par mois.

— Vous économisiez cet argent?

— J'ai deux cent mille francs de placés dans la teinturerie de M. Goneret et mon argent me rapporte du cinquante pour cent.

— Ainsi, vous êtes une femme pratique.

— Il le faut bien, j'ai des charges de famille.

— M. Gonneret vous avait-il dit qu'il vous coucherait sur son testament?

— On le disait au château et dans l'entourage ; mais il ne m'en avait jamais parlé. Mlle Cécile Goneret, elle vous le dira, n'avait confiance qu'en moi pour la conduite de la maison.

— Avez-vous, mademoiselle, quelque soupçon quant à l'assassinat de M Goneret?

— Aucun, monsieur le juge. Tout le personnel aimait bien M. Goneret, le « patron », comme on l'appelait et tout le monde était intéressé à le voir vivre le plus longtemps possible, car les appointements des serviteurs et leurs avantages augmentaient avec le temps de service. Il n'y a jamais eu d'homme plus juste, plus égal de caractère aussi, que M. Goneret.

— A quelle heure, mademoiselle, êtes-vous revenu du bal de la Guillotière?

— Deux heures du matin, environ, monsieur le juge.

— Comment êtes-vous revenue, vous, personnellement?

— Avec des camarades, dans la voiture de M. Taninge, le portier de l'hôtel Byron.

— Vous avez quitté M. Taninge en bas du parc?

— Oui, à la porte dont le garde Estancelin a la clé.

— Vous êtes remontés tous ensemble au château, en suivant le chemin compliqué du labyrinthe?

— Oui, monsieur le juge.

— ... Rien remarqué de suspect?

— Rien.

— C'est bien, mademoiselle, veuillez vous retourner et reconnaître le corps de M. Goneret. Levez la couverture, Sautenier!

Le visage impassible et pur de Julie Loisel ne marqua pas la moindre émotion. Ses yeux froids n'eurent pas un battement de paupière. Cependant, elle fit le signe de la croix, puis promena ses regards sur les magistrats, sans marquer, pour aucun d'entre eux, même pour celui qui l'interrogeait, l'ombre d'une nuance de sympathie, de crainte ou d'antipathie. Elle avait servi à table le procureur Maufre, le substitut Quincarnon, le docteur Edmond, Désarnaud lui-même, quand ces hauts personnages étaient invités à la Pocholle. Elle connaissait leurs habitudes, leurs faiblesses et leurs tares. Une de ses amies lyonnaises, servante de Maufre, était passée au service d'un ami intime du maire Loyassat, d'un adjoint, puis d'un fabricant de métiers mécaniques. Finalement, elle était entrée dans la police, sous les ordres de Clavisse. Ces précisions donnaient à la belle Julie un avantage moral dont elle n'entendait nullement abuser, mais auquel ne pouvait se tromper la sagacité de Désarnaud. Aussi, la poussait-il d'autre façon, et sur un autre ton, moins sévère, que les autres.

— Je compte sur vous, mademoiselle, pour nous guider dans cette affaire obscure. Vous étiez au courant des moindres détails de l'existence de M. Goneret. Il vous confiait tout. Veuillez chercher, dans votre mémoire, si, ces derniers temps, votre maître n'avait pas eu quelque appréhension d'un genre quelconque ; s'il n'avait été l'objet d'aucune menace ; s'il n'avait exigé la rentrée d'aucune créance, reçu aucune visite suspecte.

— Monsieur ne recevait que des amis éprouvés, fit la jeune femme en secouant la tête. Élodie et moi étions en fait ses secrétaires, depuis la mort de M. Lafigue, qui était l'homme de confiance de son père. Aucun journaliste n'avait jamais accès auprès de lui, si ce n'est M. Loyassat, le maire, qui venait fumer une pipe à la Pocholle, de loin en loin. Mais ni M. Loyassat, ni M. Le Platier, ni aucune des relations de M. Goneret n'eût été capable de lui serrer le cou de cette façon-là...

— Nous le pensons bien, — déclara en riant le juge Désarnaud, au milieu des signes d'avertissement effarés des autres magistrats. — Voyons, mademoiselle, vous avez vraisemblablement une conjecture, un pressentiment, une impression quelconque sur ce meurtre. Veuillez nous les faire connaître.

— Ce doit être quelqu'un du dehors. M. Goneret passait pour porter toujours une forte somme d'argent sur lui.

— Il avait en effet cinquante mille francs, en livres et en dollars, dans le portefeuille que voici. Mais l'argent n'a pas été touché.

— L'assassin n'a peut-être pas eu le temps de fouiller la victime. Il a peut-être été dérangé.

— Dérangé par votre rentrée?

— Oh! je n'en sais rien, monsieur le juge. Vous me demandez ce que je conjecture. Alors je vous le dis.

— C'est très intéressant et je vous en remercie. Mais, estimez-vous vraisemblable, étant donné les véritables remparts dont est entourée la propriété, que quelqu'un du dehors ait pu s'y introduire et en ressortir sans être vu

Julie fit un geste évasif. Maufre fit cette remarque : « C'est une question d'examen des lieux. Nous devons y procéder ultérieurement. »

— Mademoiselle, je vous remercie. Vous devez demeurer, bien entendu, comme tous vos camarades, à la disposition de la justice. Sautenier, amenez-moi le valet de chambre et chauffeur Brabant.

Profitant du court intervalle, Edmond déclara en bâillant :

— Allons-nous rester ici jusqu'à cinq heures sans débrider? On pourrait, en ce cas, faire venir des sandwichs et du porto...

On entendit la voix du vieux docteur Reverchot, pâle sous son bolivar d'ancien modèle et comparable, au pied d'un chêne, à un pendu dépendu :

— Une pareille réflexion, en un pareil moment, est inconvenante...

A quoi Edmond, avec un rire gouailleur, qui lui fendait la margoulette en deux :

— Le macchabée ne nous entend pas.

L'arrivée de Brabant fit sensation. Robuste, de haute taille, de figure carrée, sanglé dans un veston beurre frais qui faisait saillir ses biceps énormes, avec un regard faux et en dessous, il donnait l'impression d'un criminel-né, tel que dans un ouvrage d'anthropologie ou d'anthropométrie. Le plupart des assistants songèrent : « Ce doit être lui qui a fait le coup. » Désarnaud, sa pipe à la main, le lorgnon étincelant sur les prunelles étincelantes, le considérait avec intérêt, sans mot dire, comme un phénomène, comme une proie, ou comme le chirurgien considère le corps gisant qu'il va découper.

— Vous vous appelez Honoré Brabant. Vous êtes né à Villefranche, âgé de trente-deux ans, au service de M. Goneret depuis dix ans. Vous remplissiez l'emploi double de valet de chambre et de chauffeur. C'est bien cela?

— Oui, monsieur le juge.

— Vous faisiez partie de la joyeuse troupe du bal de la Guillotière. Vous êtes rentré avec les autres à deux heures du matin.

— Deux heures, ou deux heures un quart, ou demie. Ça, je puis pas l'affirmer. Ce que je sais, c'est que j'ai dit à Élodie et à Julie Loisel, quand Taninge a arrêté sa voiture, vlà deux heures qu'ont sonné au clocher des Abyssins, je voulais dire de la petite chapelle qui est en haut de la montée et de Paquet-Vian.

— Qui ça, Paquet-Vian?

— C'est la rue, le nom de la rue, en bas du parc.

— On peut passer de cette rue dans le parc?

— Non. C'est-à-dire si ; il n'y a plus de muraille de la Pocholle à cet endroit-là.

— Notez ceci, greffier. Dites-moi, monsieur Brabant, et je vous prie de peser l'importance de votre réponse, vous n'ignoriez pas les rapports de Mlle Loisel et de votre patron?

— Non, monsieur le juge. Tout le monde savait ça à la Pocholle.

— Ni ceux de Mlle Passetière et de votre patron.

— Ça, c'était plus délicat, monsieur le juge ; mais je le savais aussi.

— Dans ces conditions, il est naturel que les serviteurs marchent sur les brisées du maître, quand celui-ci est un vieillard. Vous me comprenez...

— Oui, monsieur le juge, je vois là que vous voulez en venir...

— Eh bien, lequel d'entre vous était le bon ami de Mlle Loisel?

Brabant réfléchit qu'une telle question présumait que le juge était au courant. Mieux valait avouer. Après un moment de silence, et avec une mine incomparable de boucher infatué, il inclina sa grosse trogne bestiale : « Moi, monsieur le juge... »

— Vous, c'est fort bien. Je m'en doutais un peu. Eh bien, monsieur Brabant, l'intimité de Mlle Loisel et de votre patron, le partage enfin, ne donnait-il pas lieu à des scènes de jalousie?

— Parfaitement, monsieur le juge. Ça ne me faisait pas rigoler, naturellement, de savoir que Julie, enfin vous devinez... oui, c'est naturel, c'est humain. Vous en auriez fait tout autant à ma place.

Désarnaud sourit, et tous les assistants, moins Reverchot, firent de même. La véritable chiennerie des habitants de la Pocholle commençait à apparaître, et entr'ouvrait peu à peu les perspectives qui rejoignaient celles, intimes, de plusieurs de ces magistrats et policiers. Ces moralités étaient de même niveau ; et seul, un artifice social, issu de conventions lointaines, faisait que les uns commandaient aux autres et les interrogeaient.

— Ces scènes de jalousie, monsieur Brabant, allaient-elles jusqu'à la violence, jusqu'aux coups?

— Des fois.

— N'étiez-vous pas aussi, monsieur Brabant, l'amant en second de Mlle Élodie Passetière?

— Non, monsieur le juge, c'était un autre.

— Quel autre? Je vous ordonne de le dire.

— Mon camarade Estancelin, le garde de M. Goneret.

— C'est fort bien. Et puisque vous êtes en veine de confidences, ce dont je vous félicite, de qui Mlle Tullie Moneuse, l'économe, était-elle la maîtresse?... De M. Goneret?

— Ça, je ne l'ai jamais vu, monsieur le juge. C'est possible, naturellement ; mais je ne l'ai jamais vu. Mlle Tullie Moneuse appartenait à Gantaume et rien qu'à lui.

— Pourquoi rien qu'à lui? Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer « rien qu'à lui? »

— Parce que Gantaume n'est pas commode.

— C'est-à-dire?

— Parce qu'un cuisinier, qui dirige la fricasse pour tout le monde, a plus d'un moyen de se venger. Alors, on le craint.

— Vous voulez bien dire qu'il peut empoisonner les plats?

— Bien sûr.

— Mais il faudrait, pour cela, qu'il eût des poisons à sa disposition.

— Les poisons, ce n'est pas ça qui manque. On en trouve tant qu'on en veut des poisons, même dans la haute, à nous autres domestiques ; c'est rare si nous ne servons pas chez des cocaïnomanes, des morphinos, ou des absinthés. Ah! on en voit de drôles dans le métier. Les gens qui ne travaillent pas s'ennuient, et alors, naturellement...

— Mais, intervint Maufre, de sa voix tremblée, que démentait son regard ferme, M. Goneret était-il donc cocaïnomane, ou prenait-il un poison quelconque?

— Il prenait, ou on lui donnait, du somnigène.

— Qui ça, on? Mlle Loiselle, Mlle Passetière?

— L'une ou l'autre, ça dépendait. Pour son bien, c'est entendu, parce qu'il avait des insomnies.

— Quand vous êtes revenu à la Pocholle, dans la nuit, monsieur Brabant, quand M. Taninge, le portier du Byron, vous a déposés à la porte du bas, êtes-vous entrés tous ensemble dans le même circuit du labyrinthe, ou vous êtes-vous séparés?

— Je ne me rends plus compte, monsieur le juge. Il faisait noir comme dans un four et nous sommes remontés en groupe.

— En un seul groupe?

— Je crois bien, oui, en un seul groupe. Cependant, il se peut

que l'un ou l'autre ait pris une allée à côté. Mais nous nous sommes retrouvés, tous ensemble, au château.

— Vous n'avez rien remarqué, ni entendu d'anormal pendant ce court trajet?

— Absolument rien, monsieur le juge.

— Vous en êtes bien sûr?

— Tout à fait certain.

— Vous êtes rentré dans votre chambre sans passer par l'appartement de M. Goneret?

— C'était inutile. Nous avions l'autorisation de sortir et la porte du patron était fermée à clé.

— Mais Mlle Loisel avait bien une clé?

— Je le suppose. Il n'en a pas été question, ce soir-là.

— Sautenier, fit le juge Désarnaud, amenez-moi Mlle Loisel.

La jeune femme, inquiète de ce rappel, évitait de regarder le valet de chambre, qui avait croisé, d'un air dégagé, ses énormes bras.

— Mademoiselle, fit le juge, vous nous aviez dit tout à l'heure que vous n'aviez appartenu qu'à M. Goneret, que vous n'aviez pas eu d'autre amant. Or, M. Brabant, ici présent, vient de nous avouer que vous trompiez M. Goneret avec lui et que vous donniez à M. Goneret du somnigène afin qu'il ne s'aperçût de rien. Savez-vous qu'un pareil mensonge est grave?

Julie Loisel, sans répondre, se mit à pleurer, sans larmes, comme au théâtre.

— Voyons, mademoiselle, il faut absolument que vous nous disiez toute la vérité. Où retrouviez-vous M. Brabant?

— Dans sa chambre, monsieur le juge.

— Où est cette chambre?

— Au quatrième étage, dans le bâtiment de droite.

— Sautenier, faites mettre les scellés immédiatement. Nous allons y perquisitionner tout à l'heure. Monsieur Brabant vous ne rentrerez pas dans votre chambre avant que cette perquisition soit effectuée. Nous perquisitionnerons aussi dans votre cabinet de toilette et dans la chambre que vous occupiez à côté de votre patron, mademoiselle Loisel. Aussi bien, vous seriez sage de dévoiler, dès maintenant, ce que vous savez. N'y a-t-il jamais eu de contestation, ni de querelle entre M. Brabant et M. Goneret, à votre sujet?

— Jamais, monsieur, le juge, je le jure!

Léon Daudet.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA FAIBLESSE PORTE SES FRUITS

La modération est ou la preuve de sagesse que consent volontiers le fort ou l'illusion dont cherche à se bercer le faible. L'équivoque peut subsister aussi longtemps qu'il ne s'agit que de parler. Encore y a-t-il des nuances de vocabulaire qui ne trompent guère. Mais l'épreuve décisive est celle des actes. A la moindre provocation le fort réagit avec d'autant plus de vigueur qu'il a poussé plus loin la preuve de conciliation. Le faible au contraire ne cherche qu'à déguiser ses capitulations sous des formules grandiloquentes ou des subtilités juridiques. De quelle forme de modération relève la politique qui n'a ni commencé ni fini, mais seulement reçu son baptême à Locarno, en attendant la confirmation qui vient de lui être administrée à Genève? A cette question, la réponse des faits est décisive. Et cette réponse n'est pas donnée seulement sur les bords du Léman. Elle retentit en Orient et jusqu'en Extrême-Orient. Partout les résistances ont fait éclater la duperie des mots. Plus encore que les intrigues allemandes, le mépris des Chinois et les avanies des Turcs font ressortir la faillite totale d'un système qui se flattait de supprimer la violence en assurant le maintien de l'ordre établi par le respect des traités et par la solidarité internationale.

Quand je dis faillite totale, j'entends que l'abdication ne ruine pas seulement la combinaison échafaudée sur les bords du lac Majeur. La Société des Nations n'est pas moins directement atteinte, puisqu'elle n'a pas su montrer plus d'énergie que les locarniens dans la

défense de ses propres statuts. N'est-ce pas le trait vraiment décisif de l'épisode qui vient de se jouer autour de l'admission de l'Allemagne?

Certes, l'association des locarniens a donné depuis longtemps la mesure de sa faiblesse, en administrant l'absolution au coupable sans demander ni repentir, ni ferme propos d'amendement. Pourtant les occasions de redressement n'ont pas manqué. Si prudent et subtil que soit le jeu de M. Stresemann, il n'a pas été sans se découvrir souvent dans des passes qui cherchaient les limites des dérobades du fer adverse. L'affirmation répétée de la volonté de poursuivre la destruction du traité de Versailles, les démarches tendant à précipiter l'évacuation de la Rhénanie constituaient déjà des indications significatives. L'absence de toute réaction a entraîné logiquement un redoublement de provocations, l'escamotage délibéré des conditions de désarmement, qui avaient été poussées jusqu'à l'extrême limite de la modération, et surtout le pacte avec les Soviets, conclu en violation de l'esprit et de la lettre même des accords de Locarno.

Qu'on ne vienne pas dire que l'Angleterre et la France ne pouvaient relever ces manquements sans se couvrir de confusion. Quelle humiliation y a-t-il à reconnaître qu'un effort pacifique n'a pas été payé de retour? N'est-il pas préférable de constater qu'on s'est trompé avant que les conséquences de l'erreur soient devenues irréparables? L'Allemagne elle-même ne facilitait-elle pas le revirement en revendiquant, avec raison, l'initiative d'une manœuvre qui s'est révélée comme une nouvelle forme de sabotage de la paix? Ce ne sont pas les raisons de remonter la pente qui ont manqué ; c'est la volonté.

* * *

Une dernière chance subsistait tant que les conditions de l'entrée en vigueur du pacte de Locarno n'étaient pas remplies. On pouvait admettre que la réserve des Alliés était une feinte. Reconnaissant la déception, les auteurs de Locarno se dérobaient courageusement pour laisser à la Société des Nations le soin de l'enterrement. La tactique se concevait, surtout après le précédent de l'aventure du mois de mars. Il ne fallait pas beaucoup de peine pour trouver des concours à Genève. Locarno y a toujours été vu d'un assez mauvais œil. La méfiance s'est accrue quand la combinaison est apparue comme une tentative faite en vue de superposer à la Ligue un directoire de grandes puissances. L'intention manifestée par l'Allemagne d'exploiter le système comme un bélier contre l'ordre européen était un argument de plus. Les petites puissances mécontentes, les moyennes jalousées, les grandes impuissantes ; il n'y avait qu'à souffler sur les braises

pour anéantir les germes dangereux dans un magnifique feu de paille, dont un peu d'adresse aurait su faire un brillant feu d'artifice. Encore fallait-il quelqu'un pour le tirer.

A défaut d'une sollicitation discrète des grandes puissances décidées à tout accepter plutôt que de mettre en doute la bonne foi de l'Allemagne, allait-on voir se manifester une initiative des victimes vouées au sacrifice, une Pologne, une Espagne, un Brésil, des nations de la Petite Entente directement menacées par les arrière-pensées de revanche, des petites puissances traitées en quantités négligeables? Les Grands Alliés frappés d'inertie et l'Allemagne n'ayant pas encore voix au chapitre : occasion unique de relever le fameux étendard bleu, de reprendre le programme des fondateurs de la Ligue, de prendre la défense des statuts. La fortune propice n'allait-elle pas jusqu'à offrir une occasion d'élever le débat au-dessus des rivalités de vainqueurs et de vaincus et de le porter sur le parvis même du temple? Après le pacte de Berlin la candidature allemande pouvait, devait être dénoncée comme un défi au Covenant plus encore qu'au traité de Versailles.

Le pacte de Berlin, qui a éclaté comme une bombe au lendemain de l'avortement de la session de mars ! Le pacte de Berlin par lequel les Allemands ont renié tous leurs engagements anciens et futurs, en se dégageant du devoir d'assistance stipulé dans l'article 16 du Covenant et en dressant leur neutralité entre la France et la Pologne ! Peut-il se concevoir que l'admission de l'Allemagne dans la Ligue ait été remise à l'ordre du jour sans qu'une voix se soit élevée pour demander que l'équivoque soit dissipée? Que dis-je, pas une voix ne s'est élevée. Bien mieux, l'éponge a été formellement passée sur ce nouvel outrage. M. Bénès a eu la parole en qualité de président sortant dès l'ouverture de l'assemblée. Nul n'était plus qualifié pour déchirer les voiles. Il avait à dégager une responsabilité qui prenait fin. Il est un des chefs les plus réputés de la Société des Nations. Il représente un des pays les plus exposés au retour offensif du pangermanisme. Qui aurait pu s'étonner s'il avait prononcé ces simples mots : « Avant d'aller plus loin nous devons demander au représentant de l'Allemagne comment il entend concilier les engagements pris envers les Soviets avec les devoirs de membre de la Ligue. »

Est-il besoin de dire que M. Bénès n'a pas eu la moindre idée de jouer ce rôle? Il n'a même pas eu, à défaut du courage des initiatives, la prudence des réserves discrètes. Il n'a pas hésité à se jeter tête baissée dans la nasse en proclamant hautement que « tous les négociateurs de Locarno se sont montrés fidèles à l'esprit nouveau ».

Voici donc une fois de plus l'Allemagne solennellement réhabilitée. Non seulement on ne lui demande pas de comptes, non seulement on n'exige pas d'elle une acceptation précise des statuts, mais on déclare qu'elle a agi très correctement en s'engageant vis-à-vis des Soviets à fermer l'oreille aux appels éventuels de Genève et à favoriser de sa neutralité les futures agressions de Moscou. Et cela a passé comme une lettre à la poste. Pas une protestation, pas un rappel à la logique! Personne n'a eu l'air de comprendre qu'en laissant violer ouvertement ses statuts, la Ligue perdait le seul moyen de résoudre vraiment la crise qui va achever de la réduire à l'impuissance.

Quelle est la cause réelle de cette crise, sinon la prétention de l'Allemagne de réserver aux possibilités de bouleversement le droit de contrôle justement revendiqué par des nations, les unes directement intéressées au maintien de l'ordre européen, les autres qualifiées par leur indépendance, leur grandeur ancienne, leur capacité d'avenir? La bataille des sièges au conseil ne s'est engagée que parce qu'on a écarté des revendications légitimes pour ne pas soulever l'opposition allemande. Elle ne s'est égarée dans le maquis de la procédure que pour donner l'illusion de tourner la résistance allemande. Illusion vaine d'ailleurs. Tous les artifices du monde ne peuvent faire que du provisoire vaille du permanent, qu'un avenir subordonné aux fantaisies électorales d'une assemblée échappe à la servitude des marchandages.

Évidemment les victimes sont un peu responsables de leur propre malheur. Elles avaient mieux à faire que de se dérober en ordre dispersé. Elles pouvaient s'entendre pour se faire respecter puisqu'elles avaient le moyen de tout arrêter. Nous ne pouvons oublier cependant qu'elles ont subi l'entraînement de nos propres défaillances. Le résultat est beau. Pas un mot de regret pour le Brésil. L'Espagne tombée entre deux selles. La Pologne déçue de voir les promesses dont on a bercé sa modération tourner à la peau de chagrin. Le siège semi-permanent avec réélection d'avance s'est réduit à une simple possibilité de réélection, avec les aléas d'un échec sous une coalition d'abstention. Joli avenir en perspective! Le présent n'est-il pas déjà assez réjouissant? Tandis que l'Allemagne est honorée, exaltée, assurée d'un veto absolu, la Pologne livrée aux incertitudes d'une position précaire se voit en butte à toutes les jalousies. Comble de paradoxe, c'est la puissance qui paie les violons, qui se voit reprocher de violer la sacro-sainte égalité. Voilà les fruits de la politique de l'abdication.

*
* *

Faut-il s'étonner que les brillants succès de l'Allemagne encouragent jusqu'à la provocation des nations dont les dirigeants n'ont pas l'astuce et l'autorité de M. Stresemann, des nations qui ont des raisons de se croire assurées de l'impunité? Pourquoi les Turcs et les Chinois se gêneraient-ils avec des gens qui pardonnent toutes les injures du moment qu'elles sont infligées au nom des grands principes, bien mieux qui se piquent de faire de faiblesse vertu? Il y a beau temps que les Asiatiques ont pris la mesure de nos énergies. Pour eux la conciliation n'a pas attendu Locarno.

Combien d'expériences ont déjà faites les nationalistes d'Angora. L'évacuation de la Cilicie, l'accord Franklin-Bouillon, l'armistice de Moudania, les palinodies de Lausanne. Hier encore, n'avons-nous pas reculé les limites de l'incohérence dans ce traité Sarraut-Jouvenel, dont les clauses invraisemblables ont dûêtre secrètement rectifiées? Quelle autorité voulez-vous que possède en Orient un gouvernement qui compte parmi ses membres un des auteurs de cette farce?

Sans doute M. Poincaré est le chef de ce gouvernement. Il passait naguère pour avoir l'épiderme sensible. C'était mettre son patriotisme à une épreuve brutale que de prétendre lui faire endosser un acte de félonie dont un officier français a été victime. La Turquie laïque et républicaine a cru pouvoir se permettre cet attentat, à la seule condition d'emprunter le jargon juridique. L'événement a prouvé qu'elle n'a que trop bien jugé.

Jamais pourtant cas ne fut plus net. Il ne s'agit pas de la responsabilité de l'abordage du paquebot *Lotus* et du cargo *Boz-Kourd*. Il ne s'agit pas de l'interprétation d'un article du nouveau code pénal turc. Il ne s'agit pas d'un conflit de compétence, mais d'une question d'honneur national. Le lieutenant Desmons, couvert par le drapeau français, a été attiré à terre par traîtrise et incarcéré pendant six semaines. Il a fallu plus d'un mois et une menace de grève des marins pour secouer l'inertie du gouvernement. Encore l'énergie de M. Briand et de M. Poincaré n'a-t-elle pas dépassé des pressions discrètes. Tout cela pour aboutir à la conclusion la plus outrageante : une consultation de la cour de La Haye et une mise en liberté sous caution, c'est-à-dire l'abdication totale politique et juridique, l'humiliation nationale. Les Turcs peuvent être satisfaits. Ils gagnent sur toute la ligne. On va même leur permettre de se donner l'élégance de démontrer l'impartialité de leur justice. Il ne manque plus à notre honte que d'obtenir une sentence arbitrale qui montrera que nous

avions tous les droits d'agir et que nous n'avons su que nous laisser traiter de Turc à More. C'est cela qui relèvera notre prestige en Orient ! C'est cela qui facilitera la suprême tentative que M. Ponsot va faire en Syrie ! Avec cette belle méthode, nous n'aurons bientôt plus que le choix entre la fuite et le canon.

* * *

C'est exactement le dilemme qui se pose aux Anglais en Chine. Ils n'en seraient pas là s'ils avaient pratiqué en Extrême-Orient la méthode qui leur a si bien réussi à Mossoul. Mais ils ont voulu ménager les Américains au risque de mécontenter leurs fidèles alliés japonais. La conférence de Washington a été le Locarno chinois. Le résultat est exactement le même : l'abdication engendre les complications. Chaque défaillance en entraîne une autre. Après les troubles de Changhaï, il y a eu le boycottage d'Hong-Kong, puis la saisie des gabelles. Les sanglantes collisions qui viennent de se produire sur le Yang-Tsé ne sont qu'un anneau d'une longue chaîne de provocations anarchistes. Elles ont eu un retentissement particulier parce qu'elles ont été la conséquence d'une offensive victorieuse des Rouges de Canton, alliés des Soviets, et d'une défection des soldats d'Ou-Pei-Fou, le grand ami des Anglais. La Grande-Bretagne n'a pas eu l'énergie de soutenir l'homme qui joue sa partie en Chine. Elle a redouté d'inquiéter les Américains et a ainsi préparé la revanche des Russes. Encore un fruit de la politique de la conciliation. Puisse la leçon n'être pas perdue. L'Angleterre comprendra-t-elle que la mésaventure du Fleuve Bleu annonce ce qui nous attend un jour sur le Rhin?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

M. Francis Carco dédie son *Roman de François Villon* au biographe le plus sûr et le mieux documenté du « povre Villon », à M. Pierre Champion. Nous voilà avertis. M. Carco, avant de se mettre à rêver, avant de suivre, les yeux clos, dans les ruelles du vieux Paris cette « équipe » de vauriens qui eut pour chefs Régnier de Montigny et Colin de Cayeux et où s'enrôla François de Montcorbier, licencié, détrousseur, ribaud et poète, a lu de doctes ouvrages ; il a brodé ses fantaisies sur un indéchirable canevas. Lisez son livre ; lisez la vie résumée de Villon qui se trouve dans l'*Histoire poétique du quinzième siècle*, de M. Pierre Champion. Les faits et l'ordre des faits sont les mêmes. M. Carco a peu ajouté. Il a surtout animé, coloré. Il s'est moins attaché que M. Champion à ressusciter la cité, le quartier de la Grève et l'Université. Mais il a soigné les scènes nocturnes, les batailles d'écoliers, et les « intérieurs » de cabarets. N'est-ce pas ce qu'on attendait du portraitiste de *Jésus-la-Caille*, des ribauds de Grenelle et de Montmartre?

Ribaud, Villon le fut devant que la barbe lui poussât. Ses camarades, ses mauvais génies, se faisaient donner de l'argent par les femmes ; du *caire*, en argot de « coquillards ». Ce n'est ni plus ni moins laid que *pèze*. Un jour, de Marion, qui avait eu l'étrenne de son cœur et de ses sens, l'écolier François de Montcorbier accepta un écu. Il ne le regretta pas longtemps. Il aimait trop fillettes et vin frais. Ah ! Pauvre gars... Comme presque toutes les « mauvaises vies », la

sienne commence dans la joie. Ce sont les franches lippées chez la grosse Margot, accueillante matrone, dont le mari, Antoine, descend à la cave chercher le vin quand mieux vaut qu'il ne regarde point ce qui se passe. Villon le fait parler, railleusement, cet Antoine, dans la ballade fameuse dont le refrain est difficile à citer, et qui commence par : « Se j'ayme et sers la belle de bon hait... » M. Carco l'affirme, du moins, et son hypothèse est vraisemblable.

Il s'est efforcé de nous expliquer, chemin faisant, l'origine des vers les plus illustres de Villon. Par exemple, Villon voit pendre en grève une jeune bohémienne, une petite Esméralda. Son cœur se fend. Perdu dans la foule, il frissonne ; il ouvre des yeux épouvantés ; et il bégaye : « Corps fémenin, corps fémenin... » Notre mémoire achève : « ...Qui tant est tendre, — Poly, souef, si précieux... »

Je ne sais pas si les érudits tatillons adopteront toutes les inductions de M. Carco. Il imagine, tenez, que *la Ballade des Dames du temps jadis* était une sorte de « boniment » que Villon récitait, — beaucoup plus tard, — dans les campagnes, en vendant des « images » d'Helloïs, de la royne Blanche, et de Jehanne la bonne Lorraine ; une sorte de chanson de colporteur. C'est extraordinairement ingénieux. Mais on reste bien hésitant...

Vous me direz, et vous aurez raison de me dire, que beaucoup de gens lisent Villon sans y rien comprendre ; que beaucoup plus de gens ne le lisent pas du tout ; et qu'en le leur expliquant, à sa manière, en leur donnant envie de lire ces vers, drus et nets, merveilleux de mouvement et de couleur, M. Carco travaille pour le bien des lettres. Ceux qui liront, après son livre, l'excellente édition de *Villon* que vient de publier M. Longnon, y trouveront un délicat plaisir.

L'épisode du grand festin organisé par Villon avec des poissons, du pain, des tripes et des poulets gaillardement enlevés dans les échoppes des marchands ; l'enlèvement par les écoliers de la borne du Pet-au-Diable, devant l'hôtel de ville de Bruyères ; la fête de la « reine de l'Université » ; les amours mélancoliques de Villon pour Catherine de Vausselles, une belle provocante, qui se joua de lui, lui fit avoir cette méchante querelle avec le prêtre Sermoise, où Sermoise périt d'un coup de dague dans l'aine, et finit par le faire fesser sous sa fenêtre ; le vol, — terrible, inexpiable faute de Villon, — du trésor de la sacristie du collège de Navarre ont inspiré à M. Carco des développements pittoresques, des scènes grouillantes ou mystérieuses. C'est du feuilleton, peut-être. Mais écrit avec tant de talent !

Ici finit la période parisienne de la vie de Villon, celle qu'on connaît le mieux. Il faut suivre maintenant notre exilé, le long des chemins. Il est comme un chien craintif, efflanqué, affamé. De bien prouvé,

on ne sait guère que son passage à Angers, où s'est réfugié le roi René, à Blois, où Charles d'Orléans vieillissait parmi des poètes ; à Moulins, où le poète demanda de l'argent à Jean de Bourbon dans la ballade exquise : « Le mien seigneur et prince redoubté... » ; enfin son emprisonnement sur l'ordre de l'évêque d'Orléans. Le récit de M. Carco, sur tout ceci, va d'un train plus vif. Comme son héros, M. Carco n'est à l'aise qu'à Paris. En province, il se hâte. Mais il a composé, sur les trois séances de torture que Villon eut à endurer à Meung, avant que le passage de Louis XI dans la ville, à son avènement, n'eût libéré tous les prisonniers, quelques pages rudes, et de haut relief.

Il s'agissait de finir. Un romancier peut-il avouer, comme fait un historien, qu'il ne sait comment est mort son héros? M. Pierre Champion et M. Carco nous content tous les deux la bagarre de la rue Saint-Jacques, devant la maison de Me Ferrebouc, notaire pontifical, à laquelle Villon, de retour à Paris, fut assez fou pour se mêler. On le condamna à mort. Il obtint que sa peine fût commuée en dix ans d'interdiction de séjour. M. Champion dit alors : « Il dut quitter Paris le 8 janvier 1463... » Pour la suite, il se tait. Le misérable poète s'enfonce dans la nuit. Il disparaît. C'est très pathétique. M. Carco n'a pas cru pouvoir terminer ainsi. Il a imaginé une mort de Villon.

A Bourg-la-Reine, chez le barbier Perrot-Girard, Villon rencontre Piez Blans, chef des Coquillards, contre qui ses hommes se sont révoltés. Piez Blans lui met traîtreusement son manteau sur les épaules. Villon sort ; et les bandits, le prenant pour leur capitaine, l'assomment.

Reconnaissons qu'on ne peut démontrer que Villon n'ait pas péri de cette façon. Mais il a pu, tout aussi bien, se pendre dans la forêt de Saint-Germain...

Le *Roman de François Villon* est constamment intéressant. Et que penserait de ces beaux, vifs et rutilants développements, le maigre écolier qui est immortel pour n'avoir jamais dit, — sur soi-même, — que la vérité toute crue?

* * *

On fait beaucoup de bruit, depuis quelque temps, autour de M. Rainer Maria Rilke, « le plus grand poète vivant de langue allemande », selon les critiques, passé le Rhin, — et sur ses *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, dont M. Maurice Betz vient de donner une traduction parfaite. Le livre vaut qu'on en parle. Il est mystérieux, attirant,

énervant... Il agace comme les romans russes dont les personnages agissent et pensent comme s'ils avaient dépassé leur dose de vodka et ne parvenaient pas à se débarrasser des derniers nuages de l'ivresse. Quiconque aime à bien comprendre un caractère, à suivre des raisonnements clairs, à voir séparer le vraisemblable de l'absurde et le possible du mensonge, n'a pas besoin d'ouvrir les *Cahiers*. Nous sommes ici dans l'hyperesthésique, le désordonné, le fugace et le brumeux. M. Rilke n'est pas un Stendhal, inventeur de vrai ; ce n'est point, comme on l'a dit, un Marcel Proust, car nous nous retrouvons nous-mêmes, ou « quelqu'un des nôtres », dans les analyses de Proust.

Le jeune Danois Malte Laurids Brigge est un être d'exception ; un malade de peur, que ses effrois empêchent de voir juste et de voir net ; dont la sensibilité exaspérée n'est jamais contrôlée par une raison solide ; dont la mémoire est envahie par les plus extravagantes images. Il vit à Paris, dans une chambre de la rue Toullier. Il grelotte de crainte et de froid. Et il songe, lièvre fiévreux.

Il est à la recherche du temps perdu. Le présent lui est moins « présent » que le passé. Paris, qu'il a sous les yeux, ne lui inspire que quelques descriptions épouvantées. Il frémit devant les murailles d'un hôpital. Les malades qui défilent à la consultation lui donnent la peau de poule ; et il a une crise de larmes en regardant la *Sainte Geneviève* de Puvis. Ce surexcité n'est pas toujours à blâmer. Mais il n'attirera pas beaucoup de visiteurs dans notre ville.

Ce compatriote d'Hamlet aime beaucoup mieux se souvenir qu'apprendre. Et il a d'étranges souvenirs ! S'il est un peu fou, ce n'est pas sa faute. Car son enfance a été entourée de fous. Où est-il, lui, maintenant, qui, avec des personnages normaux, crée des figures de cauchemars?... Son grand-père a hurlé deux mois avant de mourir, et, dans les métairies du voisinage, les vaches avortaient de peur. Un autre grand-père confondait l'avenir et le passé. Un oncle embaumait des cadavres, pour passer le temps. Des mortes se promenaient dans la salle à manger et le jardin, et le fidèle valet, disciple de Swedenborg, avait des visions. La maman de Malte Laurids lui a enseigné que tout est possible, qu'on ne sait rien. Et Malte, faute d'avoir appris à raisonner, est crédule ; jusqu'à la sottise, dirait-on, s'il ne savait pas donner ce charme, un peu trouble, à ses cauchemars, et s'il n'écrivait pas d'une façon aussi originale, et aussi nuancée.

Ce Brigge paraît d'ailleurs un garçon fort cultivé. Mais ses lectures ont dû être mal dirigées. Il n'a pas appris à adorer la raison dans les auteurs grecs, et la logique chez les vieux latins. Il voit l'histoire comme Hugo feignait de la voir. Une suite d'hallucinations. Ce ne sont pas les personnages de premier plan qui l'attirent ; non, mais il

s'excite beaucoup sur Charles le Téméraire, dont il dit que « le sang hurlait », — et il semble très fier d'avoir trouvé cette belle image, — et sur le faux tsar Gricha Otrepjov. Il aime la poésie. Mais il s'en forme une idée quasi irréalisable ; car, pour écrire un vers, selon lui, il faut avoir parcouru presque toute la terre, connaître la faune, la flore ; avoir été un enfant mystérieux et malade ; et avoir vécu mille nuits de rêve et d'amour. Verlaine n'était pas chargé d'un si lourd bagage quand il a écrit la *Bonne Chanson!*... Malte Laurids Brigge est un excessif.

Mais cette imagination en débauche, ce cerveau ivre, cette pensée hallucinée et frissonnante, croyez-vous que ce soit ennuyeux? Quand on a lu les *Cahiers*, il faut, comme après un dangereux cocktail, cuver un peu son enchantement, voilà tout ; et aller respirer un peu d'air pur, dans des livres français.

* * *

Un de ces malades, encore, un de ces exagéreurs, — le mot de Faguet, — c'est bien le grand Dostoïevski ! Je ne sais rien de plus douloureux, comme témoignages d'égarement, que les documents, — lettres à sa femme, Anna Grigorievna ; journal d'Anna, — recueillis par R. Fuloop Miller et Fr. Ecksein, et traduits par Mme Hélène Legros, sous le titre : *Dostoïevski à la roulette.*

Dostoïevski, pendant dix ans, a eu la passion du jeu. Et à quel degré ce slavissime pouvait l'avoir ! Il en devenait complètement fou. A la table de roulette, il était hagard.

Une ombre de raisonnement mathématique l'eût protégé. Mais en fait de calcul des probabilités, le génial Dostoïevski ne dépasse pas les calamiteux toqués, qui pâlissent sur les « permanences », à Monte-Carlo. Durant son premier séjour à Baden-Baden, il communique à son frère Micha quelques *remarques* sur le rythme de sortie des douzaines. M. Émile Borel ou M. Paul Valéry auraient pitié... Mais enfin, si c'est à cette initiation au jeu que nous devons *le Joueur*, ne nous plaignons pas. L'art est fait de la douleur des artistes.

Les autres séjours de Fédor à Hambourg et à Baden, après qu'il eut épousé la toute jeune Anna Grigorievna, furent, en revanche, inutilement atroces. Fédor croyait fermement que la roulette, — à la condition qu'il restât calme et suivît exactement son système, — lui donnerait de quoi payer ses dettes et vivre à l'aise. Mais il ne pouvait jamais rester calme... Les ducats, les thalers s'en allaient un à un. Il fallait mettre en gages bijoux, vêtements. On les reprenait ; on les redonnait.

La pauvre Anna a tenu un compte exact des gains, des pertes. Fédor revenait toutes les heures, pâle, désespéré, redemander de l'argent et implorer son pardon. On ne sait pas si la frénésie du mari n'est pas moins surprenante, à tout prendre, que la patience et le fatalisme de la femme. Non, non ! Ces Russes ne sont pas faits comme nous ! Un joueur russe ne ressemble pas à un joueur français. Ni Anna à une épouse d'ici. Et l'on renonce à les comprendre. On s'efforce de les plaindre.

* * *

M. Abel Bonnard a écrit un très joli, très fin petit ouvrage sur *la Vie amoureuse d'Henri Beyle* (*Stendhal*). Il n'y faut pas chercher d' « histoires ». Sur les faits eux-mêmes, M. Abel Bonnard est bref. Il aurait pu cueillir dans les confidences assez vives et libres de Stendhal, quelques gerbes que de vilains curieux eussent reniflées avec délices. Il s'en est bien gardé ! Tout son effort a porté sur l'analyse psychologique de Stendhal. Stendhal amoureux sainement, poétiquement amoureux ; et non point amoureux libertin, comme on a pu le croire. Stendhal se réfugiant dans l'amour pour oublier les ennuis de la vie. Un amoureux idéaliste.

C'est un travail infiniment aimable et délicat, qui mérite à M. Bonnard son accession immédiate au Stendhal-Club.

Les Beautés de la Provence, qui les connaît mieux que M. Jean-Louis Vaudoyer? Dès qu'il a quelques semaines de liberté, il court les passer sur cette terre pierreuse et éclatante, près des fontaines « crépues », moussues de Salon, ou de Toulon. Il visite les maisons de Renoir et de Cézanne. Il va rêver dans le musée Calvet, ou dîner dans l'île de la Barthelasse, en buvant du Château-Rayus. Il me souvient d'avoir rencontré, en Aix, un soir, M. Vaudoyer, qui ne me reconnut point. Il exultait. Il marchait dans un rêve enchanté.

La Provence lui a inspiré un joli recueil de descriptions. Il a glissé, ensuite, parmi les paysages, une des plus tendres idylles que vous puissiez lire, et des plus touchantes. Les amours du poète Aubanel et de *Zani*, de la douce et pieuse Jenny, qui se fit nonne. C'est d'une pureté délicieuse...

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LA FRANCE EN 1814
D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES DE CHAPTAL

L'attention, si heureusement éveillée sur le règne de Louis XVIII, engage à le connaître de plus près encore. Pour admirer, entre autres, ce relèvement financier, si extraordinaire et si rapide, il faut savoir à quel degré d'épuisement et de détresse la France était tombée. Quelques lettres inédites vont nous le montrer. Elles sont extraites de la correspondance qu'échangèrent, en 1814, les commissaires extraordinaires envoyés par Napoléon, l'un à Lyon, l'autre à Grenoble (1). Le premier, Chaptal, était, on le sait, un homme de haute valeur, chimiste éminent, industriel actif et heureux, homme de capacité et d'énergie. Bonaparte se l'était attaché après le 18 Brumaire, en avait fait un conseiller d'État et un ministre de l'Intérieur. Puis, une demi-disgrâce avait suivi : Chaptal s'était vu réduire au rôle honorifique de sénateur. L'Empereur le rappelait, quand tout était déjà perdu, et l'envoyait défendre les frontières du Sud-Est. Le collègue de Chaptal à Grenoble, autre sénateur, le comte de Saint-Vallier, n'était, lui, qu'un homme du monde, et, seul, l'auditeur au Conseil d'État qu'on lui donna pour secrétaire fut à la hauteur du péril : c'était « M. de Beyle », si connu depuis sous le nom de Stendhal. Chaptal, ou, comme on disait alors, le comte de Chanteloup (2),

(1) Archives de l'Isère, série Z.

(2) Anobli sous l'ancien régime et décoré de l'ordre de Saint-Michel, Chaptal avait été créé par l'Empire comte de Chanteloup.

et Saint-Vallier correspondaient ordinairement par leurs secrétaires. Mais, lorsqu'ils avaient quelque chose de confidentiel à se dire, ils prenaient eux-mêmes la plume. Ce sont trois des lettres autographes ainsi écrites par Chaptal qu'on va lire.

Dans la première, datée du 13 janvier 1814, le commissaire extraordinaire à Lyon signale la pénurie complète de ses ressources, même en hommes. Augereau, que Napoléon envoie prendre le commandement de l' « armée du Rhône », — laquelle, sur le papier, s'élève à 60 000 hommes, — ne trouvera en tout et pour tout que les 1 200 hommes du général Musnier, presque tous des conscrits. Ceci pour répondre à l'accusation de Napoléon, qui rejettera, comme on sait, la responsabilité de ses désastres sur la « trahison du duc de Castiglione » :

L'ennemi, dit Chaptal, est en force dans le département de l'Ain ; il a une bonne cavalerie et une nombreuse infanterie. Il marche à grands pas sur Lyon et *nous n'avons à lui opposer qu'environ 12 à 1 500 hommes de troupes de ligne ou de gardes nationales.* Une fois établi à Lyon, il sera difficile de le déposter. Trois mille hommes de garde nationale que j'ai sous les armes suffisent à peine à contenir la populace de Lyon, composée de 25 000 ouvriers sans travail, dont les excès seront aussi funestes que ceux de l'ennemi. *L'arsenal et les magasins sont absolument dégarnis et je n'ai trouvé ni poudre, ni plomb.* Je fais faire des cartouches à la hâte, je fais confectionner des habits parce que les gardes nationales les réclament. *Je n'ai aucune ressource pécuniaire, je vis de réquisitions.* Les 3 000 mousquetons que j'avois ici sont destinés à armer provisoirement les conscrits et j'en ai livré 1 000 à la garde nationale, *qui n'avait point d'armes. Si vous pouviez m'envoyer* 100 000 *cartouches, vous m'obligeriez beaucoup.*

Adieu, mon cher ami, nous ne sommes pas sur un lit de roses, mais je ferai mon devoir jusqu'à l'extrémité, par dévouement pour l'Empereur et pour mon pays.

Ainsi, pas d'hommes, pas d'argent, pas de munitions. Et le général autrichien Bubna est à Montluel, aux portes de Lyon ! Le 15 janvier, le commissaire extraordinaire annonce l'évacuation imminente de la ville :

Mon très cher collègue,

Lyon est menacé et au moment d'être occupé par trois colonnes, dont l'une se dirige sur Miribel, l'autre sur Trévoux et l'autre sur Villefranche. Nous n'avons ici aucune ressource pour nous opposer à la marche de ses colonnes. Quelques gardes nationales, levées à la hâte, sans équipement, sans artillerie, sans cavalerie, ont été envoyées au-devant, sur la route de Trévoux et sur celle de Villefranche. Le peu de troupes de ligne que nous avions ici a pris position à Miribel. Mais que peuvent ces petits corps sans artillerie et sans cavalerie contre des colonnes dont chacune a au moins 800 hommes de cavalerie et quatre à cinq pièces de canon?

Lyon est évacué, toute la population s'est sauvée; les boutiques sont fermées, les écriteaux enlevés, pas un sol dans les caisses, aucune ressource dans l'arsenal. Que

faire dans cette position? Le général Musnier m'a proposé, il y a deux jours, d'évacuer Lyon, qui n'étoit plus tenable, et d'aller prendre une position sur la montagne. Je me suis opposé à l'évacuation, je voulois attendre le maréchal Augereau, qui est arrivé hier soir à onze heures. Il pense comme le général Musnier, et nous partons cette nuit pour Clermont. Arrêtez tout ce qui étoit destiné pour Lyon, soit en munitions, soit en hommes. Gardez tout à la disposition du général en chef. Correspondez exactement avec lui pour lui faire connoître vos moyens. Je vais activer la formation des cohortes. *Mais comment les habiller sans drap, comment les payer sans argent, comment les armer sans fusils, comment les mener à l'ennemi sans expérience?*

Mon cher ami, je suis malade de fatigue ; j'ai pris hier l'émétique, j'ai la tête bien lourde et, cependant, je pars pour n'être pas pris par l'ennemi.

Écrivez-nous à Clermont et croyez à mon amitié éternelle.

Signé : Comte DE CHANTELOUP.

Tandis que Chaptal se réfugiait à Clermont et qu'il y organisait des légions de gardes nationales, Augereau se rendait à Valence, au-devant des corps de l'armée d'Espagne que lui envoyait Suchet. Le 28 janvier, la situation était momentanément rétablie et Bubna, n'ayant pas osé s'emparer de Lyon, le commissaire extraordinaire y était rentré. Il écrivait à Saint-Vallier :

Mon cher ami,

Je suis sorti de Lyon dans un état de santé déplorable. Les fatigues m'avoient porté le sang à la tête (1) et, sans les bains de moutarde, j'étois perdu. Ma santé s'est rétablie à Clermont et je suis icy depuis trois jours pour y reprendre mes occupations. J'ai parcouru trois de mes départements, je les ai chauffés de mon mieux, mais l'esprit public y est exécrable, on ne veut pas se défendre, on met en marche quelques hommes qui s'en retournent de suite ; on ne se présente presque plus aux conseils de recrutement et les administrations n'ont aucune force pour appuyer leurs mesures. Ensuite, *point d'armes. L'armée de Lyon devoit en trouver* 25 000 ; *nous en avons* 3 000. J'avois pris sur moi d'arrêter les armes de Saint-Étienne pour notre armée, le ministre de la Guerre a envoyé un courrier pour faire diriger sur Paris tout ce qui se fabrique. *Les caisses sont vuides, les fournisseurs n'ont plus ni argent, ni crédit.* Lyon est écrasé. Nous prenons par réquisition et sans payer tout ce que l'on trouve. *Le maréchal est fort mécontent. Nous avons ici* 4 000 *conscrits nuds et nous n'avons pas de drap. On nous demande (de l'argent) de toutes parts et nous n'avons pas le sol; la conscription et les droits réunis ont tout tué dans les départements.* En Auvergne, il y a deux récoltes de vin et de bled, — le tout sans prix. Le contribuable est aux aboys. *Le gouvernement est signalé hautement comme seule cause de ces malheurs.* Dans un moment où il n'y a que la persuasion qui puisse commander des sacrifices, les authorités sont sans pouvoir et sans influence. A Paris, mon ami, on connoit bien mal les départements et les ministres sont bien coupables ; ils ont sucé, vexé, aigri la France qui, à son tour, le leur rend bien.

Ne perdons pas courage, cependant ; espérons en la Providence ; il n'y a qu'elle qui puisse nous tirer de là.

(1) Chaptal avait alors cinquante-huit ans.

Vous vous plaignés de vos généraux, et moi aussi. J'ai trouvé icy un général sans moyen, sans caractère, ne présentant aucune ressource, ni civile, ni militaire (1).

Le général qui est venu prendre par intérim le commandement des deux divisions (Musnier) est d'une étourderie difficile à concevoir. Il a évacué trois fois Lyon sous prétexte qu'on pouvoit le tourner. Le 13, j'exigeai qu'à dix heures du soir, il fût reprendre sa position du Miribel, qu'il venoit d'abandonner ; j'étois déjà malade, gardant le lit, et, néanmoins je l'exigeai, ce qui a sauvé Lyon.

Enfin, dans huit jours, nous connoitrons le sort de la France ; il sera décidé dans les plaines de la Champagne ; l'ennemi est bien nombreux, et nous sommes bien faibles et bien jeunes. Dieu veuille que l'Empereur ait une première victoire ! Sans cela, l'ennemi est en six jours à Paris et nous recevrons sa loi.

Quoiqu'il arrive, vous aurés toujours un ami pour la vie.

Tout à vous,

Chaptal.

Ce 28 janvier 1814.

Le mois suivant, le pauvre Chaptal rayonne, car il croit à la victoire. Augereau, qui est parvenu à concentrer 40 000 hommes, a pris l'offensive et contraint Bubna à la retraite. Napoléon voudrait voir son vieux lieutenant d'Italie marcher sur Genève avec toutes ses forces pour précipiter cette retraite ou même pour la couper. Instant fugitif que peut-être le duc de Castiglione ne sut pas saisir. Les stratèges lui reprochent d'avoir dispersé ses forces pour reprendre les départements de l'Ain et du Jura, que la marche immédiate sur Genève lui eût donnés sans coup férir. Quoi qu'il en soit, à Lyon et à Grenoble, on fut quelques jours dans la joie. Le 3 mars, Chaptal congratule Saint-Vallier :

Mon bon ami, je ne vous ai pas écrit ces jours derniers, parce que je sçavois par le bon Monicaut (2) que vous aviés tiré l'épée du fourreau pour aller embrocher par derrière les gens qui vous avoient fait trembler ainsi que moi. Mais le maréchal s'est chargé de venger notre querelle. Il me mande que notre brave général Bardet a pris le Fort Lécluse avec des conscrits que je lui ai donnés après huit jours d'instruction. Quels hommes que les Français ! Mon bon ami, qu'il est beau de pouvoir s'honorer de ce titre ! J'ai encore icy 5 000 de ces lapins prêts à partir et 7 000 qui ne sont pas habillés. Musnier étoit hier à Morez ; Pannetier tenoit en échec le corps de Salins, et Marchand, Dessaix et Bardet marchaient sur Genève. Le maréchal la croyoit même prise et, dès lors, la retraite de Bubna seroit coupée, ou il l'effectueroit par des chemins affreux.

Si l'ennemi ne fait pas la paix, il est foutu. Son armée ne repassera pas le Rhin. Dieu le veuille, car les malheureux nous ont fait bien du mal. Les Russes mériteroient d'être empalés pour leur faire subir la peine du talion. On parle beaucoup d'une aventure arrivée aux deux jolies filles de H. de M... Elle est pareille à celle

(1) Le général Poncet, commandant la 19e division militaire.

(2) Monicault, directeur des postes à Valence, grand ami de Saint-Vallier.

de Mme Méchain en Italie (1) ; cette dernière n'en est pas morte ; j'espère beaucoup pour les autres.

En attendant, je me démène beaucoup icy et je me rappelleray longtemps de ce que c'est (*sic*) que de nourrir, d'habiller et de monter une armée de 30 000 hommes sans d'autres moyens que des réquisitions. Ma division a fourni, je ne sais comment, 800 chevaux, tant d'artillerie que de main, les selles et les harnois à l'avenant. *Aussi, je ne laisse plus de graine.* Mes contributions rentrent ; l'arriéré, qui étoit de 800 000 francs pour Lyon, se paye ; j'ai pris des mesures sévères qui ont porté la recette, de 12 000 par jour à 35 et 40 000 francs.

Malgré cela, il est temps que tout cela finisse, car l'orange n'a plus de jus, et on auroit beau l'exprimer, elle n'en rendroit plus une goutte...

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

CHAPTAL.

La fin était plus proche et infiniment moins heureuse que ne le croyait le proconsul de Napoléon. Le 20 mars, la petite armée d'Augereau devait reculer devant 60 000 alliés et évacuer Lyon sans espoir de retour. Le pays s'était totalement épuisé et vidé de toutes ses ressources pour n'aboutir qu'à la défaite. C'est dans ce triste état que le retrouvèrent les Bourbons. Pour les juger équitablement, il faut voir la France telle qu'ils la reçurent et telle qu'ils la rendirent.

PAUL BALLAGUY.

(1) Voir dans la *Correspondance* de Paul-Louis Courier (lettre à M. Chlewaski, Rome, 8 janvier 1799) l'aventure de Mme Méchain. C'est une anecdote que, seul, Paul-Louis pouvait conter.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. OCTAVE HOMBERG

Un jour on demandait à Jules Lemaître ce qu'il eût été s'il avait pu choisir son destin : « J'aurais voulu, dit-il, être une femme très belle, ou un grand saint, ou encore un général victorieux. » M. Octave Homberg aurait voulu sans doute être ce qu'il est précisément devenu : un grand financier, mais il eût aimé que la multitude marquât pour des hommes de son espèce un peu plus d'enthousiasme : « Un militaire, écrit-il, qui, parti colonel en 1914, devient maréchal en cinq ans et commande à des millions d'hommes, est applaudi — et certes justement applaudi — par la nation; mais un homme qui réussit dans la finance et parvient en un temps très court à commander à des millions d'argent est redouté et souvent soupçonné. » Que manque-t-il donc à M. Octave Homberg pour sentir sa destinée remplie? La gloire, qu'il voudrait voir fleurir sur les succès du financier comme sur les triomphes du guerrier ou de l'artiste, et aussi un peu du pouvoir, ce qui, après tout, s'il y était heureux, serait le meilleur moyen de conquérir la gloire.

Car pour la réussite financière, M. Octave Homberg ne peut rien désirer. Il la possède, éclatante. Il était marqué pour elle. Il est né, en effet, grand bourgeois parisien, fils d'un inspecteur des finances qui dirigeait la Société Générale. Il n'avait qu'à suivre les voies paternelles. Il préféra prendre un détour d'où sa personne sortirait d'abord enrichie. Il fit des lettres, et les poussa jusqu'à l'agrégation de philosophie. Puis il passa, brillamment, le concours des Affaires étrangères, et fut diplomate. La carrière ne peut fournir à un jeune homme que

des postes d'observation, et ce n'est qu'après un long stage que les diplomates peuvent espérer, hommes mûrs ou vieillards, une charge où l'on agit et décide. A trente ans, M. Octave Homberg se sentait prêt à commander, à créer. Un voyage en Extrême-Orient lui révéla quelles possibilités admirables recélait notre Indo-Chine. Voilà pourquoi, en 1906, il se lançait dans les affaires.

La guerre seule le ramena vers les fonctions officielles. Il négocia des emprunts aux Etats-Unis, fut le principal collaborateur d'Alexandre Ribot et le président de la Commission des changes. Sitôt la paix conclue, il reprit la direction des affaires qu'il avait fondées, et qu'il devait mener à une magnifique prospérité.

M. Octave Homberg est administrateur de la Banque de l'Indo-Chine. Il est, surtout, le fondateur et le président de la Société financière française et coloniale, *organisme qui groupe et anime trente grandes entreprises dont chacune est encore présidée et vivifiée par M. Octave Homberg. Quelques-unes de ces sociétés sont métropolitaines. La plupart sont coloniales, indochinoises surtout : rizeries, sucreries, distilleries, soie, charbon, mine, métallurgie, coton et caoutchouc, elles mettent en valeur les richesses immenses de notre empire d'outre-mer. Aussi, qu'un fol n'aille point parler, comme on en vit, de vendre quelque colonie pour payer un bout de dette. M. Octave Homberg criera à la trahison, car il sait bien que notre empire est la chance la plus certaine du redressement financier français.*

M. Octave Homberg, comme on voit, s'est fait du financier une conception très noble. Ce n'est, pour lui, ni le fonctionnaire qui administre quelque caisse du Trésor ou quelque chapitre du budget. Ce n'est pas non plus un banquier, marchand d'argent. C'est un créateur de sociétés et d'entreprises qui, drainant l'épargne et sachant jouer du crédit, fait servir ce qui reste des richesses anciennes à produire des richesses nouvelles, et féconde ainsi, sans relâche, le travail par l'épargne, l'épargne par le travail.

Nul n'a su accomplir mieux que M. Octave Homberg cette tâche, utile et belle. Il voudrait maintenant agir sur un plus vaste plan. En pleine maturité, la cinquantaine à peine atteinte, il rêve de faire servir au bien commun son expérience et ses dons. Et dans un livre récent où il ne parle pas seulement de finances mais de politique, il nous dit quelle large place il voudrait voir accorder au Financier dans la cité.

Surtout au temps où nous sommes, dans la misère où se débattent les finances publiques, il a raison : la cité a besoin d'hommes de sa trempe. Mais la difficulté est d'accorder leur rôle à la démocratie. M. Octave Homberg espère encore y parvenir. Il veut croire que l'instabilité, l'incompétence, l'envie, ne sont que travers qu'on peut guérir,

et non point vices essentiels à ce régime. Il s'efforce à croire que Démos est assez subtil pour distinguer le vrai financier, tel que M. Homberg le conçoit, du concussionnaire qui ruinera l'État pour s'enrichir. Il imagine le rendre assez vertueux pour préférer le premier, qui imposera à tous des sacrifices, au second, qui engraissera ses clientèles des dépouilles du pays. M. Octave Homberg semble croire, enfin, qu'il n'y aurait pas de danger à ce que, dans la cité, le financier fût le premier, comme s'il n'était d'autres fonctions dans une nation que de s'enrichir. Il est bon, cependant, que d'autres y existent, dont le rôle ne soit point d'accroître leur fortune : le poète, le juge, le soldat, le prêtre. Et, au-dessus de tous, le souverain...

M. Octave Homberg s'est cherché, dans l'histoire, des exemples et des prédécesseurs. Il semble qu'il ait choisi, entre tous, Law, précurseur de génie, qui échoua par trop d'audace, et les frères Pereire, plus sages, mais moins puissants dans l'État. Si M. Homberg était remonté plus haut, il aurait trouvé Colbert, qui ne serait pas un mauvais modèle. Plus haut encore, il aurait découvert un financier selon sa formule, et dont le succès fut parfait. On l'a oublié, et c'est injuste. Entre les années 1790 *et* 1610, *la France fut relevée d'une misère bien plus totale que celle d'aujourd'hui. On en confère presque toute la gloire à Sully qui, certes, fut un grand reconstructeur, comme on aime à dire maintenant. Mais la plus grande part dans la conception et l'exécution des mesures restauratrices de ce temps, c'est peut-être à un autre ministre, c'est à Laffemas, qu'il la faut attribuer. M. Octave Homberg trouverait, ce semble, en ce grand oublié, un précurseur à sa mesure. Il y pourrait voir aussi comment un Henri IV a su faire la place du financier dans la cité.*

★★★

Adieu à quelques sous-préfectures.

C'en est fait. Cent six sous-préfets sont mis à pied, et M. Olivier de Préneste, le héros de *Pour Don Carlos*, s'il allait aujourd'hui demander un poste au ministre de l'Intérieur, ne se verrait plus offrir la sous-préfecture de Villeléon. Mais il n'y a pas seulement les sous-préfets, il y a les arrondissements, avec tout ce qu'ils représentaient, et notamment leurs tribunaux qui sont supprimés aussi pour la plupart. Le ressort administratif et judiciaire de l'arrondissement aboli sera réuni désormais à celui d'un arrondissement voisin. Un trait de plume efface des frontières, confond des pays. Cependant on n'en use pas avec les divisions naturelles du vieux sol qu'est la terre de France comme avec les morceaux d'un puzzle.

Le décret qui supprime près d'un tiers des sous-préfectures ne devait-il pas bouleverser presque à coup sûr la structure géographique de la France? Il suffit d'examiner d'un peu près quelques-uns de ses effets pour s'en convaincre.

Voilà déjà de longues années que les travaux de savants comme Auguste Longnon, P. Foncin, Vidal de Lablache, ont donné toute sa valeur géographique à cette véritable unité locale de la France qu'est le *pays*. Qu'il s'appelle Cerdagne ou Maurienne, Gâtinais ou Thiérache, pays de Caux ou pays de Bray, le *pays* est un territoire nettement caractérisé et délimité, dont tous les hommes qui y sont nés et qui y habitent ont la notion très précise. Son origine, qui tient souvent à la géologie plus encore qu'à la géographie, se perd dans l'histoire. Ce serait, croit-on, l'ancien *pagus* gaulois. Or, la remarque est de Foncin, les arrondissements institués en l'an VIII correspondent à peu près aux pays. Leur nombre est le même. Et si la concordance n'est pas partout complète, on peut dire d'une manière générale que la division territoriale la plus voisine du *pays* est l'arrondissement. On peut même ajouter, — car les apports de la civilisation ne sont pas sans influence sur les régions formées par la nature, — qu'en beaucoup de cas l'arrondissement est une sorte de *pays* rectifié, mieux adapté aux conditions nouvelles de l'existance. Quels dégâts le décret du 15 septembre 1926 va-t-il faire dans cette matière vivante que constitue le corps de nos trois cent soixante arrondissements? Quelques exemples, pris aux quatre coins du territoire, le montreront assez.

S'il est des pays dont la nature a tracé les frontières avec une brutale netteté, ce sont à coup sûr les vallées de haute montagne, repliées sur elles-mêmes et forcées de vivre de leurs propres ressources entre les véritables murailles qui ferment leur domaine. Qu'il s'agisse de vallées parallèles comme le pays d'Argelès et celui de Bagnères-de-Bigorre, ou de vallées successives comme le pays d'Ambert et celui de Thiers, — et l'on pourrait citer bien d'autres exemples dans les Alpes, les Pyrénées et le Massif central, — les compartiments cloisonnés par des chaînes montagneuses sont, au premier chef, des pays qu'une unification sommaire ne fera pas disparaître. Si l'histoire et la géographie politique s'en mêlent, cette unification devient tout à fait paradoxale. On rattache, par exemple, l'arrondissement de Gex à celui de Nantua. Le malheur est que non seulement les deux pays forment, dans le Jura, des vallées divergentes mais Nantua est tourné vers la France, tandis que Gex incline vers la Suisse. Cette situation a donné au pays de Gex non seulement le privilège de rester zone franche entre les douanes suisse et française, mais un caractère tout particulier, que Voltaire a fort bien discerné quand il s'est installé dans son refuge de Ferney : c'est un coin de terre de France où l'on se trouve aux portes de Genève. En sens inverse, cette situation spéciale a permis tout récemment à un

ministre français de trouver dans cette zone étroite le seul lieu de France où il pût décemment donner rendez-vous à un ministre allemand pour l'entrevue extra-diplomatique qu'il voulait avoir avec lui hors des cercles officiels de Genève : le déjeuner de Thoiry a eu lieu à 13 kilomètres de Gex. Le village de Thoiry et le canton de Ferney-Voltaire feront désormais partie de l'arrondissement de Nantua. Il n'y a pas de plus beau contresens à la géographie physique et à la géographie humaine.

Mais des contresens, il y en a bien d'autres, dans le décret du 15 septembre. Posons le doigt, presque au hasard, sur la nouvelle carte administrative. Voici l'arrondissement de Sainte-Menehould rattaché à celui de Châlons-sur-Marne : la Champagne humide réunie à la Champagne crayeuse ; Loudéac rattaché à Saint-Brieuc : la Bretagne de l'intérieur amalgamée à la Bretagne de la côte. En Seine-Inférieure, la suppression de l'arrondissement de Neufchâtel et son rattachement à celui de Dieppe va réunir le pays de Bray et le pays de Caux. Le pays de Bray, tarte à la crème des géographes, c'est le type du *pays* caractérisé, boutonnière d'argile ouverte dans les plateaux de craie, bois vallonnés et sentiers de terre rouge succédant brusquement aux plats pays où filent les routes blanches. Les pâturages de Gournay confondus avec les falaises de Saint-Valéry-en Caux, voilà encore une étonnante fantaisie de géographie administrative. Dans l'Yonne, l'arrondissement de Tonnerre dépendra désormais de l'arrondissement d'Avallon, fusion absurde du Tonnerrois, l'un des segments du bassin parisien, et de l'Avallonnais, ce bastion nord du Morvan. Dans les Basses-Pyrénées, on condamne Mauléon. Faut-il rappeler que ce département est composé du Béarn et du Pays basque, et qu'au sein de celui-ci l'arrondissement de Bayonne correspond aux provinces basques maritimes, celui de Mauléon aux provinces basques de l'intérieur? Voilà Mauléon rattaché à Oloron, des Basques à des Béarnais, ce qui équivaut à réunir des Normands et des Bretons, ou des Wallons et des Flamands.

Quand la réforme administrative se met à disloquer, c'est avec autant d'absurdité que lorsqu'elle veut assembler des régions hétéroclites. Il arrive que des arrondissements voisins, même s'ils appartiennent à des départements différents, constituent les parties d'une même région. Ainsi l'arrondissement de Mortain dans la Manche et celui de Donfromt dans l'Orne sont-ils deux morceaux du Bocage normand, pays plus pauvre que la plaine toute proche dont il a toujours été très distinct. Il y a longtemps qu'un vieux poème a noté la différence entre

Li paisan et li vilain,
Cil des boscages et cil des plains.

La division du département avait coupé le Bocage entre l'Orne

et la Manche. Du moins les arrondissements demeuraient-ils. Voilà maintenant le pays de Mortain rattaché à Avranches, celui de Domfront à Argentan, l'un tiré vers l'ouest, l'autre vers l'est, et le Bocage écartelé.

Une dislocation du même genre, mais entre trois départements, va être opérée aux confins de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Charente. L'arrondissement de Ruffec, au nord de la Charente, est un morceau de Poitou que l'on a ajouté à l'Angoumois, — de même qu'au sud on a pris ce morceau de Saintonge qu'est l'arrondissement de Barbezieux, — pour faire un département. L'aristocratie terrienne du pays de Ruffec diffère totalement de la bourgeoisie angoumoisine. Au contraire, elle a beaucoup de rapports, voire de liens de parenté, avec les châtelains des pays voisins, poitevins également, de Civray dans la Vienne, et de Melle dans les Deux-Sèvres. Les analogies ne sont pas moins sensibles, entre les trois pays, dans la population paysanne. Les parlers se ressemblent, les femmes portent le même bonnet... La réforme administrative ignore tout cela. Les trois petits pays, définitivement séparés, seront entraînés l'un vers Poitiers, l'autre vers Niort, le troisième vers Angoulême. Le triomphe du département sur l'arrondissement est celui de la division arbitraire sur l'unité naturelle.

Il reste à voir à quel bouleversement le décret du 15 septembre peut arriver quand il exerce ses ravages à travers toute une région, comme une boule dans un jeu de quilles. Suivons les effets de la réforme administrative le long de la vallée de la Loire, entre Nevers et Orléans. Sur la rive droite et sur la rive gauche, tous les arrondissements tombent comme châteaux de cartes. Rive gauche : le Sancerrois, dont le nom est un des premiers que l'on donne en exemple quand on veut citer un type de pays, sera réuni au Berry intérieur. Rive droite : en face du Sancerrois, le pays de Cosne et de Donzy est doublement caractéristique parce que c'est à Cosne que la Loire élargie commence à prendre l'aspect de son cours moyen, et parce qu'entre Cosne et Clamecy s'étend un seuil qui met en communication le Centre et la Bourgogne, le bassin de la Loire et celui de la Seine. Ce seuil incliné et ouvert vers la Loire, on le brise, en retournant la partie supérieure vers Clamecy et l'Yonne, c'est-à-dire vers le bassin de la Seine, et en rattachant les cantons riverains de la Loire au Nivernais. Descendons encore un peu le cours du fleuve, voici l'arrondissement de Gien, également aboli. Or, qu'est-ce que le pays de Gien? C'est tout simplement l'un des lieux où se sont décidées la géographie et l'histoire de la France. La moindre dénivellation à la place du seuil que traverse le canal de Briare, la Loire devenait un affluent de la Seine. Et sous les dalles de l'église de Fleury, la tombe du vieux capétien Philippe Ier témoigne qu'il s'en est fallu de peu que le centre de notre histoire se fixât entre Gien et Orléans. Pays tout en nuances, aussi délicates que profondes.

« Cette vie de la Loire, écrit Vidal de la Blache, est une de ces choses à demi éteintes, qui se dérobent aujourd'hui, et qu'il faut saisir à travers les fuyants du passé. » Sur ces nuances le nouveau décret n'a pas seulement passé l'estompe ; il a tout effacé : Gien est rattaché à Montargis, les rives de la Loire à celles du Loing. Qu'après cela Pithiviers soit recollé à Orléans, l'Essonne au Loiret, Romorantin et la Sologne au pays de Blois, ne nous étonnons plus de rien. C'est le massacre des pays de France. Tout de même, ce sera le chef-d'œuvre du nouveau décret que d'avoir réussi à détruire, entre le bec d'Allier et le Loiret, les degrés qu'une nature subtile avait su ménager sur le cours du plus humain des fleuves.

Ce qui peut nous consoler, c'est que les pays ont toutes les chances de survivre à la condamnation qui les frappe. Si les sous-préfets ne font guère parler d'eux, tout ce qui est vivant dans les arrondissements, municipalités, élus régionaux, corps des notaires, des avoués, des avocats, crie et se débat comme une chair animée sous le couteau qui dépèce le territoire. Les pays ne veulent pas mourir. Il sera difficile de les tuer. « C'est en vain, a noté Foncin, qu'ont passé sur la Gaule tant de dominations étrangères, tant de régimes politiques ; c'est en vain que la carte de France a été grattée et regrattée, obscurcie de surcharges et de ratures. Le pays a survécu à tout ; comme ces vieilles monnaies retirées de bonne heure de la circulation, il subsiste dans tout l'éclat encore neuf de son ancienneté. Sous les caprices des déliminations les plus contradictoires, il a maintenu ses frontières presque aussi visibles qu'aux anciens âges. » Nul conseil des ministres ne saurait modifier des réalités qui ont pour elles la force de la nature accrue par de séculaires habitudes.

André Rousseaux.

Le Théâtre : *Nouvelles réflexions sur Marivaux et Musset.*

51

Avant de reprendre le vif de notre sujet, commençons par une incidence. La Comédie-Française commence cette année, pour le prolonger pendant 1927, un cycle de représentations des œuvres dramatiques du romantisme. C'est une façon curieuse et intelligente de commémorer le centenaire d'un fait important de l'histoire littéraire. Et par la force des choses, elle se trouvera entraînée à faire figurer dans cette série les ouvrages de Musset. Elle ne peut, à coup sûr, faire autrement. Mais la critique, de qui la tâche est de distinguer, a le devoir de marquer que Musset n'est pas le romantisme, qu'il en est dans une très forte mesure l'antipode et l'antidote, et qu'il n'a dû au romantisme que ses défauts, ses lacunes ou ses faiblesses.

Nous disions dans le numéro précédent, qu'une étude d'ensemble sur Marivaux et Musset devrait évaluer tout ce qui fut perdu ou diminué entre l'époque de Marivaux et celle de Musset. Tout d'abord, l'art en soi, c'est-à-dire la forme, le mode de l'expression. Le métier proprement dit de l'auteur dramatique, qui tombe de la coupe serrée en actes à la coupe dispersée en tableaux. Puis le goût littéraire, qui mène Musset pourtant si fin, si délicat et si naturel, à tomber trop souvent dans l'emphase ou la déclamation.

Ensuite, par delà les pertes de forme, il faudrait aborder deux autres points plus graves, la qualité des caractères et des mœurs. Ces outrances de langage ne sont évidemment que la marque d'outrances dans les caractères. Pas partout, mais souvent. Non seulement dans *Lorenzaccio* ou le médiocre *André del Sarte*, mais même dans le meilleur Musset : dans *On ne badine pas avec l'amour*, Camille n'est pas un modèle de naturel. Et, d'autre part, Perdican n'est pas un modèle de beau caractère.

Musset était le plus honnête garçon du monde : il n'est que plus significatif de relever les petites faiblesses de caractère auxquelles ses héros se laissent aller sans prendre garde. Non qu'on réclame des aimables figures de ce monde poétique une vertu à la Corneille ; mais le curieux est qu'ils ne prennent pas garde aux petits fléchissements moraux qui eussent paru énormes un siècle auparavant. La Jacqueline du *Chandelier* n'eût pas été admise au dix-septième siècle, et quant à ces fous charmants, les Perdican, les Octave, les Fantasio, Fortunio et Valentin même, on ne les condamne pas d'être si légèrement bohèmes, on remarque simplement qu'ils sont ainsi, avec un parfait naturel, et que nul ne s'en étonne ni ne le remarque, ni eux ni leur créateur. Signe qu'il y avait quelque chose de changé dans les mœurs, entre le temps de Bossuet et Bourdaloue et celui de Lamennais et Lacordaire.

Cependant, comme il importe de n'être pas injuste à l'égard de cet admirable génie qui créa tout un monde, d'une fantaisie légère, exquise et profonde, il faudrait que toute une part de l'ouvrage fût consacrée à établir ses supériorités. Elles relèvent de la poésie et de l'imagination. On mettrait en lumière avec soin ce trait que Musset était, si l'on peut dire, auteur dramatique né. S'il hésita toute sa vie, entre la poésie lyrique et l'art dramatique, s'il courut tour à tour les deux carrières, il serait aisé de montrer qu'à tout instant l'auteur dramatique perce même chez le poète. Autant il compose mal quand il déroule un récit comme *Mardoche*, *Namouna* et *Rolla*, qui sont des modèles de désordre, autant il est à l'aise dans la coupe dramatique. Au point que le jour où il est le plus fortement inspiré, dans *les Nuits*, il choisit d'instinct la forme dialoguée. Écarté du théâtre par un premier insuccès, il s'entête à écrire du théâtre pour lui tout seul. On ne peut rêver vocation plus forte ni plus mal soutenue par une époque malencontreuse.

Aussi, conviendrait-il de dire le haut mérite de son œuvre dramatique. Son théâtre poétique est inégal parce qu'il se laisse aller au fil d'une facilité où l'inspiration est seule reine : quand elle souffle, tout va bien, il vole jusqu'au ciel ; quand elle est absente, il retombe à une familiarité qui va jusqu'à la platitude. Mais il y a les moments où elle souffle. Et pour être tout à fait juste, il faudrait encore remarquer que la familiarité était chez lui une opposition délibérée à l'emphase romantique.

Dans son théâtre en prose, on relèverait d'abord le mérite de cette belle prose coulée, à laquelle la familiarité ne fait cette fois aucun tort, et qui ne connaît au contraire que le péril inverse, une tendance à la déclamation dans le pathétique. Mais au regard, que de charme, d'aisance, de naturel et de fine noblesse poétique !

Parmi les personnages, on tirerait au premier plan ceux des jeunes filles, nul auteur au monde n'étant plus riche en types achevés et exquis : Ninette et Ninon, Camille même en dépit de son entêtement farouche, Rosette, Cécile, Carmosine, on a eu raison de dire que Musset avait connu mieux que quiconque les jeunes filles parce qu'il avait beaucoup dansé. Quant aux jeunes gens, quand on aura morigéné légèrement ces fous charmants, il faudra bien reconnaître leur gentillesse, leur générosité, en toute circonstance leur grâce poétique et, somme toute, la plupart du temps leur noblesse ; sans parler des modèles d'œuvres honnêtes : si Musset a fait le *Chandelier*, il a fait aussi *Carmosine* et *Barberine*.

Au résumé, l'on aurait de la peine à souscrire au jugement de M. Fortunat Strowski quand il écrit que *Lorenzaccio* est peut-être le chef-d'œuvre d'un art dramatique qui compte *Polyeucte* et *Athalie*. Mais on conviendra volontiers que si Marivaux descend plus loin dans la connaissance du cœur, Musset jouit de l'incomparable prestige d'être notre plus grand poète de théâtre immédiatement après Corneille que son siècle appela le grand, et Racine de qui la perfection se passe d'épithète.

* * *

Les supériorités de Marivaux sont ailleurs. Il n'était pas poète, et une tragédie de jeunesse, *Annibal*, fut un échec décisif. Homme de théâtre, il était parfaitement adroit, bien que sur ce point son infériorité à l'égard de Racine soit sensible. Chez le tragique, les personnages sont si conformes à on ne sait quel modèle de vérité humaine qu'une fois créés et animés, ils semblent s'en aller seuls et mener la pièce par leur propre logique. Au contraire, chez Marivaux, l'action a souvent un peu besoin d'être relancée, et c'est pourquoi les substitutions de personnes et les confusions entretenues par les stratagèmes des parents ou des valets ont tant d'importance et reviennent si fréquemment. C'est qu'au fond, les personnages de Marivaux ont peu de caractère. La plupart sont assez faibles, surtout les femmes.

On serait en peine de qualifier la plupart d'entre eux. Ce sont des civilisés de haute race, la plupart du temps de bonne naissance, fins, cultivés, de sentiments généreux et délicats, et au résumé un peu passe-partout. Les gens du peuple, paysans, valets et soubrettes, ne sortent guère du genre conventionnel. Les exceptions à ces deux règles sont fort rares. Le marquis du *Legs* est un type d'original, mais peu poussé ; le maître Blaise de l'*Épreuve*, le Lubin matois de la *Mère confidente* sont de bonnes esquisses de types campagnards, mais trop légères pour ressortir au genre de la peinture des mœurs. Il y a toujours dans les pièces de Marivaux un fond de comédie d'intrigue nécessité par la faiblesse relative des caractères ; mais elles ne relèvent ni complètement du genre de la comédie de caractère, ni directement du genre de la comédie de mœurs. Elles ne renseignent pas volontiers sur le fond des caractères, elles ne renseignent que sans le chercher sur les mœurs d'une société très polie, très raffinée et très forte en analyse. De même, elles ne présentent quelques idées du temps que par reflet. Ainsi Marivaux s'était entêté d'une théorie sur l'égalité des conditions dans l'amour. Ici, il serait plaisant de démontrer que son théâtre contredit très précisément cette théorie, puisque ses personnages retrouvent d'instinct ceux de leur classe à travers les travestissements. C'est un point qu'il serait curieux de pousser, ne fût-ce que pour montrer que chez Marivaux comme chez tant d'autres, la théorie était moins bonne que le naturel.

L'intérêt majeur de ses personnages, on pourrait presque dire leur unique intérêt, est la manière dont ils ressentent et expriment le sentiment amoureux. C'est là qu'ils reprennent toutes leurs supériorités. A cet égard, ils n'ont jamais été dépassés que par les personnages de Racine, et encore parce que ceux-ci ont plus de variété, d'éclat, de prestige poétique. Mais pour la vérité, Racine même ne pourrait dépasser la Sylvia du *Jeu de l'amour et du hasard*, les luttes graves et cruelles de Dorante et d'Araminte dans *les Fausses Confidences*. A vrai dire, ce serait ici le vif du sujet, le difficile aussi ; car il ne s'agirait plus de comparaisons littéraires toujours aisées, mais de confronter les modèles d'un maître avec le modèle de toute vérité ; et par conséquent, il faudrait soi-même se référer à cette vérité. A ce moment l'étude que nous souhaitons réclamerait un de ces maîtres de la critique qui, par delà les contingences de la littérature, s'élèvent à la connaissance du cœur humain au point de s'égaler à ceux qu'ils étudient. Qui ne tremblerait devant une telle tâche? C'est pourquoi l'on n'ose jamais aborder les grandes œuvres que par les biais ; on tourne autour d'elles sans espérer les aborder de plain-pied. Ou alors, il faut se sentir assez de courage pour risquer le destin d'Icare.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'Allemagne dans la Société des Nations. — *Le conseil de la S. D. N. ayant décidé, le 4 septembre, la désignation de l'Allemagne comme membre permanent dès son entrée dans la S. D. N. et ayant porté à 9 le nombre des sièges provisoires, le Reich est admis à l'unanimité par l'Assemblée (8 septembre).*

M. Stresemann prononce, le 10 septembre, un discours d'une réserve calculée. M. Briand répond par une allocution enthousiaste.

Cependant le 15 septembre, M. Stresemann lui-même dévoile devant des journalistes anglais le fond de sa pensée : « L'occupation de la rive gauche du Rhin doit être balayée. »

La démision de l'Espagne de la S. D. N. est officielle. (12 septembre.)

France. — *Un décret rendu au conseil des ministres réforme l'organisation judiciaire et supprime 228 tribunaux d'arrondissement (3 septembre).*

Un autre décret supprime 106 sous-préfectures et 70 secrétariats généraux (10 septembre). Le conseil des ministres décide, le même jour, la suppresion de 2 700 officiers et de 7 000 chevaux.

— Sur la réclamation du gouvernement français, le gouvernement turc remet en liberté sous caution le lieutenant Desmons, du navire le Lotus (13 septembre). Mais l'officier est condamné, le 15 septembre, à quatre-vingts jours de prison.

Espagne. — *Le conflit entre le général Primo de Rivera et les officiers d'artillerie, à propos de l'avancement, se traduit par des troubles notamment à Madrid et à Pampelune (6 septembre). Mais le dictateur, auquel le roi Alphonse a confirmé sa confiance, demeure maître de la situation.*

Le plébiscite des 11, 12 et 13 septembre constitue un succès pour le Directoire.

Italie. — *Une bombe est lancée à Rome contre la voiture de M. Mussolini. Le dictateur n'est pas atteint. L'assassin étant un Italien réfugié à Marseille, les journaux italiens se plaignent de l'hospitalité accordée par la France aux adversaires du régime fasciste (11 septembre).*

Le chaos chinois. — *Les Sudistes victorieux d'Ou-Peï-Fou occupent Han-Keou et Ou-Chang (7 septembre). La menace contre les étrangers se précise. Le 5 septembre, trois officiers d'une canonnière anglaise sont tués sur le Yang-tsé-Kiang. Un cuirassé britannique est envoyé sur les lieux (8 septembre).*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 34168.